



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.⁸⁰⁷¹⁵⁷

QUARTIER DE JUILLET 1683.

TOME XXIII.



Imprimé à Paris ; & se vend
A LYON,
Chez T. AMAULRY, Rue Mercière,
au Mercure Galant.

M. D C. LXXXIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

**Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice.**

**Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques,★
à l'entrée de la Ruë du Plâtre,**

**Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.**

**Et F. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.**

M. DC. LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



EXTRAORDINAIRE
DU MERCURE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1683.

TOME XXIII.



*VOUS estiez surprise,
Madame, de n'avoir
rien veu de M^r de la
Févrierie dans mes
dernieres Lettres Extraordinaires.
Heureusement je suis en pouvoir de
reparer ce defaut dans celle-cy, &
je la commence par un Ouvrage de
Q. de Juillet 1683. A*

sa façon. Quelques affaires, qui l'ont occupé entièrement depuis quelque temps, l'ayant empêché d'écrire sur les Questions qu'on a proposées à l'ordinaire, il n'est pas fort étonnant que vous vous soyez apperçue de son silence. Tout ce que je vous ay envoyé de luy est si digne d'estre leû, qu'il est difficile que vous ne cherchiez d'abord son nom parmi ceux qui entrent dans ce Recueil de Pieces diverses que vous recevez de moy tous les trois mois. Le nouveau Traité qu'il m'a fait tenir, & dont je me hâte de vous faire part, est sur une matiere d'autant plus utile, qu'il n'y a personne à qui elle ne soit propre. Tout le monde écrit & reçoit des Lettres, & l'on trouvera dans ce Traité les diverses regles qu'il faut observer dans les diverses manieres d'écrire.

S2:SSS2S2S:S22SSSS

D U S T I L E

EPISTOLAIRE.

L'Ecriture est l'image de la Parole, comme la Parole est l'image de la Pensée. L'usage de la Parole est divin, l'invention de l'Ecriture merveilleuse. Enfin toutes les deux nous rendent doctes & raisonnables. Rien n'est plus prompt que la Parole; ce n'est qu'un son que l'air forme & dissipe en mesme temps. L'Ecriture est plus durable, elle fixe ce Mercure, elle arreste cette Flèche, qui estant décochée, ne revient jamais. Elle donne du

A ij

4 *Extraordinaire*

corps à cette noble expression de l'ame, & la rendant visible à nos yeux, pour me servir des termes d'un de nos Poëtes, elle conserve plusieurs siècles, ce qui me sembloit mourir en naissant.

Mais si l'Ecriture perpétuë la Parole, elle la fait encore entendre à ceux qui sont les plus éloignez, & comme un Echo fidelle, elle répète en mille lieux, & à mille Gens, ce que l'on n'a dit quelquefois qu'en secret, & à l'oreille. C'est ce qui la rend si nécessaire dans la vie, & particulièrement dans l'usage du Stile Epistolaire; car enfin l'Ecriture qui a esté inventée pour conserver les Sciences, & pour eterniser les actions des Grands Hommes, ne l'a pas moins esté pour suppléer

du Mercure Galant. 5

à l'éloignement des lieux, & à l'absence des Personnes. On n'a pas toujours eu besoin de Contracts & d'Histoires, pour inspirer la vertu, & la bonne-foy. Nos anciens Gaulois mesme ont esté braves, vertueux, & sçavans, sans le secours de ce bel Art. La Parole & la Memoire contenoient toutes leurs sciences, & toute leur étude ; mais dans le commerce de la vie, où l'on ne peut estre toujours ensemble, y a-t-il rien de plus agreable, & de plus utile, que de se parler & de s'entretenir par le moyen d'une Lettre, comme si l'on estoit dans un mesme lieu ? Bien plus, si nous en croyons l'amoureuse Portugaise, les Lettres nous donnent une plus forte idée

A iij

de la Personne que nous aimons. *Il me semble*, dit-elle à son Amant, *que je vous parle quand je vous écris, & que vous m'êtes un peu plus présent.* Un Moderne a donc eu raison de nommer les Lettres *les Discours des Absens*. L'Homme se répand & se communique par elles dans toutes les Parties du Monde. Il sçait ce qui s'y passe, & il y agit mesme pendant qu'il se repose ; un peu d'encre & de papier, fait tous ces miracles. Mais que j'ay de dépit contre ceux, qui pour rendre ce commerce plus agreable, l'ont rendu si difficile, qu'au lieu d'un quart-d'heure qu'il falloit pour faire sçavoir de ses nouvelles à quelqu'un, il y faut employer quelquefois une journée entiere! L'a-

rangement d'une douzaine de paroles emporte deux heures de temps. C'est une affaire qu'une Lettre, & tel qui gagneroit son Procès, s'il prenoit la peine d'écrire pour le solliciter, aime mieux le perdre comme le *Misanthrope* de Moliere, que de s'engager dans un pareil embarras.

On a prétendu mettre en Art ce genre d'écrire; & quelques-uns (comme de la Serre & ses Imitateurs) en ont voulu faire leçon. Un Moderne même, parmi tant de préceptes qu'il a donnez pour l'éducation d'une Personne de qualité, a traité de la maniere d'écrire des Lettres, de leur différence, & du stile qui leur est propre. Je veux croire

A iiij

qu'il a tres-bien réüßy en cela; mais n'y a-t-il point un peu d'affectation basse & inutile, de donner pour regles, qu'aux Personnes d'un rang au dessus de nous, auxquelles on écrit, il faut se servir de grand papier, que la feuille soit double, qu'on mette un feüillet blanc, outre l'envelope pour couvrir cette feuille, si elle est écrite de tous costez, qu'il y ait un grand espace entre le *Monseigneur* & la premiere ligne, & cent autres choses de cette nature? Cela, dis-je, ne sent-il point la bagatelle, & y a-t-il rien de plus ridicule qu'un Homme qui se pique d'écrire, de plier, & de cacheter des Lettres à la mode, comme parlent quelques Prétieux? Ce sont des minuties indi-

gnes d'un honneste Homme, & d'un bel Esprit. Qui sçait faire une belle Lettre, la sçait bien plier sans qu'on luy en donne des préceptes, & ces petites façons de quelques Cavaliers & de quelques Dames pour leurs Poulets, sont des galâteries hors d'œuvre, & des marques de la petitesse de leur esprit, plustost que de leur politesse, & de leur honnesteté. Leurs Lettres n'ont rien de galât, si vous en ostez le papier doré, la soye, & la cire d'Espagne. Cet endroit de la Civilité Françoisé, me fait souvenir de cet autre des Nouvelles nouvelles, où deux prétendus beaux Esprits disputent s'il faut mettre la datte d'une Lettre au commencement, ou à la fin. L'un répond, & peut-estre

avec esprit, qu'aux Lettres d'affaires & de nouvelles, il faut écrire la datte au haut, parce qu'on est bien-aise de sçavoir d'abord le lieu & le temps qu'elles sont écrites ; mais que dans les Lettres galantes & de complimens, où ces choses sont de nulle importance, il faut écrire la datte tout au bas. Mais ils font encore une autre Question, sçavoir, s'il faut écrire, *de Madrid*, ou à *Madrid* ; & l'un d'eux la résout assez plaisamment, en disant qu'il ne faut mettre ny à, ny de, mais seulement *Madrid* ; & que c'est de la sorte que le pratiquent les Personnes de qualité.

Je sçay qu'il y a mille choses qu'il ne faut pas négliger dans les Lettres, à l'égard du respect,

de l'honnesteté, & de la bien-
séance; & c'est ce qu'on appelle
le *decorum* du Stile Epistolaire,
qui en fait tantost l'accessoire,
& tantost le principal. Toutes
ces formalitez font le principal
des Lettres de compliment, mais
elles ne font que l'accessoire des
Lettres d'affaires, ou de galante-
rie. Quand une Lettre instru-
ctive, ou galante, est bien écrite,
on ne s'attache pas à examiner
s'il y a assez de *Monsieur* ou de
Madame, & si le *Serviteur tres-*
humble est mis dans toutes les
formes; mais dans une Lettre de
pure civilité, on doit observer
cela exactement. Ceux qui sça-
vent vivre, & qui sont dans le
commerce du grand monde, ne
manquent jamais à cela, me dira-

t-on, & ainsi il est inutile de faire ces sortes d'observations. Il est vray ; mais quand je voy que dans les plus importantes négociations, un mot arreste d'ordinaire les meilleures testes, & retarde les dépesches les plus pressées, quand je voy que l'Académie Françoise se trouve en peine comment elle souscrira au bas d'une Lettre qu'elle veut écrire à M^r de Boissrobot, qu'elle ne sçait si elle doit mettre *Vos tres-affectionnez Serviteurs*, parce qu'elle ne veut pas souscrire *Vos tres-humbles Serviteurs*, qu'enfin elle cherche un tempérament, & qu'elle souscrit *Vos tres-passionnez Serviteurs*, je croy que ces formalitez sont necessaires, qu'on peut entrer dans ces détails, &

s'en faire des regles judicieuses & certaines. Mais je ne puis approuver qu'on aille prendre des modelles de Lettres dans la Traduction de Joseph par M^r d'Andilly; car quel raport peut-il y avoir entre un Gouverneur de Province qui écrit à LOUIS LE GRAND, & Zorobabel qui écrit au Roy de Perse? Je ne m'étonne donc pas si ces Ecrivains qui semblent estre faits pour entretenir les Colporteurs, & pour garnir les rebords du Pont-neuf, n'ont pas réüssy dans les modelles qu'ils nous ont donnez pour bien écrire des Lettres. Leurs Ouvrages sont trop froids, ou de pur caprice, & les Autheurs n'estoient pas prévenus des passions qu'il faut ressentir, pour

14 *Extraordinaire*

entrer dans le cœur de ceux qui en sont émus. Personne ne se reconnoist dans leurs Lettres, parce que ce sont des portraits de fantaisie, qui ne ressemblent pas. On n'a donc fait que se divertir des regles qu'ils nous ont voulu prescrire, & on a toujours crû qu'il estoit impossible de fixer les Lettres dans un Royaume, où l'on ne change pas moins de mode pour écrire que pour s'habiller.

La Nature nous est icy plus necessaire que l'Art; & l'Ecriture, qui est le Miroir dans lequel elle se représente, ne rend jamais nos Lettres meilleures, que lors qu'elles luy sont plus semblables. Comme rien n'est plus naturel à l'Homme que la parole, rien

ne doit estre plus naturel que son expression. L'Ecriture, comme un Peintre fidelle, doit la représenter à nos yeux de la mesme maniere qu'elle frappe nos oreilles, & peindre dans une Lettre, ainsi que dans un Tableau, non seulement nos passions, mais encore tous les mouvemens qui les accompagnent. Je sçay bien que le Jugement venant au secours de l'Ecriture, retouche cette premiere Ebauche, mais ce doit estre d'une maniere si naturelle, que l'Art n'y paroisse aucunement; car la beauté de cette peinture consiste dans la naïveté. Nos Lettres qui sont des Conversations par écrit, doivent donc avoir une grande facilité, pour atteindre à la perfection du

genre Epistolaire ; & pour y réussir, les principales regles qu'il faut observer, sont d'écrire selon les temps, les lieux, & les personnes. De l'observation de ces trois circonstances dépend la réussite des belles Lettres, & des Billets galants ; mais à dire vray, tout le monde ne connoist pas veritablement ce que c'est que cet Art imaginaire, ny quelles sont les Lettres qui doivent estre dans les bornes du Stile Epistolaire.

On les peut réduire toutes à quatre sortes, les Lettres d'affaires, les Lettres de compliment, les Lettres de galanterie, les Lettres d'amour. Comme le mot d'Epistre est synonyme à celui de Lettre, je ne m'arresteray

point à expliquer cette petite différence. Je diray seulement que le stile de la Lettre doit estre simple & coupé, & que le stile de l'Epistre doit avoir plus d'ornement & plus d'étendue, comme on peut le remarquer chez les Maistres de l'Eloquence Greque & Romaine. Enfin chacun sçait que le mot d'Epistre est consacré dans la Langue Latine, & qu'il n'est en usage parmi nous, que dans les Vers, & à la teste des Livres qu'on dédie; mais ce qui est assez remarquable, c'est d'avoir donné le nom de Lettres à cette maniere d'écrire, ce nom comprenant toutes les Sciences. On peut neantmoins le donner véritablement à ces grandes & sçavantes Let-

Q. de Juillet 1683.

B

tres de Balzac, de Costar, & de quelques autres celebres Auteurs. Les Lettres d'affaires sont faciles ; il ne faut qu'écrire avec un peu de netteté , & bien prendre les moyens qui peuvent faire obtenir ce qu'on demande. Peu de ces Lettres voyent le jour, & personne ne s'avise d'en faire la Critique. Il n'en est pas de même des Lettres de compliment. Comme elles sont faites pour satisfaire à nostre vanité, on les expose au grand jour , & on les examine avec beaucoup de rigueur. Il n'y en a presque point d'achevées , & l'on n'en peut dire la raison, si ce n'est que de toutes les manieres d'écrire, le Panegyrique est le plus difficile. C'est le dernier effort du

genre démonstratif. Ainsi il est rare qu'une Lettre soit une véritable Piece d'éloquence. De plus, ces sortes de Lettres s'adressent toujours à des Gens, qui estant prévenus de fortes passions, comme de la joye & de la tristesse, & qui ne manquant pas de vanité & d'amour propre, ne croient jamais qu'on en dise assez. Ceux-mesme qui n'y ont point de part, en jugent selon leur inclination, & ils trouvent toujours quelque chose à redire, parce que les loüanges qu'on donne aux autres, nous paroissent fades, par une secreete envie que le bien qu'on en dit nous cause. Mais au reste si on estoit bien desabusé que les Lettres ne sont pas toujours des compli-

B ij

mens & des civilitez par écrit, qu'elles n'ont point de regles précises & certaines, peut-estre n'en blâmeroit-on pas comme l'on fait, de fort bonnes, & de bien écrites. Si on estoit encore persuadé que les Lettres sont de fidelles Interpretes de nos pensées & de nos sentimens, que ce sont de veritables portraits de nous-mesmes, où l'on remarque jusques à nos actions & à nos manieres, peut-estre que les plus négligées & les plus naturelles feroient les plus estimées. A la verité ces peintures, pour estre quelquefois trop ressemblantes, en sont moins agreables, & c'est pourquoy on s'étudie à se cacher dans les Lettres de civilité, & de compliment. Elles veulent du

fard ; & cette maniere réservée & respectueuse dans laquelle nous y paroissions, réussit bien mieux qu'un air libre & enjoué, qui laisse voir nos defauts, & qui ne marque pas assez de soumission & de dépendance. Nous voulons estre vus du bon costé, & on nous veut voir dans le respect ; mais lors que l'on s'expose familièrement, sans honte de nostre part, & sans cérémonie pour les autres, il est rare qu'on nous aime , & qu'on nous approuve ; sur tout ceux qui ne nous connoissent pas , & qui ne jugent des Gens que par de beaux dehors. D'ailleurs comme nos manieres ne plaisent pas à tout le monde , il est impossible que des Lettres qui en sont plei-

nes, ayent une approbation générale. Le Portrait plaist souvent encore moins que la Personne, soit qu'il tienne à la fantaisie du Peintre, ou à la situation dans laquelle on estoit lors qu'on s'est fait peindre. Les Lettres qu'on écrit quand on est chagrin, sont bien différentes de celles que l'on écrit dans la joye, & dans ces heureuses dispositions où l'on se trouve quelquefois ; & ce sont ces favorables momens qui nous rendent aimables dans tout ce que nous faisons. Il faudroit donc n'écrire que lorsqu'on s'y est bien disposé, car toutes nos Epistres chagrines ne sont pas si agréables que celles de Scarron. Mais enfin pour réussir dans les Lettres de civi-

lité, il faut avoir une grande douceur d'esprit, des manieres flateuses & insinuanes, un stile pur & élégant, du bon sens, & de la justesse, car on a banny des Complimens, le phébus & le galimathias, qui en faisoient autrefois toute la grace & toute la beauté. Mais avant que de finir cet Article, je croy qu'il est à propos de dire quelque chose du Compliment, qui sert de fond & de sujet à ces sortes de Lettres.

Le Compliment, à le prendre dans toute son étendue, est un genre de civilité, qui subsiste seul, sans le secours de la Conversation, des Harangues, & des Lettres. Ainsi on dit, *J'ay envoyé faire un Compliment, on m'est*

venu faire un Compliment. Il entre à la verité dans la Conversation, dans les Harangues, & dans les Lettres, & il en constituë l'essence en quelque façon, mais il en fort quelquefois, & lors qu'il est seul, il en difere essentiellement. Il est plus court, plus simple, plus juste, & plus exact; & c'est de cette sorte qu'il est difficile de le définir dans les termes de la Rhétorique, parce qu'on peut dire que les Anciens n'ont fçu ce que c'estoit, au moins de la maniere que nous le pratiquons, & qu'ils ne nous en ont point laissé d'exemples. Tout fentoit la Déclamation chez eux, & avoit le tour de l'Oraison, & de la Harangue. Cependant je dis que faire un Compliment à quelqu'un,

quelqu'un, n'est autre chose que de luy marquer par de belles paroles, l'estime & le respect que nous avons pour luy. Complimenter quelqu'un, est encore s'humilier agreablement devant luy. Enfin un Compliment est un Combat de civilitez réciproques ; ce qui a fait dire à M^r Costar, que les Lettres estoient des Duels, où l'on se bat souvent de raisons, & où l'on employe ses forces sans réserve & sans retenue. Il est vray qu'il y en a qui n'y gardent aucunes mesures, mais nos Complimens ne sont-ils pas des oppositions, & des contradictions perpétuelles ? On y cherche à vaincre, mais le Vaincu devient enfin le Victorieux par son opiniâtreté. Quelle

Q. de Juillet 1683. C

ridicule & bizarre civilité, que celle des Complimens ! Il entre encore de la ruse & de l'artifice dans cette sorte de Combat, & je ne m'étonne pas si les Hōmes frācs & sinceres y sont si peu propres, & regardent nos Complimens comme un ouvrage de la Politique, comme un effet de la corruption du Siecle, comme la peste de la Societé civile. Ils apel-
lent cela faire la Comédie, & disent qu'on doit y ajoûter peu de foy, parce que c'est une maxime du Sage, qu'on n'est pas obligé de garantir la verité des Complimens. Ainsi la meilleure maniere de répondre aux louanges, c'est de les contredire agreablement, & de marquer de bonne grace qu'on ne les croit pas ; ou plutost

toute la justice qu'on peut rendre aux méchantes Lettres, & aux fades Complimens, est de ne les pas lire, & de n'y pas répondre.

Les Lettres de galanterie sont difficiles. Cependant c'est le genre où l'on en trouve de plus raisonnables. Un peu d'air & des manieres du monde, une expression aisée & agreable, je-ne-sçay quelle délicatesse de penser & de dire les choses, avec le secret de bien appliquer ce que l'on a de lecture & d'étude; tout cela en compose le veritable caractère, & en fait tout le prix & tout le mérite. Cicéron est le seul des Anciens qui ait écrit des Lettres galantes, en prenant icy le mot de galanterie pour celuy de politesse & d'urbanité, comme par-

C ij

loient les Romains , c'est à dire ,
du stile qu'ils appelloient *locosum*
& *Facetum*. Il est certain aussi que
Voiture a la gloire d'avoir esté le
premier , & peut-estre l'unique
entre les Autheurs modernes ,
qui ait excellé en ce genre de
Lettres. M^r Sorel dit mesme qu'il
en est l'Inventeur , & que nous
luy avons beaucoup d'obligation
de nous avoir garantis de l'im-
portunité des anciens Compli-
mens , dont les Lettres estoient
pleines , & d'avoir introduit une
plus belle & facile méthode d'é-
crire. M^r de Girac, son plus grand
Ennemy , demeure d'accord ,
qu'on ne peut rien penser de plus
agreable que ses Lettres galan-
tes, qu'elles sont remplies de sel
Attique, qu'elles ont toute la

douceur & l'élégance de Térence, & l'enjouement de Lucien. Il faut donc avoir le génie de Voiture, ou de Balzac, pour bien faire des Lettres galantes. Le remerciement d'un Fromage; ou d'une Paire de Gans, leur en fournissoit une ample matiere, & ç'a esté par là qu'ils ont acquis une si grande réputation.

Nous n'avons point de belles Lettres d'amour, & même il s'en trouve peu chez les Anciens. Ce n'est pas assez que de sçavoir bien écrire, il faut aimer. Ceux qui réussissent ne sont pas Autheurs. Les Autheurs qui aiment, cherchent trop à plaire; & comme les Billets d'amour les plus négligez sont les meilleurs, ils croiroient se faire tort s'ils paroiss-

C iiij

soient de la sorte. Chacun fait encore mystere de sa tendresse, & craint d'estre veu dans cette négligence amoureuse. Mais ce qui fait aussi nostre délicatesse sur ce sujet, c'est que la passion des autres nous semble une ridicule chimere. Il faut donc aimer. C'est là tout le secret pour bien écrire d'amour, & pour en bien juger.

*Pour bien chanter d'amour, il faut
estre amoureux.*

Je croy mesme que l'Amour a esté le premier Inventeur des Lettres. Il est Peintre, il est Graveur, il est encore un fidelle Courrier qui porte aux Amans des nouvelles de ce qu'ils aiment. La grande affaire a toujours esté celle du cœur. L'amour qui d'a-

bord unit les Hommes, ne leur donna point de plus grands desirs que ceux de se voir & de se communiquer, lors qu'ils estoient séparés par une cruelle absence. Leurs soupirs portoient dans les airs leurs impatiences amoureuses ; mais ces soupirs estoient trop foibles, quelques violens qu'ils fussent, pour se pouvoir rencontrer. Ils demeuroient toujours en chemin, ardens, mais inutiles messagers des cœurs. Mille Chifres gravoient sur les Arbres, & sur les matieres les plus dures, leurs inquiétudes & leurs peines ; mais les Zéphirs qui les baisoient en passant, n'en pouvoient conserver l'image, ny la faire voir aux Amans absens. Les Portraits qui conservent si

vivement l'idée de l'Objet aimé, ne pouvoient répondre à leurs caresses passionnées. Il fallut donc d'autres Interpretes, d'autres Simboles, d'autres Images, pour se faire entendre, & pour s'expliquer, dans une si fâcheuse absence; & on s'est servy des Lettres qui, apres les yeux, ne laissent rien à desirer à l'esprit, puis qu'elles sont les plus exaëts, & les plus fidelles Secretaires de nos cœurs. En effet, ne sont-elles pas susceptibles de toutes les passions? Elles sont tristes, gayer, coleres, amoureuses, & quelquefois remplies de haine & de ressentiment, car les passions se peignent sur le papier comme sur le visage. On avoit besoin de l'expression de

ces mouvemens, pour bien juger de nos Amis pendant l'absence. C'est à l'Ecriture qu'on en est redevable, mais sur tout à l'Amour, qui l'a inventée, *Littera opus amoris.*

La gloire de bien écrire des Lettres d'amour, a donc esté réservée avec justice au galant Ovide. Il sçavoit l'art d'aimer, & le mettoit en pratique. Quoy qu'il ait pris quelquefois des sujets feints pour exprimer cette passion, il a souvent traité de ses amours sous des noms empruntez ; car enfin qu'auroit-il pu dire de plus pour luy-mesme ? Peut-on rien voir de plus touchant & de plus tendre que les Epistres d'Ariane à Thésée, de Sapho à Phaon, & de Léandre

à Héro? Mais ce que j'y admire sur tout, ce sont certains traits fins & délicats, où le cœur a bien plus de part que l'esprit. Au reste on ne doit pas estre surpris, si les Epistres d'Ovide l'emportent sur toutes les Lettres d'amour, qui nous sont restées de l'Antiquité, & mesme sur les Billets les plus galans & les plus tendres d'apresent. Elles sont en Vers, & l'amour est l'entretien des Muses. Il est plus vif & plus animé dans la Poësie, que dans sa propre essence, dit Montagne. L'avantage de bien écrire d'amour appartient aux Poëtes, assure M^r de Girac; & le langage des Hommes est trop bas pour exprimer une passion si noble. C'est peut-

estre la raison pourquoy nos vieux Courtisans faisoient presque toujours leur Déclaration d'amour en Vers , ou plustost la faisoient faire aux meilleurs Poëtes de leur temps , parce qu'ils croyoient qu'il n'y avoit rien de plus excellent que la Poësie, pour bien représenter cette passion, & pour l'inspirer dans les ames.

Mais tout le monde ne peut pas estre Poëte, & il y a encore une autre raison , qui fait que nous avons si peu de belles Lettres d'amour ; c'est qu'elles ne sont pas faites pour estre veuës. Ce sont des œuvres de tenebres, qui se dissipent au grand jour ; & ce qui me le fait croire, c'est que dans tous les Romans, où l'amour est peint si au naturel, où

les passions sont si vives & si ar-
dentes, où les mouvemens sont
si tendres & si touchans, où les
sentimens sont si fins & si déli-
cats; dans ces Romans, dis je,
dont l'amour profane a dicté tou-
tes les paroles, on ne trouvera
pas à prendre depuis l'Astrée jus-
qu'à la Princesse de Clèves, de
Lettres excellentes, & qui soient
achevées en ce genre. C'est là
où presque tous les Auteurs de
ces Fables ingénieuses ont é-
choïé. Toutes les intrigues en
sont merveilleuses, toutes les
aventures surprenantes, toutes
les conversations admirables,
mais toutes les Lettres en sont
médiocres; & la raison est, que
ces sortes de Lettres ne sont pas
originales. Ce sont des fantaisies,

des idées , & des peintures , qui n'ont aucune ressemblance. Ces Autheurs n'ont écrit ny pour Cyrus, ny pour Clélie, ny pour eux, mais seulement pour le Public, dont ils ont quelquefois trop étudié le goust & les manieres. Mais outre cela , s'il est permis de raconter les conquêtes & les victoires de l'Amour, les combats & les souffrances des Amans, la gloire du Vainqueur, la honte & les soupirs des Vaincus, il est défendu de révéler les secrets & les misteres de ce Dieu, & c'est ce que renferment les Billets doux & les Lettres d'amour. Il est dangereux de les intercepter , & de les communiquer à qui que ce soit qu'aux Intéressés, qui en connoissent l'im-

portance. Le don de pénétrer & de bien gouter ces Lettres, n'appartient pas aux Esprits fiers & superbes, mais aux Ames simples, pures & sinceres, à qui l'amour communique toutes ses delices. Les grands Génies se perdent dans cet abîme. Les fiers, les insensibles, les inconstans, enfin ceux qui raisonnent de l'amour, & qui présument tant de leurs forces, ne connoissent rien en toutes ces choses.

On ne doit pas chercher un grand ordre dans les Lettres d'amour, sur tout lors qu'elles représentent une passion naissante, & qui n'ose se déclarer; mais il faut un peu plus d'exactitude dans les Réponses qu'on y fait. Une Personne qui a épanché son

cœur sur plusieurs articles, & qui est entrée dans le détail de sa passion, veut qu'on n'oublie rien, & qu'on réponde à tout. Elle ne seroit pas contente de ce qu'on luy diroit en gros de tendre & de passionné; & le moindre article négligé, luy paroistroit d'un mépris, & d'une indifférence impardonnable. Le premier qui écrit, peut répandre sur le papier toutes les pensées de son cœur, sans y garder aucun ordre, & s'abandonner à tous ses mouvemens; mais celui qui répond, a toujours plus de modération. Il observe l'autre, le suit pas à pas, & ne s'empporte qu'aux endroits, où il juge que la passion est nécessaire; car enfin les affaires du cœur ont leur ordre &

leur exactitude aussi-bien que les autres. J'avouë que ces Lettres ont moins de feu, moins de brillant, & moins d'emportement que les premières; mais pour estre plus moderées & plus tranquilles, elles ne sont pas moins tendres & moins amoureuses.

Si l'on considere sur ce pied-là les Réponses aux Lettres Portugaises, on ne les trouvera pas si froides & si languissantes que quelques-uns ont dit. C'est un Homme qui écrit, dont le caractère est toujours plus judicieux que celui d'une Femme. Il se justifie, il rassure l'esprit inquiet de sa Maîtresse, il luy oste ses scrupules, il la console enfin, il répond exactement à tout. Cela demande plus d'ordre, que les

faillies volontaires de l'amour, dont les Lettres Portugaises sont remplies. Si les Réponses sont plus raisonnables, elles sont aussi tendres & aussi touchantes que les autres, desquelles pour ne rien dire de pis, on peut assurer qu'elles sont des images de la passion la plus desordonnée qui fut jamais. L'amour y est aussi naturellement écrit, qu'il estoit naturellement ressenty. C'est une violence & un déreglement épouvantable. S'il ne faut que bien des foiblesses pour prouver la force d'une passion, sans-doute que la Dame Portugaise aime bien mieux que le Cavalier François ; mais s'il faut de la raison, du jugement, & de la conduite, pour rendre l'amour solide &

Q. de Juillet 1683.

D

durable, on avouëra que le Cavalier aime encore mieux que la Dame. Les Femmes se flatent qu'elles aiment mieux que nous, parce que l'amour fait un plus grand ravage dans leurs ames, & qu'elles s'y abandonnent entièrement; mais elles ne doivent pas tirer de vanité de leur foiblesse. L'Amour est chez elles un Conquérant, qui ne trouvant aucune résistance dans leurs cœurs, passe comme un torrent, & n'a pas plutôt assujetty leur raison, qu'il abandonne la place. Mais chez nous, c'est un Usurpateur fin & rusé, qui se retranche dans nos cœurs, & qui les conserve avec le même soin qu'il les a pris. Il s'accommode avec nostre raison, & il aime mieux

regner plus seûrement & plus longtemps avec elle , que de commander seul , & craindre à tous momens la revolte de son Ennemie. C'est donc le bon sens abusé , & la raison séduite , qui rendent l'amour constant & invincible , & c'est de cette sorte d'amour dont nous voyons le portrait dans les Réponses aux Lettres Portugaises , & dans presque toutes celles qui ont le véritable caractère de l'Homme. Ovide ne brille jamais tant dans les Epistres de ses Héros , que dans celles de ses Héroïnes. Il observe dans les premières plus de sagesse , plus de retenue , & bien moins d'empchement. On se trompe donc de croire que les Lettres amoureuses ne doivent

D ij

44 *Extraordinaire*

pas estre si raisonnables. Ne seroit-ce point plustost que les Femmes sentant que nous avons l'avantage sur elles pour les Lettres, & que nous regagnons à bien écrire, ce qu'elles nous ostent à bien parler, ont introduit cette maxime, qu'elles l'emportoient sur nous pour les Lettres d'amour, qui pour estre bien passionnées, ne demandent pas, disent-elles, tant d'ordre, de liaison, & de suite ? Cette erreur a gagné la plûpart des Esprits, qui font valoir je-ne-sçay quels Billets déreglez, où l'on voit bien de la passion, mais peu d'esprit & de délicatesse ; non pas que je veuille avec M^r de Girac, que pour réüssir dans les Lettres d'amour, on ait tant d'esprit, &

qu'on ne puisse sçavoir trop de choses. La passion manque rarement d'estre éloquente, a dit agreablement un de nos Auteurs; & en matiere d'amour, on n'a qu'à suivre les mouvemens de son cœur. Le Bourgeois Gentilhomme n'estoit pas si ridicule qu'on croiroit bien, de ne vouloir ny les feux, ny les traits du Pédant Hortensius, pour déclarer sa passion à sa Maîtresse, mais seulement luy écrire, *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* C'en seroit souvent assez, & plus que toute la fausse galanterie de tant de Gens du monde, qui n'avancent guère leurs affaires avec tous leurs Billets doux, qui cherchent finesse à tout, & qui se tuënt à écrire des Riens,

d'une maniere galante , & qui soient *tournez gentiment*, comme parle encore le Bourgeois Gentilhomme.

Ceux qui ont examiné de pres les Lettres amoureuses de Voiture , n'y trouvent point d'autre défaut que le peu d'amour. Voiture avoit de l'esprit, il estoit galant, il prenoit feu mesme aupres des Belles ; mais il n'aimoit guère, & songeoit plustost à dire de jolies choses, qu'à exprimer sa passion. Il estoit de complexion amoureuse, dit M^r Pellisson dans sa Vie, ou du moins feignoit de l'estre, car on l'accusoit de n'avoir jamais veritablement aimé. Tout son amour estoit dans sa teste, & ne descendoit jamais dans son cœur. Cet amour

spirituel & coquet est encore la cause pourquoy les Lettres sont si peu touchantes, & presque toutes remplies de fausses pointes, qui marquent un esprit badin qui ne sçait que plaisanter. Or il est certain qu'en amour la plaisanterie n'est pas moins ridicule, qu'une trop grande sagesse. Les Lettres amoureuses de Voiture ne sont pas des Originaux que la Jeunesse doit copier; mais que dis-je, copier? Toutes les Lettres d'amour doivent estre originales. Dans toutes les autres on peut prendre de bons modelles, & les imiter; mais icy il faut que le cœur parle sans Truchement. Qui se laisse gagner par des paroles empruntées, mérite bien d'en estre la Dupe. L'amour est

assez éloquent, laissez-le faire; s'il est réciproque, on sçaura vous entendre, & vous répondre. Mais c'est assez parler des Lettres d'amour, tout le monde s'y croit le plus grand Maistre.

Je pourrois ajoûter icy les Lettres de Politique; mais outre qu'elles sont comprises dans les Lettres d'affaires, il en est comme de celles d'amour. Le Cabinet & la Ruelle observent des regles particulieres, qui ne sont connuës que des Maistres. Il n'y a point d'autres préceptes à pratiquer, que ceux que l'Amour & la Politique inspirent; mais néanmoins si l'on veut des modelles des Lettres d'affaires, on ne peut en trouver de meilleures que celles du Cardinal du Perron, & du
Cardinal

Cardinal d'Ossat, puis qu'au sentiment de M^r de la Mote le Vayer, la Politique n'a rien de plus considerable que les Lettres de ce dernier.

Voila à peu près l'ordre qu'on peut tenir dans les Lettres. Cependant il faut avoüer qu'elles ne sont plus aujourd'huy d'as les bornes du Stile Epistolaire. Celles des Sçavans, sont des Dissertations, & des Préfaces ; celles des Cavaliers & des Dames, des Entretiens divers, & des Conversations galantes. Si un Ecclesiastique écrit à quelqu'un sur la naissance d'un Enfant, il luy fait un Sermon sur la fécondité du Mariage, & sur l'éducation de la Jeunesse. Si c'est un Cavalier qui traite le mesme sujet, il se divertit

Q. de Juillet 1683.

E

sur les Couches de Madame, il complimente le petit Emmailoté, & faisant l'Astrologue avant que de finir sa Lettre, il allume déjà les feux de joye de ses Victoires, & compose l'Epithalame de ses Nôces. Neantmoins on appelle tout cela de belles & de grandes Lettres; mais on devroit plus justement les appeller de grands Discours, & de petits Livres, au bas desquels, comme dit M^r de Girac, on a mis *vostre tres-humble & tres-obeissant Serviteur*. Il n'y a plus que les Procureurs qui demeurent dans le véritable caractere des Lettres. On ne craint point d'accabler une Personne par un gros Livre sous le nom de Lettre; & je me souviens toujourns de la Lettre de

du Mercure Galant. 51

rente-six pages que Balsac écrivit à Costar, & dont ce dernier se tenoit si honoré. C'est à qui en fera de plus grandes, & qui pour un mot d'avis, composera un Avertissement au Lecteur; mais quand on envoie de ces grandes Lettres à quelqu'un, on peut luy dire ce que Costar dit à Voiture, peut-estre dans un autre sens, *Habes ponderosissimam Epistolam, quanquam non maximi ponderis.* Mais ces Messieurs veulent employer le papier & écrire, *donec charta defecerit.* C'est ce qu'a fait M^r de la Motte le Vayer dans ses Lettres, qui ne sont que des compilations de lieux communs, & qu'avec raison il a nommées petits Traitez en forme de Lettres, écrites à diverses Personnes

studieuses. Cependant il prétend à la qualité de Seneque François, & il dit que personne n'avoit encore tenté d'en donner à la France, à l'imitation de ce Philosophe. Il élève extrêmement les • Epistres de Seneque, afin de donner du lustre aux siennes. Il a raison; car il est certain que toute l'Antiquité n'a rien de comparable en ce genre, non pas mesme les Epistres de Cicéron, qui toutes élégantes, & toutes urbaniques qu'elles sont, n'ont rien qui approche, non seulement du brillant & du solide de celles de Seneque, mais encore de jene-sçay-quelair, qui touche, qui plaist, & qui gagne le cœur & l'esprit, dès la premiere lecture.

Mais enfin quoy que ces petits

Ouvrages qu'on appelle Lettres, n'ayent que le nom de Lettres, c'est une façon d'écrire tres-spirituelle, tres-agreable, & mesme tres-utile, comme on le voit par les Lettres de M^r de la Motte le Vayer, qui sont pleines d'érudition, d'une immense lecture, & d'une solide doctrine. Il n'a tenu qu'à la Fortune, dit M^r Ogier, que les Lettres sçavantes de Balzac, n'ayēt esté des Harangues & des Discours d'Etat. Si on en oste le *Monseigneur*, & *vostre tres-humble Serviteur*, elles seront tout ce qu'il nous plaira; & il ajoûte apres Quintilien, que le Stile des Lettres qui traitent de Sciences, va du pair avec celuy de l'Oraison. Je voudrois donc qu'on donnast un nouveau nom à ce

E iij

genre d'écrire , puis que c'est une nouvelle chose. Je voudrois encore qu'on laissât aux Lettres d'affaires & de respect, l'ancien Stile Epistolaire , & que tout le reste des choses qu'on peut traiter avec ses Amis , ou avec ses Maîtresses , portât le nom dont on seroit convenu. En effet ne seroit-il pas à propos qu'une Lettre qu'on écrit à un Homme sur la mort de sa Femme , ne fust pas une Oraison funebre ; celle de conjouissance , une Panilodie ; celle de recommandation , un Plaidoyé , & ainsi des autres , que les diverses conjonctures nous obligent d'écrire. Ce n'est pas que ces Livres en forme de Lettres , manquent d'agrément & d'utilité ; on les peut

lire sans ennuy quand elles sont bien écrites, & mesme on y apprend quelquefois plus de choses que dans les autres Ouvrages, qui tiennent de l'ordre Romanesque, ou de l'Ecole; mais on ne doit trouver dans chaque chose que ce qu'elle doit contenir. On cherche des Civilitez, & des Complimens dans les Lettres, & non pas des Histoires, des Sermons, ou des Harangues; on a raison de dire qu'il faut du temps pour faire une Lettre courte, & succincte. Ce n'est pas un paradoxe, non plus que cette autre maxime, qu'il est plus aisé de faire de longues Lettres, que de courtes; tout le monde n'a pas cette brieveté d'Empereur dont parle Tacite, & tous les demis

E iij

beaux Esprits ne croient jamais en dire assez , quoy qu'ils en disent toujours trop.

Il seroit donc à propos qu'on remist les choses au premier état, on trouveroit encore assez d'autres sujets , pour faire ce qu'on appelle de grandes Lettres , & l'on auroit plus de plaisir à y travailler sous un autre nom ; car ce qui fait aimer cette façon d'écrire , c'est que beaucoup de Personnes qui ont extrêmement de l'esprit, le font paroître par là. Tout le monde ne se plaist pas à faire des Livres , & il seroit fâcheux à bien des Gens , d'étouffer tant de belles pensées , & de beaux sentimens , dont ils veulent faire part à leurs Amis. Les Femmes spirituelles sont inte-

ressées en ce que je dis , aussi-bien que les Hommes galans. Ces Hommes doctes du Cercle, & de la Rüelle, dont les opinions valent mieux que toute la doctrine de l'Université , & dont un jour d'entretien vaut dix ans d'école ; les Balzac , les Costar, les Voiture, se sont rendus immortels par leurs grandes Lettres , & cette lecture a plus poly d'Esprits, & plus fait d'honnestes Gens, que tous les autres Livres. En effet il y a bien de la différence entre leur Stile , & le langage figuré de la Poësie, l'emphatique des Romans, & le guindé des Orateurs , sans parler de cet air de politesse , & de galanterie, qu'on ne trouve paschez les autres Auteurs. Si nous en croyons Costar

dans l'Epistre de ses Entretiens qu'il dédie à Conrard, l'invention de ces sortes de Lettres luy est deuë, & à Voiture. *Nous nous avisâmes, dit-il, M^r de Voiture & moy de cette sorte d'Entretiens qui nous sembloit une image assez naturelle de nos Conversations ordinaires, & qui lioit une si étroite communication de pensées entre deux absens, que dans nostre éloignement, nous ne trouvions guères à dire qu'une simple & legere satisfaction de nos yeux, & de nos oreilles.* Tout ce qu'on peut ajouter à cela, est que ces sortes de Lettres sont seulement l'image de la Conversation de deux Sçavans; car d'autres Lettres aussi longues, seroient de faides images de la Conversation des Ignorans, & du

vulgaire ; mais enfin je voudrois que l'Académie eust esté le Parrain de ce que nous appellons de grandes Lettres.

Disons maintenant quelque chose des Billets , qu'on peut nommer les Bastards des Lettres & des Epistres, si j'ose parler ainsi. Ce que j'appellois tantost des Lettres d'affaires , se nomme quelquefois des Billets. Les Amans mesme s'en servent , quand ils expriment leur passion en raccourcy. Ce genre d'écrire supplée à toutes les Lettres communes ; & ce qui est commode , c'est qu'on n'y observe point les qualitez. Les noms de *Monsieur* & de *Madame* s'y trouvent peu, toujours en parentese, & jamais au commencement. J'ay crû que

cette invention estoit venuë de la lecture des Romans, où l'on s'appelle Tirsis & Silvandre, & où il n'y a que les Roys, & les Reynes, auxquels on donne la qualité de Seigneurs, & de Dames; mais j'ay remarqué qu'autrefois dans les Lettres les plus sérieuses, on n'observoit pas ces délicatesses de cérémonies, comme de mettre toujours à la teste, *Sire*, écrivant au Roy; ou *Monseigneur*, écrivant à quelque Prince, ou à quelque Grand, & de laisser un grand espace entre le commencement de la Lettre. Toutes les Epistres dédicatoires de nos anciens Auteurs en font foy, & commencent comme celles des Tragédies de Garnier. *Si nous, originaires Sujets de Vostre Majesté, Sire, vous*

devons naturellement nos Personnes, &c. Voila comme ce Poëte écrit à Henry III. & à M^r de Ramboüillet, *Quand la Noblesse François*e embrassant la vertu comme vous faites, Monseigneur, &c. Cela semble imiter le Stile Epistolaire des Anciens, dont le cerémonial estoit à peu près de cette sorte; car j'appelle ainsi ces scrupuleuses regles de civilité, que quelques uns ont introduites dans les Lettres. Quoy qu'il en soit, on dit que Madame la Marquise de Sablé a inventé cette maniere d'écrire commode & galante, qu'on nomme *des Billets*. Nous luy sommes bien redevables de nous avoir délivrez par ce moyen de tant de civilitez fâcheuses, & de complimens in-

supportables. Ce n'est pas qu'il n'y faille apporter quelque modification, car on en abuse en beaucoup de rencontres, & l'on rend un peu trop commun, ce qui n'estoit employé autrefois que par les Personnes de la premiere qualité, envers leurs inférieurs, d'égal à égal, & dans quelque affaire de peu d'importance, ou dans une occasion pressante. Enfin les Billets doivent estre succincts pour l'ordinaire, & n'estre pas sans civilité. Seneque veut que ceux que nous écrivons à nos Amis, soient courts. *Quand je vous écris, dit-il à Lucilius, il me semble que je ne dois pas faire une Lettre, mais un Billet, parce que je vous vois, je vous entens, & je suis avec vous.* En effet, les Billets n'ayant lieu

que lors qu'on n'est pas éloigné les uns des autres, ou lors qu'on n'a pas le loisir d'écrire plus amplement, il n'est pas besoin d'un grand nombre de paroles, il ne faut écrire que ce qui est absolument nécessaire, & remettre le reste à la première occasion.

Il semble qu'avec la connoissance de toutes ces choses, il ne soit pas difficile de réussir dans le Stile Epistolaire. Cependant je ne craindray point de dire que les plus habiles Hommes n'y rencontrent pas toujours le mieux, & qu'une Lettre bien faite est le chefd'œuvre d'un bel Esprit. Il y a même des Gens qui en ont infiniment, qui n'ont aucun talent pour cela, & qui envient avec M^r Sarazin, la condition de

leurs Procureurs, qui commencent toutes leurs Lettres par *je vous diray*, & les finissent par *je suis*. Je ne m'en étonne pas. Il n'y a point de plaisir à se commettre, & c'est ordinairement par les Lettres qu'on juge de l'esprit d'un Homme. Ce doit estre son veritable portrait; & s'il a du bon sens, ou s'il en manque, il est impossible qu'on ne le voye par là. *On voit bien à ta Lettre*, dit Théophile répondant à un Fat, *que tu n'es pas capable de beaucoup de choses. Qui ne sçait pas bien écrire, ne sçait pas bien imaginer. Ton entendement n'est pas plus agreable que ton stile.* Ceux qui brillent dans la Conversation, & dans les Ouvrages de galanterie, ont quelquefois de

la peine à s'assujettir aux regles
austeres d'une Lettre sérieuse. Il
ya encore bien des Gens qui ne
sçauroient écrire que comme ils
parlent , & ce n'est pas cela.
Rien n'impose sur le papier ; la
voix , le geste , ne peuvent s'y
peindre avec le discours , & ces
choses bien souvent en veulent
plus dire que ce qu'on écrit. Mais
comme on ne dit pas aux Gens
les choses de la maniere qu'on les
écrit , on ne doit pas aussi leur
écrire de la maniere qu'on leur
parle ; & comme dit M^r le Che-
valier de Meré , *Il y a de cer-
taines Personnes qui parlent bien en
apparence , & qui ne parlent pas
bien en effet. Comme il faut du soin ,
& de l'application pour bien écrire ,
ces Personnes ne veulent pas se don-*

Q. de Juillet 1683.

E

ner tant de peines , & c'est pourquoy elles font rarement de belles Lettres. De plus , ajoûte ce galant Homme , ces beaux Esprits commencent toujours leurs Lettres trop finement , ils ne sçauroient les soutenir. Cela les ennuye , les lasse , & les dégoûte. Cependant il faut toujours rencherir sur ce qu'on a dit en commençant , & lors qu'une Lettre est longue , tant de subtilité devient lassante. Enfin il ne faut ny outrer , ny forcer , ny tirer de loin ce qu'on veut dire , cela réussit toujours mal.

La pratique de toutes ces regles , peut rendre un Homme habile en ce genre d'écrire , & rien n'est plus capable de luy donner de la réputation. Nous l'avons veu dans quelques Autheurs modernes ; & ce que les Anciens

nous ont laissé du Stile Epistolaire, l'emporte pour l'agrément & la délicatesse, sur tous les autres Ecrits. Les Epistres de Cicéron, les Epistres de Seneque, & celles d'Ovide, font encore les délices des Sçavans, pour ne rien dire des Epistres de S. Jérôme, de S. Grégoire, de S. Bernard, & de plusieurs autres Peres de l'Eglise, où l'on ne voit pas moins d'esprit, & d'éloquence, que de doctrine, & de piété.



S2:SSS2S2S:S22SSSS

Si la beauté du Visage est plus
propre à plaire, que la beauté
de la Taille.

LA Taille & la Beauté font des effets
si rares,

Qu'elles peuvent toucher les Cœurs les
plus barbares,

Quand du mesme sujet elles font l'or-
nement;

Mais quand elles sont séparées,
J'en arriste du Ciel les Voûtes azurées,
Il en faut juger autrement.



La belle Taille solitaire,

Dit justesse & dégagement,

Un air libre & plein d'agrément

Qui peut les Humains satisfaire,

Et qui semble dire en un mot

Qu'on n'est ny Geant, ny Ragot.



*Mais le charme d'un beau Visage
Va plus outre, & dit davantage,
Une celeste impression,
Un Chef d'œuvre du premier Maistre,
Une aimable proportion
De tout ce qui compose l'Estre,
Un je-ne-sçay-quoy radieux
Qui ravit l'ame par les yeux.*



*Pour peu qu'une Belle travaille
A déguiser un mal qui blesse son or-
gueil,
Gardant le Lit, ou le Fautéuil,
Elle cache aisément le défaut de sa
Taille,
Et se fait un secret de ne paroître
pas
Dans un état contraint, fatal à ses
appas.*



*Mais celle qui n'a pour partage
Que la Taille sans agrémens,
Pour ne pas rebuter les Gens,*

70 Extraordinaire

*Doit d'un Masque éternel se couvrir le
Visage;*

*Car si-tost qu'elle saute aux yeux,
On se dit à soy-mesme , ô le Monstre
odieux!*



*O triste Physionomie!
O des yeux délicats la mortelle En-
nemie!*

*Par l'aide d'un fard emprunté
Elle a beau prendre la Céruse;
La voyant, on dit d'elle, en Prose comme
en Vers,*

*Eloignez-moy cette Méduse
Qui fait peur à tout l'Univers.*



*Ainsi, selon moy, qui bataille
Pour défendre la verité,
La Taille, la plus riche Taille,
Le doit ceder à la Beauté.*

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent-le-Roy.

Pourquoy un Bien dont la conquête nous a coûté des fatigues , quoy qu'il soit de peu de conséquence , nous est plus cher qu'un autre infiniment plus précieux , que nous avons acquis fans peine.

L'*Amour propre, cet Infidelle,
Ce Domestique adulateur,
En suivant son panchant flatteur,
Empoisonne nostre cervelle;
Il corrompt nos raisonnemens,
Et débauche nos jugemens.*

*Il trompe la Culote aussi - bien que la
Fuppe,
Nous expose à toute heure à la confusion,
Rien n'est inaccessible à son illusion:
Souvent nostre esprit est sa dupe,*

72 Extraordinaire

*Et comme il est incessamment
 Dans un mortel aveuglement,
 Qui les choses nous dissimule,
 Il fait d'Encelade un Enfant,
 Et d'une Mouche un Eléphant,
 Sans que de son erreur il ait aucun scrupule.*



*Comme cet Imposteur de toutes les Saisons,
 Nous donne de l'encens, nous achemine
 au crime,
 Nous applaudit en tout, & flate nostre
 estime,
 Il nous fait trouver grand tout ce que nous
 faisons.
 Quoy que nas vœux soient vains, nos
 entreprises vaines,
 Nous ne faisons jamais bon marché de
 nos peines.
 Ainsi le bien le plus petit
 Qui nous a coûté des fatigues,
 Des soins, des sueurs & des brigues,
 Devient plus cher à nostre esprit.*

Tout

*Tout vil qu'il est & méprisable,
Qu'un autre plus considérable,
Mais sur qui nous ne comptons pas,
Et qui nous est venu sans peine & sans
appas.*

Le mesme.

*Si les Astres ont du pouvoir sur
les inclinations des Hommes.*

L*E premier des Agens de qui tout
participe,
L'auguste Original, le souverain Prin-
cipe,
Dieu n'estant que douceur, qu'amour,
que charité,
Est-il à présumer qu'il n'ait forgé des
Astres
Que pour nous causer des desastres,
Et que pour faire outrage à nostre li-
berté?*

*Non, non, ayons de Dieu, l'aimable des
aimables,*

Q. de Juillet 1683.

G

74 / Extraordinaire

*Des sentimens plus saints , & moins dé-
raisonnables;*

*N'allons pas en secret accuser sa Bonté;
Le grand Astre du jour , & les autres
Planetes,*

*Sont bien de sa Grandeur les muets In-
terpretes,*

*Mais non pas les Tyrans de nostre vo-
lonté.*

Le mesme.



SSSSSS:SSSSSS:SSSSSS

SI UN AMANT

*fort passionné, qui auroit reçu
un sensible outrage d'une Per-
sonne tres-considerée de sa Maî-
tresse, devroit écouter son res-
sentiment, & obeir plutôt à
l'honneur qu'à l'amour.*

A Pres ce que l'incomparable
M^r de Corneille, dans son
immortelle Tragédie du Cid, a
fait prononcer sur ce sujet par
deux Amans passionnez, mais in-
teressez au dernier point en cette
question, l'un par le des-hon-
neur de son Pere, & l'autre par
la mort du sien, je pense qu'il

G ij

76 *Extraordinaire*

faut s'en tenir à ce qu'ils en ont
decidé. J'entens neantmoins que
ce soit à raisonner par leurs mes-
mes principes , c'est à dire, par le
point d'honneur mondain , &
par la considération la plus forte
que nous puissions avoir pour
une Personne , à qui nous ayons
donné nos plus tendres affe-
ctions. Chimene avoit déjà dit.

*Les affronts à l'honneur ne se reparent
point.*

Et voicy ce que Rodrigue luy
dit.

Car enfin n'attens pas de mon affection

Un lâche repentir d'une bonne action;

*De la main de ton Pere, un coup irré-
parable,*

*Des-honoroit du mien la vieillesse hono-
rable, &c.*

*Je l'ay veu. J'ay vangé mon honneur, &
mon Pere.*

Je le ferois encor, si j'avois à le faire, &c.

Et certainement cet honneur mondain, tout mal fondé & tout chimérique qu'il puisse estre, est pourtant quelque chose de si délicat aux yeux de la nature corrompue, qu'il faut avoüer de bonne foy, que toute l'indolence des Epicuriens, ny toute la vanité des Stoïques, ne sont pas capables d'une action aussi magnanime que celle qui est icy mise en problème. Que l'amour de son costé se vante tant qu'il luy plaira d'estre la plus généreuse de toutes les passions, & qu'il n'appartient qu'à luy de se dépoüiller avec joye de tous les biens imaginables en faveur de ce qu'il aime; quand il en faudra venir à luy abandonner ce qui nous rend le sujet de l'estime,

G iij

ou du mépris de tout le monde, apres quelques combats douteusement soutenus, apres quelques considérations vainement balancées, il sera enfin contraint de ceder, & de confesser qu'il ne peut consentir à un renoncement, que ses dernieres réflexions luy auront fait regarder comme le plus grand des opprobres; tant il est vray que quelque passionné qu'il paroisse pour l'Objet auquel il s'attache, il n'est dans le fonds qu'un amour propre, & un orgueil extrêmement raffiné. Il semble tout donner, il semble sortir à toute heure hors de soy; mais en effet il ne veut rien perdre, & n'agit que pour ramener tout à luy. Il se dit Esclave, & cependant il n'est

jamais content qu'il n'ait lieu de se croire Vainqueur. Tout ce qu'il s'efforce de persuader au contraire, n'est qu'illusion. Il se trompe souvent luy-mesme à la connoissance distincte de cette fin ; mais il se méprend rarement aux moyens qui peuvent l'y conduire. Voyez dans cette mesme Scene du Cid, le détour adroit & flateur, que Rodrigue prend pour justifier son procédé aux dépens de la Personne qu'il chérit le plus, & qu'il a aussi le plus offensée. Voyez combien il luy en fait accroire, & comme pour luy fermer la bouche, ou pour l'obliger à ne l'en pas blâmer, il l'intéresse elle-mesme ; il luy inspire ses propres sentimens, & vient enfin à bout de la rendre.

G iiij

en quelque façon sa Complice.

R O D R I G U E.

*Co n'est pas qu'en effet contre mon Pere
& moy,*

*Ma flâme assez longtemps n'ait combattu
pour toy.*

*Fuge de son pouvoir; dans une telle of-
fense*

*Fay pû douter encor si j'en prendrois
vangeance.*

*Réduit à te déplaire, ou souffrir un af-
front, &c.*

*Et ta beauté sans - doute emportoit la
balance,*

Si je n'eusse opposé contre tous tes appas,

*Qu'un Homme sans honneur ne te mérita-
toit pas.*

*Qu'après m'avoir chéry quand je vivois
sans blâme,*

*Qui m'aima généreux, me haïroit in-
fame;*

*Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
C'estoit m'en rendre indigne, & difamer
ton choix.*

CHIMENE.

*Ah Rodrigue, il est vray, quoy que ton
Ennemie,*

*Je ne te puis blâmer d'avoir fuy l'in-
famie, &c.*

Et un peu apres.

*Je sçay ce que l'honneur apres un tel
outrage*

*Demandoit à l'ardeur d'un genereux
courage.*

*Tu n'as fait le devoir que d'un Homme
de bien;*

*Mais aussi le faisant, tu m'as appris le
mien, &c.*

Mais comme il ne faut jamais
laisser paroistre ces violentes &
dangereuses maximes sans un sa-
lutaire correctif, puis que l'oc-
casion m'a engagé à les rapporter
icy, pardonnez si j'ose vous faire
souvenir que si l'amour des Crea-
tures ne peut mériter ce grand
sacrifice, il est un autre amour

qui seul en est digne, qui pour cette raison nous le demande; & qui, lors que nous voulons bien l'écouter, ne manque pas de nous donner les moyens de l'accomplir. Comme nostre cœur luy appartient souverainement, & que rien n'en marque tant la parfaite soumission que cette preuve, tres-penible à la verité, mais indispensable, nous ne pouvons la luy refuser, sans nous mettre en mesme temps dans le funeste état d'estre refusez par luy de toutes nos demandes. Je sçay qu'il est des outrages dont les Loix, & nos devoirs, permettent & ordonnent de poursuivre la réparation pour la seûreté de la société civile; mais outre que ces poursuites peuvent & doi-

vent compatir avec cet amour, il veut que dans toutes les autres offenses, où nous pouvons avec liberté disposer de nos ressentimens, nous remettions tout à nos Ennemis, sans autre réserve que celle d'une sage précaution contre leur malice. Que nous sommes heureux de vivre sous un Monarque, qui comme il est la plus digne Image de l'Estre souverain, le représente aussi & l'imité le plus parfaitement ! C'est par ses justes Loix que désarmant la fureur de nostre Nation, au sujet des injures vraies ou imaginaires, il a sauvé & sauve tous les jours à l'Etat, & pour le Ciel, des millions de Sujets, dont les plus enragez de tous les combats causeroient si barbarement la per-

te. Apres avoir fait triompher sa valeur par tant de Conquestes, & sa bonté par la Paix qu'il a donnée à toute l'Europe, il fait éclater aujourd'huy son amour, en nous retranchant les occasions de troubler la paix que nous devons avoir les uns avec les autres. Par le chemin de la prudence & de la justice qui reglent nos ressentimens, il nous conduit imperceptiblement, & comme par une pente douce, à la modération, & à la pieté qui nous apprennent à les vaincre. C'est ainsi qu'il nous enseigne luy-mesme à profiter des exemples qu'il nous en a donnez, jusques au milieu de sa Cour; exemples surprenans, & qui le feront toujourns admirer, non

du Mercure Galant. 85

seulement comme le plus grand des Rois, mais encore comme le plus sage des Hommes. Il n'est point de soin qu'à toute heure, & en toutes manieres il ne prenne pour assurer nos jours, & pour nous les rendre tranquiles. Il est donc bien juste que nous ne cessions point de faire des vœux au Ciel pour la conservation, & pour la prospérité des siens, aux dépens mesme des nostres, s'il estoit en nostre pouvoir de les donner, pour prolonger durant des siecles entiers une vie si merueilleuse, & si importante.

*Lequel de ces mots , prononcez par la
Personne aimée, Je vous aime,
ou Esperez, doit estre le plus agréa-
ble à un Amant.*

Donner un bien qui est commun à tout le Genre-humain , & que l'on ne peut presque jamais ôter à personne, ce n'est pas faire un grand présent, ny se mettre beaucoup en dépense. L'espérance estant un bien de cette nature, qui soutient generalement tous les Hommes, & qui ne les quitte qu'aux dernieres extrémitez, je ne voy pas que l'on ait beaucoup d'obligation à une Dame qui prend la peine d'ouyrir la bouche, pour ne

dire que ce beau mot, *Esperez*, ny qu'il soit à mettre en comparaison avec ces charmantes paroles, *Je vous aime*; si ce n'est en tant que chez une Maîtresse peu sincère, tout ce qu'elle dit peut estre également trompeur. Cette proposition me fait souvenir du méchant Sonnet condamné par le Misanthrope, dans la Comédie de ce nom. Dans ce Sonnet qui est sur le sujet d'un semblable espoir, s'il y a quelque chose qui puisse n'estre pas rejeté du moins pour le fond de la pensée, c'est ce me semble cet endroit.

Mais Philis, le triste avantage

Lors que rien ne marche apres luy!

Que dire sur un sujet qui me paroist aussi peu douteux que

celuy-cy ? Nous avons un vieux Proverbe , qui dit qu'un *tiens*, vaut mieux que deux *tu auras*, souffrez la bassesse de l'expression, elle est presque generale dans tous les Proverbes , mais en quelque façon consacrée , & je n'estime pas qu'il soit permis d'y rien changer. Celuy-cy , à mon avis , décide fort nettement cette Question , qui me remet aussi en mémoire un trait d'esprit d'une Dame qui en avoit infiniment, aussi-bien que du mérite , & de la vertu , & qui estoit de la premiere qualité. Dans une des Conversations familiares & enjouées, où sa belle mélancolie qui estoit son tempérament , luy permettoit quelquefois de se divertir, comme on luy eut demandé ce

qu'elle répondroit à un Soupirant qui presse pour apprendre le progrès de ses services. *Je luy dirois*, répondit-elle sans hésiter, *tenez vous gaillard*. Je pense qu'il n'y a guère d'autre différence entre cette réponse, & celle d'*esperez*, que du plus ou du moins de sillabes, & que ce dernier mot, pour sérieusement qu'il paroisse prononcé & pour estre seul, ne renferme pas une moindre raillerie que les trois autres.

Les Mots des Enigmes du mois de Juin, estoient le Tapis de Turquie, & la Saliere. Voicy les Explications en Vers que j'en ay reçues. Les quatre premieres sont de M^r Diéreville, du Pontlevesque. Comme la seconde a esté proposé sous le nom de
Q. de Juillet 1683. H

90 Extraordinaire

Gygés, du Havre, plusieurs luy ont
adressé les Madrigaux qu'ils ont faits
sur cette Enigme.

I.

TU demandes mon sentiment
Touchant cette Enigme nouvelle;
Lisette, je la trouve belle,
Les Vers ont beaucoup d'agrément.
Mais quand sur l'herbete fleurie
Aupres de toy je suis assis,
De nos Prez émaillez j'aime mieux les
Tapis, *
Que les plus précieux qui viennent de
Turquie.

II.

NOn, Gygés, cela n'est pas beau, —
De venir troubler le cerveau
D'un Compatriote fidelle.
Quand tu proposeras quelque Enigme
nouvelle,
Tâche de me traiter un peu plus douce-
ment,
Ou bien je te fais le serment

De renoncer à la Patrie.

*Je ne me suis veu de ma vie
Courir apres un Mot si longtemps vai-
ment;*

Je ne comprends rien à ta Rime.

*Enfin pour trouver une Enigme,
Je ne me suis jamais si fort rōgé les doigts.*

*Moy, que l'on a veu mille fois
Assez sçavant sur ces matieres,*

*Je ne puis découvrir ton sens mistérieux,
Quoy que j'ouvre mes pauvres yeux
Aussi larges que des Salieres.*

*Je m'en vangeray quelque jour,
Ne pense pas que je l'endure;*

*Et pour y réussir, je vais faire la Cour
À nostre Amy commun *Mercur*e.*

III.

J*E ne sçay pas comment j'ay les yeux
faits pour toy;*

*Mais le bout de *Tapissérie**

*Que je vois dans tes mains, mon aimable
Sylvie,*

*À cent fois plus d'attraits pour moy,
Que les plus beaux *Tapis* qui viennent
de *Turquie*.*

IV.

Sur toutes sortes de matieres
Tes Vers vont t'acquérir un renom im-
mortel.

Gygès, nous y trouvons toûjours un
certain Sel

Qui n'entre point dans les Salieres.

V.

JE laisse Céladon avec Amarillis
Se disputer le prix d'une amour sans
seconde,

LOUIS LE GRAND vaincre la Terre &
l'Onde,

Le Croissant avec ses Tapis;
Pourveu qu'en liberté, dans une Paix
profonde,

Je consacre mes vœux au Dieu de mon
salut,

Qui de tous mes desirs doit estre le seul
but,

Je dispute mon sort au plus grand Roy
du monde.

La jeune Comtesse Sophie
 Albertine de Dona, âgée
 de sept ans.

VI.

DE quelque façon Cavaliere
Qu'on travestisse la Saliere,
Son tour fin & spirituel
En fait bien remarquer le Sel.
L'Anglois à la Devise,
Festina lente.

VII.

DU fracas de Roüen j'estois tout in-
terdit,
Quand on m'apporta le *Mercur*e,
Qui rafraîchit encor tout ce qu'on m'a-
voit dit
D'une si déplorable, & fatale aventure.
L'Enigme que j'y lûs me fit resver un
pen.
Puis je m'écriay tout en fen,
Nul ne vit icy-bas, qu'il n'ait quelque
traverse;
Tel qu'on voit sous un Daiz, plein de
gloire & d'honneur,
Et sur de beaux Tapis de Turquie, on
de Perse,

Ne se peut assurer d'un eternel bonheur.

VIGNIER, de Richelieu.

VIII.

Quelques Bourgeois s'entretenant
un jour
Des Meubles qu'ils croyoient estre les
plus utiles,
Tant à la Campagne qu'aux Villes,
S'en expliquèrent tour-à-tour.
Les uns, du Pot de nuit exaltoient le
mérite,
La Table aux autres l'emportoit;
Mais la plus grande part estoit
Pour le Lit, & pour la Marmite.
Catant les écoutoit, sans dire pas un mot,
Quand elle s'écria, n'oubliez pas l'E-
guiere;
Et moy, poursuit Robin, je dis vive le
Pot,
Le bon Amy de la Saliere.

Le mesme.

I X.

C*Harmant Tapis, dont l'origine
Vient de barbare Nation,
Si tu n'as pas d'ambition,
Cependant à voir à ta mine
L'éclat des plus vives couleurs,
On le croit aisément ; déments aussi ta
Robe,
Dont le temps chaque jour dérobe
Le plus beau de son teint, & ses plus
belles Fleurs.
Ce rouge, ce brillant, est la preuve im-
manquable
D'un Esprit vain & fier, bien plustost
que d'un Saint;
Dire qu'on fait honneur mesme jusqu'à
la Table,
N'est-ce pas en marquer l'insatiable
faim ?*

ALCIDOR, du Havre.

X.

D'*Un esprit fort embarrassé
Je cherchois le vray Mot de la seconde
Enigme,*

96 *Extraordinaire*

*Et j'y paroissais empressé,
 Quand son habile Auteur, pour qui
 j'ay tant d'estime,
 L'admirable Gygès, m'envoya de sa
 part
 Une belle Saliere à la nouvelle mode,
 Mais faite avec tant de méthode,
 Qu'on la croit aisément un Chef d'œuvre
 de l'Art.
 La prenant dans mes mains pour admirer
 l'ouvrage
 De ce rare présent, je m'écrie aussitôt,
 Voicy la verité que l'Enigme présage,
 C'est la Saliere aussi qu'on m'a mise en
 dépost,
 Lors qu'on m'a donné le Mercure,
 O la surprenante aventure,
 Qui me fait rencontrer d'un & d'autre
 costé,
 Et la figure, & la realité !
 Le mesme.*

XI.

Sçavans Individus, Mortels ingénieux,
Qui cherchez en resvant, ce qui se cache
aux yeux,
Jusques à consulter Fable, Histoire,
Uranie,
Qui vous cassez la teste en vous embarrassant,
Donnez vous moins de peine, & sçachez
en passant,
Que l'on ne couvre icy qu'un Tapis de
Turquie.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

XII.

Si le Sel est comme l'on veut
Le Simbole de la Sageffe,
Mercure, je croy que l'on peut
Découvrir quelle est sa finesse;
Mais sans pénétrer plus avant
Ton dessein dans cette matiere,
Q. de Juillet 1683. I

*Il suffit que fin & prudent,
Tu nous laisses une Salière.*

LE MOYNE, de Dormans.

XIII.

TApis, qui nous venez des Chinois,
ou des Perses,

Où brille tant d'éclat & de couleurs di-
verses,

Et dont les yeux sont éblouis:

Après tant de Combats, de Triomphe,
& de Gloire,

Et le Calme, & la Paix, qui suivent la
Victoire,

Venez au pied du Trône, où va monter
LOUIS.

RAULT, de Roüen.

XIV.

Jupiter, qui n'a point d'égal,
Vouloit aux autres Dieux, par un fameux
Régat,

Leur marquer une Feste entière;

Mercur, ce Croquant, aussitôt qu'il le
sçût,

Sans estre convié, n'en dit mot, & s'en tînt.

*Mais par une adroite maniere,
Sans qu'aucun d'eux s'en apperçût,
Au moindre tour de main, excroqua leur
Saliere.*

Le mesme.

XV.

A *Insi qu'un Marchand étranger,
Mercure vient de voyager
Chez une Nation, d'une humeur fort
barbare,
D'où ce Courrier divin nous apporte un
Tapis
Plus brillant mille fois que l'on ne voit
l'Iris,
Digne de contenter l'Esprit le plus
avare.
Il m'en a fait présent, disant l'avoir
conquis;
Et pour grace plus singuliere,
Il me présente encore une riche Saliere
Faitte d'un habile Ouvrier;
C'est le docte Gygès; comme en tout il
excelle,
On luy doit donner le Laurier,*

I ij



100 Extraordinaire

Pour rendre à l'avenir sa mémoire immortelle,

*Et sur tout avouer que Mercure Galant
N'est pas moins généreux qu'on le voit
opulent.*

SYLVIE, du Havre

XVI.

Ou Mercure est dans la déroute,
Ou bien ses sens sont assoupis.
Voudroit-il faire banqueroute?

*Pour moy, je n'en suis point en doute,
Puis qu'il vend jusqu'à son Tapis.*

L'ALBANISTE, de Roüen

XVII.

LA Sagesse est mon but, il n'en est
point de tel,

Je ne fus jamais faconniere;

Mercure, reprends ta Saliere,

Je n'ay besoin que de ton Sel.

M. MAGD. P.

XVIII.

Qu'il soit beau le Tapis que vous
donnez, Mercure,
Qu'il soit fait en Turquie, ou bien aux
Gobelins,

*Ma foy, j'aime encor mieux un Tapis
de verdure,*

*Tel qu'on voit à présent dans les Prez
& Jardins.*

*Mais voulez-vous sçavoir pourquoy je
le préfere?*

*C'est que sur celui-cy, j'ay le contente-
ment*

De caresser tranquillement

Catin mon aimable Bergere;

Le Ciel m'a fait de setre humeur;

Si je fais mal, qu'il me pardonne.

Quand on n'est Joueur, ny Buveur,

On folâtre avec sa Mignonne.

GYGES, du Havre.

XIX.

EN ce temps misérable

*Un Tapis de Turquie est-il bien de
saison?*

*Mercur*e, s'il vous plaist, vous n'avez
pas raison.

D'en mettre un sur la Table.

*J'aimerois mieux cent fois y voir de quoy
manger,*

I üj

*Lors que la Grêle a sçeu nous vau-
danger.*

DE LA TRONCHE, de Rouen
X X.

NE redoutez vous point la Déesse
Minerve,
Dont l'adroite Arachné s'attira le cou-
roux,

Pour avoir, bon Seigneur, entrepris
comme vous,

D'imiter son bel Art, sans aucune ré-
serve,

Nous donnant dans ce mois l'Ouvrage
prétieux

D'un Tapis qui charme les yeux,

Et dont la subtile maniere

A sçeu si bien tracer par un sçavant
dessein

Le combat de trois Gueux, pour avoir
la Saliere

Qu'ils s'entr'arrachent de la main?

Ce Présent l'auroit irritée,

Si il parroit de chez un Mortel,

Pour trop bien réussir, il seroit criminel.

*Surpassant l'humaine portée,
Et seroit puny comme tel,
Plus que ne fut autrefois Prométée;
Mais étant présenté par le Courrier
Divin,
Elle ne le peut voir qu'avec un œil
benin.*

L'AMANT D'EULALIE,
du Havre de Grace.

XXI.

LEs Enigmes que tu proposes,
*Mercur*e, nous font voir que tu fais bien
les choses;
Par un fort grand Repas tu sçais nous
contenter.
Après qu'on s'est rempli des bons Mets
de ta Table,
Un Tapis de Turquie aux yeux est
agréable,
Et tu viens nous le présenter.

La jeune Mariane des quatre
Coins d'Orleans, à l'Ana-
gramme, Que sert de soupi-
rer pour un cœur trop tendre.

I iij

ON a grand tort de t'estimer bar-
bare,

Puis qu'on te voit de nos Palais

Faire l'ornement le plus rare,

Et rehausser le lustre de nos Daiz;

Tous les autres Tapis te porteront envie;

Et cederont toujours au Tapis de Tur-
quie.

CONSTANTIN RENNEVILLE,
de Caën.

XXIII.

Sans moy les Mets ont mauvaise
goust,

Et je porte ce bon Ragoust

Qui fait trouver la Viande bonne.

Par mon secours on l'assaisonne;

On ne peut se passer de moy dans un
Festin.

Celuy pour qui je suis, s'accorde avec
le Vin;

Et l'on feroit fort maigre chere,

Sans le secours d'une Saliere.

Le mesme.

XXIV.

I'Ay mis vostre Tapis devant la Che-
minée,

Que, *Mercur*e, en ces jours vous nous
avez donnée.

Il est tres-beau, je vous promets:

De le conserver à jamais,

Et d'avoir toujours souvenance

De vostre libéralité.

Que je vous dois de récompense!

J'en suis honteuse en verité.

J'en dis autant pour la Salière,

Qu'ensemble vous nous envoyez.

Vos agreables dons gagnent les amitez.

Des Grands, ainsi que du vulgaire.

La Belle Nourriture du Havre.

XXV.

CE n'est qu'avec des cœurs pleins de
reconnoissance,

Qu'en ce mois on vous doit dire qu'on a
reçeu,

*Mercur*e, un beau Tapis de vostre bien-
veillance;

Il n'a point de pareil, jamais on n'en
a veu.

*L'on admire ses gentilleses,
On fait un doux accueil à toutes ses
beautés;*

*Vous avez mis aussi parmi ces nou-
veautés,*

*Une belle Saliere, & c'est trop de lar-
geses.*

La Petite Assemblée du Havre.

*Je vous ay donné une Relation du
Voyage du Roy , à deux fois , dans
deux de mes Lettres ordinaires. Elle
est tres-exacte pour tout ce qu'a fait
la Cour. Cependant en voicy une autre
qui m'est tombée entre les mains , que
vous trouverez toute nouvelle. On y
touche fort legerement la plûpart des
choses dont je vous ay déjà fait part,
mais aussi elle contient une curieuse
description de tous les Lieux par où
la Cour a passé. Comme les Nouvelles
publiques sont tous les jours remplies*

*des noms de ces Lieux-là, vous ne
serez pas fâchée d'en avoir une en-
tiere connoissance, & vous la lirez
sans-doute avec autant de plaisir,
qu'on lit un beau Livre de Voyage.
Je n'en connois point l'Autheur; mais
vous n'aurez pas de peine à connoistre
par cette lecture, que c'est un Homme
d'esprit, & de fort bonsens.*

SSSSSS:SSSSSSSSSSSS:SSSS

V O Y A G E

D U R O Y.

LE 26. May 1683. le Roy par-
tit de Versailles, ayant dans
son Carrosse, la Reyne à son côté,
Monsieur & Madame sur le de-
vant, Madame la Princesse de

Conty à la droite, & Mademoi-
selle de Nantes à la gauche. Le
départ se fit entre 9 & 10 heures
du matin. Leurs Majestez dînerēt
à Chilly, & apres avoir fait onze
lieuës, Elles se trouverent à Cor-
beil, où le Roy entra dans son
Cabinet, & la Reyne alla à la
Congregation de Nostre Dame.
C'est ainsi que le Prince & la Prin-
cesse en ont usé pendant toute la
Course, & c'est ainsi que sans
perdre de temps, l'un & l'autre
s'acquittent tres-dignement de
leurs devoirs envers Dieu & en-
vers les Hommes. Le 27. la
Reyne communia sur les neuf
heures, les fatigues de la Course
n'ayant fait aucun obstacle aux
exercices de pieté de cette ad-
mirable Princesse. Le Roy dîna

du Mercure Galant. 103

au Fauxbourg de Melun. Nous
laissâmes la Ville à droite , &
nous allâmes coucher à Monte-
reau. Il seroit inutile de vous
faire la description de ces petites
Villes , & d'un Païs dont vous
avez une entiere connoissance.
La proximité de Paris , & le
nombre innombrable de Mai-
sons de plaisance dont la Con-
trée est remplie, la rendent la
plus belle , la plus connuë , &
la plus riche du Monde ; je me
contenteray de vous faire part
de ma joye apres mon arrivée à
Montereau , où j'eus le plaisir
de voir des marques de la magni-
ficence , & de la grandeur de
nostre Prince , en comptant à sa
suite pres de trois cens Carrosses,
huit cens Mulets , plus de dix

mille Chevaux , & environ vingt mille Personnes. Les Entrées des Empereurs estoient-elles comparables au simple Train de Louis LE GRAND?

Le 28. le Dîné fut marqué à Pons , & apres avoir eu le plaisir d'un agreable aspect le long du chemin , nous couchâmes à Sens. Sens est une des grandes Villes du Royaume. Elle a esté Capitale des Senonois. Je croy que c'est une partie du Gastinois , & une autre de la Bourgogne , ce qui se remarque dans le partage de ses Fauxbourgs. Elle a le Titre d'Archevesché , & mesme encore plus celuy de Primate , mais vous en sçavez autant que je vous en pourrois écrire. Le 29. nous traversâmes Villeneuve-le-

Roy, qui est une petite Ville murée sur l'Yonne, dont les Ruës sont tirées au cordeau, & dont la propreté marque assez son importance. Elle a une Collegiale desservie par six Chanoines, & une Parroisse, avec une Eglise grande & belle. Tout est fort propre dans cette petite Ville, autant les dehors que les dedans. Joigny n'en est qu'à trois lieuës. Joigny est un Chasteau appartenant à M^e de Lefdiguieres; le principal manoir de la Comté de ce nom, valant en Bois seulement quatre-vingts mille livres de rente. Il est situé sur la cime d'un Rocher tourné vers le Midy, basti à l'antique, sans ordre & sans ornemens; il est accompagné d'une petite Terrasse, qui sert de Jar-

din. Il a la Riviere aux pieds de ses Murailles. Cette Riviere le sépare d'une Plaine de cinq quarts de lieüe, diversifiée par des Prez, des Grains, des Plans, & terminée imperceptiblement par des Terres qui y forment la plus agreable veüë de l'Univers. Le Roy en fut charmé, & estant arrivé d'assez bonne heure, il alla prendre le divertissement de la Chasse. S. Jean est la Parroisse de la Ville. L'Eglise est élevée aupres du Chasteau; c'est un des plus hardis Edifices que j'aye veu de mes jours. La Voûte est de la hauteur de celle de la Sainte Chapelle de Paris, & les Pilliers qui la soutiennent, sont d'une finesse & d'une délicatesse surprenante. Les Capucins sont hors de la

Ville ; ils m'ont fait voir la Bible
entiere , le Droit Canon , & quel-
ques Ouvrages des Peres , & des
anciens Scholastiques , mis sur
de tres-beau Vélín , avec des
Enluminûres admirables. Ce sont
de tres-grands *Infolio* , qui ont
esté donnez à leur Convent par
Messieurs de Rets. Le 30. nous
passâmes par Bassou ; c'est un
gros Bourg muré , tout en ruine.
Le Roy y dina. En quittant ce
Bourg , nous vîmes les Bastimens
de Seignelay , & la Maison de
plaisance de M^r d'Auxerre. Au-
xerre est située sur l'Yonne dans
un Pais extrêmement meslé. Le
costé de Paris est gras & beau ;
celuy de la Bourgogne est ingrat ,
& desagreable ; la Riviere la rend
marchande & riche , elle y ap-

Q. de Juillet 1683. K

porté toutes les choses necessaires pour la vie; ainsi il y fait bon vivre, si ce n'est que la communication de Paris, en augmentant le desir du gain, ne fasse enlever tous les Vivres destinez pour les Habitans. La Ville est plus grande que Meaux; elle est haute & basse. Dans celle-cy vous ne trouvez que des Marchands curieux, & grands Chantiers; dans l'autre vous y voyez d'assez beau monde. Les Murailles ne sont ny épaisses, ny fortes, elles sont d'un costé baignées par l'Yonne, & de l'autre elles ne sont accompagnées que de Fosses à sec, peu considérables. La Cathédrale est tres-belle, grande, & bien éclairée. Elle donne à son Evesque trente-

cing mille livres de rente au moins; soixante-deux Chanoines Capitulans la remplissent. L'on me contoit que M^r Amiot, Grand Aumônier de France, ayant voulu faire changer le bord d'Hermines que les Chanoines portent de tout temps autour de leur Camail en Hyver, & y en mettre un Violet, à l'imitation des Chanoines de Paris, un Dignitaire s'y opposa, & dans la contestation intentée & soutenue de part & d'autre, il en cousta au Chapitre plus de quatre-vingts mille livres. Nous vîmes dans l'Eglise une chose singuliere. Les Chanoines assemblez en Corps pour recevoir le Roy qui venoit entendre la Messe, avoient à leur

K ij

reste un Cavalier à Perruque blonde ; tres-propre , habillé d'un beau Drap de Musc , portant à son Chapeau une Plume blanche, botté & éperonné, couvert d'un Surplis en forme de Surtout , sur lequel passoit un Baudrier d'or soutenant un Epée d'or , ses mains couvertes de Gands à Frange d'or , sa gauche tenant en Fauconnier un Oyseau de Proye chaperonné, & longé. J'appris de luy-mesme qu'il s'appelloit Chastelus , que sa Maison estoit une des plus anciennes de la Duché ; qu'un Maréchal de Bourgogne, d'un de ses Ancestres, sous le Regne de Charles VI. s'estant jetté dans Crevant, petite Ville distante de trois lieues, soutint par sa bravoure contre

les Anglois un Siege fort long, repoussa ces Ennemis de la France, les contraignit de lever le Siege, & pour couronner sa générosité par un autre acte héroïque, il eut le soin de remettre la Place, & ses dépendances, dans la possession du Chapitre. L'Eglise en reconnoissance de ces grandes actions, accorda à l'Aîné de la Famille le privilege d'assister à ses augustes Cerémonies, dans l'état noble que je viens de vous décrire, désigna un fond pour les assistances, car à chaque fois on donne trente sols de rétribution, & l'on a le plaisir de voir la piété exemplaire de ce grand Homme perpétuée dans sa Maison, en sorte que ses Successeurs ne méritent pas

moins cet honneur par leur zele, qu'il l'avoit attiré sur eux avec justice par sa valeur. Cette Maison est riche de cinquante mille livres de rente. Les Edifices publics d'Auxerre sont tres-beaux, l'Evesché est contigu à la Cathédrale. Il est ancien, & n'est beau que par une grande Salle à l'antique, ouverte comme une Chapelle. Le jour y est grand, & la veuë bornée par Seignelay. On découvre sur la Riviere une grande Prairie, & quantité de Bois & de Villages. S. Germain n'est plus rien; on n'y voit plus que des vestiges d'une prodigieuse Maison. Il y avoit autrefois cinq ou six cens Religieux; il n'y en a plus que quatorze qui font aujourd'huy l'Office. Ils

sont de la Réforme de S. Benoist, tres-honnestes Gens, & n'ont plus de Trésor, si vous ne prenez pour de grandes Richesses plus de soixante Corps Saints enterrez dans l'enceinte de l'Abbaye. L'Eglise est encore belle, & la Bibliotheque toute nouvelle. Elle est placée dans une Galerie longue de trente-six pas, large de dix, percée des deux costez, embellie de Menuiserie, & remplie de Livres tres-communs; mais on y en trouve de chaque genre, hors de Mathématiques & de Medecine. L'ordre y est parfaitement bien entendu & gardé; le Bibliothequaire est Auteur de la Critique contre le Pere leCointre, sur les Matieres de l'Ordre de S. Be-

noist. M^r de Coutance en est Abbé. S. Loup, S. Renobert, & S. Eusebe, sont de grands Edifices tres-apparens. Nous sejour-nâmes deux jours dans la Ville, ce qui donna occasion à toute la Cour d'aller voir Seignelay, & Regeannes. L'on fut charmé de la veuë & grandeur de la pre-miere Maison, mais l'on se récria fort sur la beauté des Canaux que forme l'Yonne, dans la der-niere.

Le 2. Juin nous quitâmes avec Auxerre & l'Yonne, un tres-beau Païs. Nous ne trouvâmes plus qu'un méchant Sol produi-sant des Ronces, des Epines, & des Bruyeres. Les Bois même n'y sont ny grands, ny beaux. Nous couchâmes à Noyers, où
les

les Peres de la Doctrine Chrétienne reçurent chez eux plus d'Hostes qu'ils n'eurent de Chambres. Le 3. nous allâmes loger à Monbar, petite Ville sur le Serein. Le 4. je trouvay le couvert à Chanceaux. Le matin m'estant trouvé proche de Sainte Reyne, j'allay rendre mes hommages au Roy des Roys, & faire les autres soumissions d'un Chrétien. Le Bourg est sur une hauteur fort rude à monter, enrichy d'une petite Chapelle fort basse, sale, & mal-propre, où Dieu opere sans cesse des Miracles en faveur de la Sainte, dont le nom est célèbre par toute la Terre. Dix-sept Cordeliers y font l'Office; on y demanda plus de deux cens Messes en ma pré-

Q. de Juillet 1683. L

sence. Ils payent neuf cens livres de Pension au Curé , & ont commencé une belle Eglise. J'entray dans la Grote où est l'ouverture de la Fontaine , j'y puisay de l'eau moy-mesme , & en bus. Je n'y trouvay que du goust de Minéral peu extraordinaire. Avant que d'arriver à Dijon , il nous fallut monter une éminence escarpée , qui n'a de tous costez que des abîmes. Quoy que la Province eust fait travailler au Chemin , on ne laissoit pas de se plaindre de sa hauteur. Monseigneur le Dauphin cependant estoit arrivé à Fromenteau , & avoit pris place dès la dînée dans le Carrosse de Leurs Majestez. Dijon est une tres-grande Ville , tres-belle , & bien bastie. Ses Murailles sont

bonnes, & en état de soutenir un Siege. La pierre est parfaitement bonne. Le Chasteau ancien est si logeable, qu'outre le Roy, la Reyne, Monseigneur, Monsieur & Madame, il y avoit beaucoup de Dames logées. Les Apartemens sont grands & magnifiques. Le Parlement occupe un Palais considerable. Il y a quantité d'Hôtels, où les grands Seigneurs se trouvoient aussi-bien que chez eux à Paris. On compte deux cens Carrosses à Dijon; il y a outre le Parlement, beaucoup de Noblesse. Les Ruës sont spacieuses, & embellies de grands Edifices; les Lieux saints sont tous fort grands, & augustes; la Sainte Chapelle est proche le Chasteau, agreable.

L ij

ment élevée, & assez bien éclairée. Elle est honorée d'un Chapitre Noble, enrichie d'une Hostie miraculeuse, envoyée en 1430. par le Pape Eugene IV. à Philipès le Bon. Cette Hostie, suivant les Pièces justificatives, est semblable à celle des Billettes qui se conserve à Saint Jean en Greve. Elle fut percée par un Juif incrédule, de vingt-deux coups de Canif. On les compte encore aisément; & quoy que l'injure des temps semble s'y opposer, on distingue encore une couleur vermeille dans les endroits où le Sauveur du Monde voulut bien jeter du Sang. S. Estienne est une Abbaye qui dispute la prééminence avec la Sainte Chapelle. Elle est fort

propre, par les soins, & la pieté de l'Abbé. S. Marcel paroist beau, il y a deux Tours qui font un tres-bel effet dans le Portique du Bastiment. S. Philbert, S. Jean & S. Benigne sont ensemble. C'est icy une Abbaye de M^r l'Archevesque de Rheims, plus considerable par ses Antiquitez, que par ses revenus. Elle ne produit que douze mille livres de rente. Les dehors de Dijon sont aussi beaux que le dedans. La Chartreuse n'en est qu'à un quart de lieuë. Elle est puissamment riche, fondée par les Ducs de Bourgogne; elle est bastie sur le modelle commun, l'Eglise est grande & magnifique; la Sacristie renferme de superbes Ornaments, ils sont la plûpart de

L iij

Brocards d'or frisez , anciens, enrichis de Perles, ou d'Ouvrages à l'aiguille tres délicats, & fort finis ; il y en a mesme beaucoup. Le Chœur de l'Eglise est orné de deux Tombeaux admirables, tant par la matiere, que par le travail. C'est un Marbre de plusieurs couleurs, aussi poly que les Glaces de Venise. Il ne paroist pas qu'il y ait quelques années qu'il ait esté mis en œuvre. Pour les Ouvrages, ils font l'admiration des Curieux. Le Duc Jean est représenté avec son Epouse, & le Duc Philippes, tous au naturel. Les Figures qui servent de Bas-reliefs & de Contours à ces Mausolées, sont toutes belles & finies ; elles composent un Deüil, qu'on ne se peut

lasser de voir. Le Cours de Dijon est une tres belle Promenade, plus grande que le Cours de la Reyne; Monsieur le Duc y régala la Reyne, avec beaucoup de magnificence & de propreté. Le Roy communia avec une piété exemplaire, par les mains de M^r l'Evesque d'Orleans; apres quoy Sa Majesté toucha environ trois cens Malades; & parce qu'Elle avoit fait ses Devotions à la Sainte Chapelle, Elle voulut entendre la grande Messe à S. Estienne. Elle fut celebrée par M^r l'Evesque de Langres. C'est ainsi que ce grand Prince, avec une équité judicieuse, n'a point voulu préjudicier aux droits de l'Abbé de S. Estienne, & que sans entrer dans la connoissance

L iiij

de la contestation de la Sainte Chapelle, & de S. Estienne, il a rendu ses devoirs au Seigneur, & n'a fait aucun tort aux Hommes. Le 7. nous partîmes pour Bellegarde. Je passay par Cisteaux, parce que c'est un Chef d'Ordre, & que ce Chemin n'estoit pas plus long. Je trouvay Cisteaux environné de grands Bois, dans une solitude un peu affreuse, arrosée de plusieurs petits Canaux, & ayant tout autour quelques Marais. Je salüay l'Abbé, qui est un grand Homme sec, en odeur de sainteté. Je remarquay un grand nombre de Bastimens, en sorte que je m'imaginóis estre dans quelque gros Bourg; ce ne sont pourtant que les Logemens & la Basse-Court

de l'Abbaye. L'Eglise est longue & haute assez bien proportionnée; quatre-vingts Religieux y font ordinairement l'Office. J'y vis encore huit Abbez de l'Ordre. C'estoient Abbez Etrangers, & venus pour le Chapitre convoqué en Avril. Il y a trois Cloistres diférens dans la Maison. Le premier est pour seize ou dix-huit Novices, qui sont instruits près de la Chambre de S. Bernard, dont on a fait une Chapelle. Je trouvay une grande Salle antique, & voûtée d'une élévation considérable. Je demanday ce que c'estoit; j'appris qu'elle avoit servy d'Infirmierie, & je remarquay à son extrémité une Croix grande & formée sur la terre, où dans la sévérité de

l'Ordre, on exposoit les Moribonds dans le sac, & sous la cendre, afin qu'ils offriſſent à Dieu un Holocauste parfait dans le sacrifice de la Penitence. Nous n'allâmes point à S. Jean de Laune, comme on l'avoit d'abord projeté ; nous nous rendîmes à Bellegarde le 7. au soir. L'impatience que l'on avoit de voir le Camp, y fit arriver d'assez bonne heure. Bellegarde est sur une hauteur au Levant de la Saône, dans les limites du Duché de Bourgogne ; cette Ville est plus connue dans le Pais par le nom de Sure, que par celui que nous luy conservons. Elle a passé de la Maison de Bellegarde en celle de Condé. Monsieur le Duc en est Gouverneur, & Propriétaire,

les Guerres l'ont ruinée plusieurs fois. Elle estoit de défense, sa situation est avantageuse; elle est pourtant commandée à son Levant. Il y avoit un Chasteau qui paroist avoir esté agreable, & grand; la Ville est petite, & de l'Evesché de Châlons.

Au couchant de la Saône, & à la veuë de Bellegarde, regne une étendue de Prairies & de Plaines tres. considérables. C'est le lieu qu'on a choisy pour faire camper une partie de la Cavalerie du Royaume, car à mille ou douze cens pas de la Ville on découvre la teste du Camp, occupée par huit Escadrons de Dragons. Ils estoient tous sur une ligne, logez sous des Canonnières. Les Officiers avoient des Tentes, & quel-

ques Mansardes, pour se faire distinguer des simples Cavaliers ou Fantassins. A cinq cens pas de là, toute la Cavalerie estoit postée sur une seule ligne, de plus de cinq quarts de lieuë en longueur sur quelque quatre-vingts pas de large, disposée par Compagnies, & par Regimens sous des Canonnières; les Officiers se distinguoient aussi par des Tentes, & des Mansardes, qui ne paroissoient ny magnifiques, ny recherchées; l'on voyoit d'espace en espace de grandes Barraques dressées par les Vivandiers. M^r de Boufflers commandoit toutes ces Troupes. Le Roy les visita dès le soir, & proposa Monseigneur le Dauphin pour le Generalissime de

l'Armée. M^r de Vermandois luy fut donné pour Ayde de Camp d'honneur. Le lendemain Monseigneur le Dauphin visita son Camp, & le Roy en fit aussi plusieurs fois le tour. Le 9. tout parut à cheval; il y eut exercice des Dragons, & de la Cavalerie, & enfin une petite Escarmouche. Le 10. le Roy voulut faire une Reveüe generale. Toutes les Compagnies passerent devant Sa Majesté quatre à quatre, ce qui dura depuis deux heures, jusqu'à huit heures du soir. On trouva trois Regimens de Dragons, en huit Escadrons; & vingt-sept Regimens de Cavalerie, en quatre-vingts-deux Escadrons. Jamais on n'a veu Regimens plus forts, Compagnies plus com-

plètes, Cavaliers mieux montez, ny Hommes mieux faits. Tout ce que je vous dis est au pied de la lettre ; car il est mal aisé de croire qu'on ait pû trouver des Hommes si aguerris, & de si bonne mine, tant de beaux & bons Chevaux. Il y a des Compagnies aussi bien montées que la Maison du Roy. Le Regiment des Cuirassiers a tous bons Hommes. Villeroy, Gens bien faits, Royal, est monté avantageusement ; Conismarck, quatre Escadrons admirables, il y en a un vêtu & armé à la Suedoise, qui plut beaucoup par la diversité de ses armes, & de ses vestemens, du Roy Etrangers, tres-bons, &c.

Sa Majesté prit un grand plaisir à visiter chaque jour la Cava-

lerie; mais l'on peut dire qu'Elle en a eu encore un plus grand devoir Monseigneur le Dauphin sans cesse à cheval, & dans l'exercice, disposant tout en General aussi experimenté, que s'il avoit passé par tous les degrez de la Milice. Tous les jours nous avons veu des mouvemens différens, & tous les jours l'exécution a paru conforme aux desseins qui avoient esté pris. Les Officiers ont suivy avec empressement, & avec activité tous les ordres de Monseigneur, & ils ont reçu avec joye de la libéralité du Roy plus de cent mille Ecus de récompense, les uns quinze cens livres, les autres douze cens livres, quelques-uns mil livres, d'autres neuf cens livres, & huit

cens livres. Ces largesses feront faire encore plus de dépence à ceux qui en ont esté gratifiez, & elles seront cause que ceux qui en ont esté privez, se mettront en état une autre fois d'en avoir leur part. Le Roy n'estant jamais entré dans Bellegarde, a bien voulu accorder des effets de sa clémence, en faveur d'environ trente Misérables, qui ne se sont pas trouvez convaincus de crimes énormes. Si l'on avoit eu connoissance de ces sortes de graces, on auroit veu icy beaucoup plus de Criminels implorer la miséricorde du Prince. Le Camp doit aller à S. Jean de Laune, de là à Aussen, & enfin à Grey.

On a esté icy fort fâché de la

mort de M^r Bouchu , Intendant de la Bourgogne. M^r Chauvelin estoit l'Intendant de l'Armée. Le Marquis de Dogliani , est venu complimenter le Roy, de la part de Monsieur le Duc de Savoye. Estant partis de Bellegarde le 15. nous ne fîmes pas trois lieuës sans entrer dans la Franche-Comté , où nous découvrîmes des Montagnes , & des Bois de tous costez , un terroir fertile & abondant , l'air pur & serein. Nous vîmes-là des Gens fiers, rusez , & adroits. Sur le midy, nous apperceûmes Salins, dans une gorge formée par deux fort hautes Montagnes ; & apres avoir traversé une fort longue Plaine toute couverte de Bleds tres-hauts , & de plusieurs autres for-

Q. de Juillet 1683.

M

tes de grains fort beaux , nous arrivâmes à Dole. Dole est sur une éminence agreable , dont le Valon est arrosé par le Doux. Sa figure est celle d'un Jambon, vous jugez qu'elle doit estre haute & basse. Les Eglises y sont tres-belles & fort grandes , & les Maisons fort logeables. L'Eglise Cathédrale en est la seule Paroisse. Cette Ville a une Tour d'où l'on decouvre la propreté de ses Fortifications , la beauté de ses Dehors , & la plûpart des hauteurs de la Province. Elle servit cette nuit là à éclairer tout le Pais par une infinie de Lampes & de Lanternes, que les Habitans y avoient fait mettre pour témoigner leur joye de l'arrivée de leur Prince ; mais ce n'est pas

là ce qu'il y a de plus considérable. Une Hostie miraculeuse, conservée dans le feu il y a quatre-vingts-six ans, dans un lieu nommé Favernay aux confins de la Province, vaut tous les Trésors du Monde. Je la vis longtemps, & à différentes fois. Je la trouvay roussâtre, & semblable à quelque chose qu'on vient de sauver du feu. Voici comme on me compta le fait. Un Prestre de Favernay ayant laissé des Cierges allumez sur l'Autel, le feu y prit & brûla l'Autel, & la Voûte de l'Eglise. Comme l'on ne put rien sauver du Tabernacle, Dieu se plut à faire voir sa puissance. Deux grandes Hosties qui estoient dans un Ciboire, furent enlevées au haut de la Voûte sus.

M ij

penduës en l'air. Elles demeurèrent pendant trois jours à la veuë de tous les Peuples, qui accouroient de toutes parts pour voir ce Prodige; & le troisième, qui fut la dernière Feste de la Pentecoste, un bon Prestre du Pais, sacrifiant sur un Autel élevé sous les Saintes Hosties, elles descendirent d'elles-mêmes, formant plusieurs lignes obliques, sans aucun secours humain, jusque sur le Corporal, sur lequel le Prestre avoit mis l'Hostie nouvellement consacrée, & aussi-tost consommée par le Sacrifice. Alors on vit que le Ciboire où les Hosties miraculeuses avoient esté conservées, estoit consumé dans le haut & dans le pied, & qu'il n'estoit resté du Métal

qu'autant qu'il en falloit pour
soutenir les Saintes Hosties. Ce
Miracle causa beaucoup de Con-
versions; & à l'occasion des deux
Hosties, de Dijon & de Dole,
l'on fit ce Distique.

*Improbe, quid dubitas hominemque
Deumque fateri?*

*Hic probat esse Hominem Sanguine
& igne Deum.*

J'allay voir l'Arc des Jésuites.
Ce n'est qu'une communication
de leur belle Maison à leur Col-
lege. Il y a des Carmelites tres-
bien logées. Les Minimes sont
hors de la Porte, & au dela de
la Riviere, tres-bien situez, aussi-
bien que les Capucins, qui sont
à six cens pas de la Ville au bout
d'une tres-belle Promenade. La
Ville a l'Université, elle souhaite

fort le Parlement. Le monde y est fort poly, doux, honnesté, témoignant de grandes amitez aux François; la Garnison s'y trouve parfaitement bien, elle y vit à tres-bon compte, & y porte plus d'argent qu'il n'y en a; car c'est tout ce qui manque à une Ville régulièrement fortifiée, & preste à soutenir les efforts d'un long Siege. C'est un Heptagone fort propre, regulierement soutenu de Demy-Lunes, de Ravelins, & de Cavaliers. La Riviere luy donne par bas des Fossees remplis d'eau. En haut, les Fossees sont accompagnez de Chemins couverts, & de Palissades. Les Glacis ne sont pas parfaits; l'on commence à ne mettre plus cette Place au nom,

bre des Limitrophes. La Prairie est enchantée, & fait un aspect admirable pour la Ville. Le 16. nous fîmes sept lieues de ce Pais-là, qui en valent bien quatorze de France. Il y eut beaucoup de Chevaux outrez. La Reyne y en perdit deux. Nous arrivâmes à Besançon, & y passâmes deux jours, ce qui nous donna occasion de voir les raretez de la Capitale de la Franche-Comté. L'on découvre un reste d'Antiquité sur une Porte du Cloistre de Saint Jean, qu'on dit estre un Arc de Triomphe du temps de Crispe, dont la Ville a porté le nom. Crispopolis. C'est peu de chose que ces Vestiges d'antiquité. Il y a eu une corruption dans le nom, qui l'a fait appeller

Crisopolis , à cause, disoit-on, de l'or qu'on a trouvé quelquefois dans le Doux. Il est assez difficile d'y en ramasser, & j'ay sceu qu'un Seigneur en avoit acquis dequoy faire une Bague, aux dépens de cinquante Pistoles. Les Richesses de la Ville, consistent présentement dans la sainte Relique dont elle a le dépost. C'est le Saint Suaire. Je le vis avec toute la Cour, & je le touchay avec surprise de la veüe & du toucher, car ces impressions y sont si bien marquées, qu'il est difficile de douter de la verité du Miracle; & pour l'Etofe; elle paroist aussi entiere & aussi belle, que si c'estoit du Linge conservé précieusement depuis quinze ans. Je me suis servy du terme d'Etofe,

rose, parce que le Linge de Palestine est si fort, qu'il semble que ce soit quelque chose de plus que du Linge. Il est vray que la couleur est un peu passée du Linge & du Sang, c'est un gris-perle, gasté & sale que le Linge, & c'est un rouge éteint que le Sang; cependant je vous diray sur le raport des Clavistes de S. Jean, que les Playes paroissent plus vermeilles de temps en temps dans la Passion du Sauveur, & que ce qu'on met pour couverture de la Relique, & le Linge que l'on applique dessus, se gastent & se pourrissent, en sorte qu'on est obligé d'en changer souvent, au lieu que le Saint Suaire demeure toujours en son entier. On ne le montre ordinairement.

2. de Juillet 1683. N

rement que deux fois l'année. Le jour de la Passion, & les trois jours suivans, & les Fêtes de la Pentecoste. La devotion des Peuples est si grande, qu'on ne peut presque marcher à Besançon dans ces temps-là, tant il y a de monde. Avant que le Roy eust conquis la Ville, le S. Suaire estoit conservé à Saint Estienne; mais l'Eglise ayant esté ensevelie dans le malheur des dernières guerres, à present le Chapitre qui est à S. Jean, l'y garde avec de grands soins. Saint Jean est un grand Vaisseau ancien, assez bien éclairé, ayant Autel contre Autel à ses deux extrémités, Celuy des Chanoines est ouvert, élevé sous un Dome; le Prestre est tourné vers le Peuple pour

sacrier. Le Chapitre est fort noble, on n'y admet point de Gens qui soient sans naissance; les Chanoines sont vêtus de violet, Officient en Evêques, & ne dépendent que du Pape. Toutes les Dignitez ont le nom de Haut; comme, Haut Doyen, c'est le Neveu de l'Evêque, qui a mille Écus de rente de son Benefice, & vingt mille livres en d'autres meilleurs. Les Canoncats ne sont que de quatre cens livres, six cens livres, huit cens livres, & douze cens livres au plus. Je ne croy pas que leur revenu monte mesme si haut. L'Evêque est de la Maison de Grammont-Franche-Comté; c'est un bon Homme qui est devenu aveugle. Son Neveu gouverne tout, il

N ij

va estre sacré Coadjuteur par privilege, car tout le Chapitre a le droit de faire des Coadjuteurs, avec la permission du S. Siege. Ces Coadjuteurs n'ont que l'avantage d'assister au Service pendant la vie de ceux qui les ont reçus. Ils n'ont ny revenu, ny voix au Chapitre. Il n'y a pas de belles Eglises dans la Ville, elles sont toutes fort communes. Les Bénédictins sont les plus riches Religieux. Leur Maison est parfaitement belle, & spatieuse. La grande Ruë est l'ornement de la Place. Vous y voyez l'Hôtel de Ville dont la Façade plaist assez. Le Palais Granvelle est le plus considérable. C'est l'Ouvrage d'un Cardinal de ce nom, qui doit une partie de sa fortune

à son génie , & l'autre à son Pere, qui de Fils de Maréchal ferrant nommé Pernot , entra fort avant dans les Conseils de la Maison d'Autriche. J'ay passé par le Lieu de sa naissance. Le Palais qui conserve son nom , & qui éternisera sa mémoire , est fort grand , & de figure carrée. Sa Court est accompagnée d'une Galerie dans son contour soutenue par des Pilastres , qui forment un Portique fort commode , & qui sert de Vestibule à tous les Appartemens du rés de Chaussée. Le Jardin qui est derriere n'est pas grand. Je regarday un Jupiter, & une Junon , qui sont aux extrémités de deux Allées , & qui passent pour des Antiques tirez de Rome. L'Archevesché est u

N iij

vieux Bastiment , fort sombre , & vilain. La situation de Besançon déplaist d'abord à ceux qui l'envisagent. Il est situé dans un fond , traversé par le Doux , & commandé par trois Montagnes. J'admiray la bizarrerie des Hommes , quand je vis cette fameuse Ville dans un lieu si écarté , ensevelie dans des Rochers , & ornée seulement d'eaux & de Forêts , car il nous falut faire plus de quatre lieuës autour des Roches & des Bois avant que d'y aborder. Il est vray qu'en l'examinant de près , vous demeurez d'accord que la raison l'emporte sur les premiers mouvemens , car il semble que le Doux ait esté conduit jusque en cet endroit pour faire la scûreté. Il luy don-

ne la figure d'un Fer à Cheval; mais parce qu'elle s'avance au delà l'eau vers la Plaine, le Roy y a fait bastir un Fort à quatre Bastions tres-réguliers, qui la garde, & qui la commande. M^r Polastre y aura quelques Bataillons, en qualité de Gouverneur. Vers les Montagnes, celle du milieu servoit à l'ancienne Citadelle. Le Roy y a fait faire des Travaux admirables, qui en font un lieu imprenable. C'est une hauteur escarpée, éloignée de quatre-vingts pas de la Ville. La Contrescarpe est ce qu'on appelloit S. Estienne, fortifié selon le terrain, où il y a des Magazins & des Cazemates en quantité. Une Esplanade de deux cens pas la sépare de la Citadelle. Il y a

N üij

grande apparence que l'on y fera des Parapets pour faire la communication de l'une & de l'autre, parce que cet endroit est découvert par les deux élévations voisines, d'où l'on pourroit incommoder les Soldats dans le Passage. La Place qui est à la croupe de la Montagne, est entourée de Fosse^z creusée dans le Roc, qui a servy de Matériaux pour faire les Murailles. Ils ont plus de vingt-cinq pas de profondeur près de la Porte, qui est très-bien flanquée ; il n'y a au dedans que des Cazernes, avec une Chapelle, la Maison de M^r de Moncault qui en est le Gouverneur, des Magazins, Maisons d'Officiers, de Vivandiers, autant qu'il en faut pour loger cinq à six mille

Hommes. Du costé des Montagnes, on y a élevé des épaulemens si hauts & si beaux, qu'il est impossible à l'avenir de se servir avantageusement de ces Hauteurs pour incommoder la Citadelle. Sa profondeur sur le Doux est affreuse; enfin tout est surprenant. Il y a sujet de croire qu'on n'arrachera jamais Besançon des mains des François; & qui le pourroit? Le 19. nous fîmes six lieues par le chaud, & par la poussiere, qui cousterent la vie à plusieurs Chevaux; elles en valloient onze de France, car les lieues de la Franche-Comté sont tres-fortes, & ne sont pas moins longues que les millés d'Allemagne. Nous nous trouvâmes le soir à Montbozon, d'où

nous fûmes envoyez à Fontenay, distant d'une lieuë de France. Montbozon est un lieu tout délabré, situé sur l'Ougnon sur une Colline tres-agreable. Il n'y a plus que douze Maisons, encore sont-elles en tres-méchant ordre. Le lieu paroist avoir esté bon; mais ce n'est plus que Mazures.

Le 20. apres la Messe nous eûmes une tres-rude journée. Il n'y eut que peu de Chevaux qui purent résister à la fatigue d'une si longue traite. Les sept lieuës qu'on compte jusqu'à Leurre feroient le chemin de Paris à Fontainebleau. Leurre est une petite Ville, murée à sec. Ce sont des Places qui se rendent aux Maîtres de la Campagne, & qui ne sçauroient tenir plus de deux

heures. Elle a une petite Riviere sans nom qui l'arrose, & peu de Maisons en état de loger. L'Abbaye qui appartient à M^r le Comte de Morbarck, Neveu de M^r l'Evesque de Strasbourg, est considerable, tant pour ses revenus de vingt mille livres que pour sa situation. Elle est entourée de Fossez flanquez par des Tours à l'antique. Elle ne peut estre occupée que par des Religieux Allemands. Ils logerent le Roy, le Bourg renferma presque toute la Cour. La fatigue du jour, fit résoudre le Roy de n'aller le 20. que jusqu'à Champigny, où l'on dépescha aussi-tost les Maréchaux des Logis. Je m'y rendis de bonne heure. Il n'y avoit des Maisons que pour une partie des

Princes. Monseigneur campa. Monsieur de Conty voulut aussi faire l'essay d'une Tente, dont le Roy l'accommoda; nous campâmes tous croyant ne pouvoir faire autrement. Nous estions postez entre des Montagnes de toutes parts. La nuit fut si froide, qu'elle nous enrhuma tous. Je fus un des moins maltraitez. Je décampay à quatre heures, & je me trouvay à six heures hors du Comté de Montbelliard, & de la Franche Comté, & enfin hors des Montagnes, & des Bois d'un País tres-fertile d'ailleurs, mais en verité tres-affreux. L'on y vit à bon compte malgré l'humeur de la Nation; & je ne suis pas fâché de l'avoir parcouru avec le Roy. Je me reconnus en Al-

face, lors que je vis une marque de l'humanité des Allemans. Les chemins y sont marquez sur la route, & cécy continüe jusques en Lorraine, car d'espace en espace l'on trouve des Piquets plâtez sur les Chemins, doubles, ou triples, & vous y lisez en Allemand & en François la route des Villes voisines. J'arrivay à Befort sur les neuf heures. Le chemin me sembla fort court, parce que l'on commençoit à découvrir de loin que les Montagnes s'éloignoient de nous, & qu'elles commençoient à estre plus agreables, & la Plaine tres-fertile. Nous traversâmes quelques petits Villages, qui sont les restes des passées des Troupes des différentes Nations. Le Païsan y est encore

pauvre, mais enfin moins qu'on ne pense. La mémoire de M^r de Turenne, fit le sujet & le regret de nos entretiens dans ce Voyage. J'ay remarqué une partie de ses mouvemens, & j'ay admiré souvent la prudence & la générosité de cet incomparable General. Befort n'est qu'un Trou, mais admirable pour servir de Barriere à nos Ennemis; ce que je pourrois vous justifier par mille endroits de l'Histoire. La Ville n'est rien; la Citadelle est posée sur la cime d'une Elevation. Elle commande à la Ville, & à tout le Païs. Elle n'a point de figure, & est seulement ménagée selon la grandeur du terrain que l'on a trouvé. Elle est construite sur un Roc, dont la taille a servy à faire

les Murs extrêmement élevez. Il y a une Garnison tres-forte ; la porte est percée dans le Roc de plus de quatre-vingts pas d'épaisseur ; elle n'est point commandée , & elle a pour surcroist de force une Tour , ou Cavalier , qui découvre de fort loin. Son Puits est plus profond que celuy de la Citadelle de Besançon. Il a quatre-vingts-trois toises de profondeur ; l'autre n'en a que soixante-six , & quatre pieds. Un Soldat peut tirer luy seul de l'eau dans un Moulinet. Il faut un demy quart-d'heure pour en avoir , j'en ay tasté , elle est tres-bonne , & fort fraiche. Avant que d'avancer en Alsace , je vous diray touchant Besançon , que j'ay veu dans la Citadelle une Compagnie

de quatre cens jeunes Gentilshommes, la plûpart Poitevins, qui y sont entretenus par le Roy, & qui font une partie de la Garnison de douze cens Hommes seulement. Ces Cadets par leur adresse, & par leur ponctualité à l'Exercice, ont fait la joye du Roy, & l'admiration de toute sa suite. Les Mousquetaires ne l'emportent point sur eux; & le Prince, qui prit plaisir plusieurs fois à leur voir faire tous les Exercices, parut tres-content des assurances qu'ils donnent, d'estre un jour des meilleures Troupes du Royaume. Le S. Suaire de Befançon (car je ne puis que je ne vous en parle) est celuy qui servit à couvrir la Face, & le devant du Corps de Nostre-Seigneur;

celuy de Turin, sertit pour le Dos; le troisieme qui se trouve à Cadouin, est à proprement parler, le Surtout qui enveloppa tout le Corps. Revenons à la Route. Nous n'entendîmes plus que baragotiner des Femmes, avec leurs Chapeaux; nous présentant des Cerises & des Fraises. Les Hommes de la Comté de Besfort scavent le François, & tout y est Catholique. Il y a une petite Collegiale dans la Ville de six Ecclesiastiques, qui secourent les Curez du voisinage, qu'on examine comme dans toute l'Alsace sur le François, & sur l'Allemand. C'est à peu près ce que l'on fait chez nous pour le Latin, afin qu'il scachant ces deux Langues, ils servent aux Garnisons.

Q. de Juillet 1683. O

& aux Naturels. Le 23. nous arrivâmes à Cerney; nous y trouvâmes peu d'Hérétiques; beaucoup de peines, de fatigue, & de poussière en chemin, causées par l'ardeur excessive du Soleil. Cerney est muré, mais foiblement, de la même manière que toutes les petites Villes d'Alsace, qui sont sans nombre. J'eus le temps d'en aller voir une située dans la gorge de plusieurs Montagnes, qui n'est pas des moins belles; & afin que vous puissiez prendre une juste idée des petites Villes d'Alsace, je vous en feray une légère description. C'est Tannes dont je vous parle. Les Montagnes qui l'environnent, d'Occident, de Midy, & Septentrion, sont toutes cou-

vertes de Vignes hautes de huit
pieds , produisant de tres-bon
Vin. Les Arbres Fruitiers , &
quelques autres pour l'aspect,
couvrent le reste du Soleil. La
Plaine est arrosée par plusieurs
Ruisseaux qui forment la Thore,
qui se dégorge dans l'Ill au dessus
de Colmar, & si fertile, qu'aucun
Païs en France ne peut l'égalér.
Autour de la Ville , on trouve
une fort jolie Capucine , au dela
de laquelle est une Isle de plus
de douze cens pas de long , &
de cinquante de large , couverte
d'Arbres. Plus loin on découvre
quantité de petites Maisons de
plaisance pour la Bourgeoisie.
La Ville est investie de doubles
Fossez , & de doubles Murailles.
Le Monde y est poly , & fort

honneste ; l'Eglise Capitale dédiée à S. Thibault, est de la grandeur de S. André des Arts. La Voûte est aussi délicate que celle de Beauvais. Ses Pilliers mignons sont enrichis de mille petits Ouvrages , & les Contours de l'Eglise , ornez d'Ouvrages tres-fins , & forts délicats. Le Portique est parfaitement beau , & la Tour est du mesme Ouvrier que celle de Strasbourg ; mais en verité la main qui a travaillé à Strasbourg , s'est bien perfectionnée pour travailler à Tannes. Il y a trois ou quatre Fontaines qui jouient sans cesse dans la Ville ; les Cordeliers sont tres-bien logez à la pointe de la gorge , ou de l'angle , & les Maisons sont fort bien basties. Je fus

traité à l'Allemande avec beaucoup de demonstration de joye. Je n'avois mangé que du Pain le matin, à cause de la Vigile; je trouvay une partie des Mets Allemands tres-bons. Le 24. apres la Messe, nous partîmes pour Colmar, & laissâmes à gauche cent petites Villes aux pieds des Montagnes, qui nous paroissoient aussi fortes que celle dont je viens de vous parler, Sulz, Bolvick, Morback, &c. Nous découvrions à droite Eisenheim, Brisac, le Rhin, & le Brisgau avec ses Montagnes. Icy nous estions dans le Sundgou, dont Mulhausen est la Capitale. Nous dînâmes à Bufac, où le Roy dîna. C'est une petite Ville un peu ruinée, fort propre, appar-

tenante à M^r de Strasbourg. Il y a même un Chasteau joliment basté sur une hauteur, lequel paroist avoir servy de Maison de plaisance. La plûpart des Villes dont je vous viens de parler, ont des Masures de Chasteaux à l'Allemande, qui leur servoient autrefois de Citadelles. Le Roy a tout fait ruiner, ce qui a fait plaisir aux Habitans. Nous arrivâmes enfin à Colmar, où l'on avoit balancé de nous accorder un séjour, mais la nuit de Champigny nous en priva à nostre grand regret. La Ville est grande comme Meaux, les Maisons y sont assez mal basties, & pourtant assez commodes. Les Luthériens ont causé la ruine de cette Ville, car ils se sont longtemps

vantez d'estre indépendans. Ils avoient liaison avec Strasbourg, & faisoient trembler tout le Pais; ils sont présentement réduits, & de l'Evesché de Basle. L'Eglise Cathédrale est aux Catholiques; c'est un Vaisseau tout nud, & délabré. Les Dominiquains y sont bien établis; mais les Luthériens ont retenu les plus beaux Edifices. Il est aisé d'y voir leur Temples; les Chœurs y fervent à la Confession publique, & auriculaire; & les Nefs aux Sacrifices & aux Prières, & aussi aux Presches. Turkem n'est qu'à une demie lieuë de la Ville. On s'y souvient fort de la Victoire de M^r de Turenne. Le 25. après avoir passé dix ou douze petites Villes, Guemer, Sainte Hipolite, Char-

tenoy, nous vinsmes à Beinfeld; Chartenoy est le passage des Charois pour Sainte Marie aux Mines, & pour la Lorraine. Elle est aussi la Carriere de Strasbourg, & elle tient la Source du Canal prodigieux que le Roy a fait faire jusqu'à Schelestad, pour porter les Matériaux nécessaires à la construction des Citadelles de Strasbourg; ce qui a coûté des sommes immenses, trois ans mesmes avant la soumission de cette Ville. J'oubliois à vous dire que Colmar n'est plus entourée que d'une Muraille à sec, de quatre ou cinq pieds d'épaisseur seulement, pour la garantir des Loups, & des Coureurs. Pour Schelestad, c'est une Place polie, & agreablement fortifiée en quelques

ques endroits. Elle est au dessus du Cordon , & en d'autres il n'y a que le Terre-plein , & le Gazon achevé. C'est un Heptagone fort régulier. Il n'y a que trois Portes , dont les Courtines sont défenduës par des Demy-Lunes, le tout garny de Fossees de plus de vingt toises de large , tres profonds , à fonds de cuve. Le Canal de Chastenoy les remplit , & va deux lieuës au dessus s'emboucher dans l'Ill. Il y a sept ou huit Eglises , & une seule Paroisse, laquelle est grande. Tous ses Habitans sont Catholiques , sans aucun mélange de Luthériens. J'eus bien de la peine à trouver Beinfeld à cause de la longueur du chemin. Les Récolets me donnerent le couvert ; & parce

Q. de Juillet 1683.

P

que je me voyois à six lieuës ou heures de Strasbourg, je partis à trois heures du matin, & je m'y rendis sur les sept heures. Schelestad est du Diocèse. Son étendue n'est pas grande. La Ville de Strasbourg est grande comme Rouën. Elle est belle pour ses Edifices, l'Hôtel de Ville, l'Eglise Cathédrale, & les autres lieux publics. Il n'y a que cinq ou six Hôtels, le reste est de Maisons de riches Marchands. Je vis l'Horloge dont on parle tant, à cause de ses mouvemens si divers, & si extraordinaires; j'y estois à trois heures. La Mort passa, mais le Coq ne voulut point chanter. On travaille à rétablir l'Autel ancien & élevé sous un Dôme, que les Luthériens avoient

renversé. L'Evesché vaut quatre-vingts mille Ecus. Les Canonicats ne sont pas encore rétablis, on y va mettre un Séminaire. Les Enfans y apprennent à parler François; l'Arsenal est grand, bienourny de toutes sortes de Munitions de guerre; mais comme l'on va abatre les Murailles du costé de la Citadelle, il ne servira plus. Strasbourg est dans une Plaine arrosée par l'Ill, peu fortifiée, mais le Roy fait faire des Travaux du costé du Rhin, qui la rendront la terreur de l'Allemagne. A cinq cens pas au dela, passant des Marais, on rencontre la Citadelle; laquelle est un Ouvrage à cinq Bastions, soutenus de Ravelins & de Demy-Lunes, & entourez

172 *Extraordinaire*

de tres-bons Fosse^z tres larges
& tres-profonds, pleins d'eau.
Cette Citadelle est occupée par
des Cazernes, Maisons d'Offi-
ciers, Magazins, Chapelle, &
autres Edifices necessaires. Elle
commande absolument la Ville,
& afin que rien n'en empesche le
commandement, il y a ordre d'a-
batre les Fortifications de la Vil-
le qu'elle regarde, & pour com-
munication, l'on fera un Ouvre-
ge couronné qui joindra la Ville
au Fort. La Citadelle fait plus.
Elle bat le premier Bras du Rhin,
& une partie du Pont. A la
droite, l'on voit un Fort qui se
nomme de l'Etoile à cause de sa
figure qui défend l'autre costé.
Au milieu, il y a une Redoute
qui commande par tout, & sera

un obstacle à la Conquête du Pont, lors qu'on en aura gagné la Pointe. Le Fort de l'Ill, est au cõffluent de cette Riviere au dessus de la Citadelle. Le Fer-à-cheval est à droite vers la Pointe, laquelle est absolument défendue par le Fort de Kiell. C'est un Tétragone parfait, qui bridera toute l'Allemagne. Il sera encore appuyé par un Ouvrage à Couronne d'une prodigieuse longueur, qui ira affronter tout l'Empire. Voila en gros les Ouvrages du Rhin. En verité, si Xercés en avoit usé comme **LOUIS LE GRAND**, on ne l'auroit pas traité de fol & d'insensé, quand il se vantoit d'avoir mis des Fers à la Mer Egée. Nostre Prince a fait sur le Rhin, ce que

ce Persan devoit faire sur la Propontide. Le Roy alla voir ces Ouvrages le mesme jour, & le soir nous le vîmes à Molsheim. Molsheim est une petite Ville qui appartient aux Evesques de Strasbourg, située sur la Brusche. Elle a logé toute la Cour, & l'on s'y est trouvé moins incommodé qu'ailleurs. Le Roy estoit au College. C'est le plus bel Edifice que les Jesuites ayent dans le Monde. Ce Bastiment est quadré, & fort régulier. Il fut fait par un Archiduc, qui l'accompagna d'une Eglise plus longue une fois que celle que ces Peres ont à Paris dans la Ruë S. Antoine. Elle est tres-bien éclairée & bien voûtée, enrichie de beaux Ornemens & de quantité de Re-

liques. Les Jardins sont grands; les,petits logemens, & les dépen-
dances considérables. Il y a dans
la Ville une Paroisse, dont le
Chœur a esté basti par Messieurs
de Strasbourg. Le Chapitre y a
esté longtemps relegué; c'est un
agreable Chœur dont on a enle-
vé tout ce qui l'ornoit. Les Ca-
pucins sont icy fort confiderez;
La Chartreuse y est belle & gran-
de, & contre la coûtume, dans
l'enceinte de la Ville. Elle ren-
ferme dix-sept Religieux; les
Cellules sont petites, fort com-
modes, l'Eglise tres-propre; la
Sacristie & les Cloistres inspirent
l'amour de la Solitude. Sous
Molsheim il y a un Pré propre
à faire un Camp. Ce fut l'endroit
qu'on choisit pour mettre la pe-

P üij

tite Gendarmerie. Elle fit deux fois l'Exercice devant le Roy. L'on y compta 1850. Maîtres, tous coustant beaucoup au Roy, à cause que ce sont des Compagnies d'Ordonnance. Les Anglois l'emportèrent sur tous les autres. Ils estoient tous précédés de six Compagnies de Dragons, qui formoient l'Avantgarde de la Troupe. La Maison du Roy estoit campée à une lieuë de la Ville au dela d'Exstein, où le Roy a fait faire un Canal pour porter des Pierres tirées par les Regimens de Feuquieres, & de la Ferté; car on n'obmet rien pour rendre Strasbourg la plus forte Place du Monde. Nous quittâmes le repos de Molsheim le 29. & nous arrivâmes avec la

pluye & le vilain temps assez tard à Boufwillier. Nous passâmes entre Saverne & Hagueneau; celle - cy estoit à nostre droite, celle-là à la gauche. Nous découvrîmes aux pieds de Saverne la Maison de Plaisance de Mr de Strasbourg. Il y a employé beaucoup de bien, & a toujours esté à la Cour tant qu'on a sejourné sur ses Terres. Les Luthériens ont abandonné Molsheim; mais pour Boufwillier ils en sont les maistres. C'est un petit Lieu fort sain, qui a de tres. bonnes eaux, & grande abondance de toutes choses. J'entretins un Ministre qui me satisfit extrêmement; je vis leur Temple, propre & grand; j'allay mesme dans la Chambre des Juifs, car on ne les souffre pas

en public. Je vis la Femme du Rabin, qui avoit beaucoup d'air des beautez Juifves. Les Murailles font chargées d'Hebreu; & les Lutrins, de Pseaumes Hébraïques. J'étois logé chez un Juif qui me parut bien perfide. Il ne prit que deux sols six deniers pour la nuitée de chaque Cheval, & il me remercia fort comme mes Confreres. Il y avoit cent cinquante ans qu'il n'avoit esté dit de Messes en ce Lieu-là. Le Roy en fit dire sept ou huit dans une Chambre tres. propre au dessus de son Appartement. Le Grand Vicaire de M^r de Strasbourg n'a point de Jurisdiction dans la Ville. Les Catholiques sont au dehors. Il y a environ cinquante Juifs, le reste est Luthé-

rien. Le 30. au matin nous passâmes pendant trois heures jusqu'à la Petite Pierre, des Bois sombres & affreux, des Valées & des Montagnes, des Lieux inaccessibles, retraites à Voleurs & à Hiboux, & nous vîmes la Principauté qui est si fameuse par sa petitesse. C'est un Roc escarpé, entouré d'abîmes de toutes parts en forme de Fosse. Aux extrémités de ce Roc, l'on voit des Redoutes & des Guerites; assurément il est impossible d'y surprendre la Garnison. Il n'y a pas plus de cent vingt Maisons, l'on y entre par un petit détroit par où il ne peut passer que trois Cavaliers de front. Le Roy dîna à la Porte, & nous entrâmes alors dans la Lorraine Allemande, Païs

bien différent de l'Alsace, où l'on ne découvre que des Prez, & des Bois. Il semble qu'on sorte des Terres d'Eden, pour entrer dans les Terres d'Adam, & je vous assure que tout n'est propre qu'à porter des Ronces, & des Epines. A cinq lieues de la Petite-Pierre, nous vîmes Bouquenon, où nous sommes depuis cinq jours à attendre les ordres du Roy.

Le 30. Juin nous arrivâmes donc à Bouquenon, gros Bourg muré scis sur la Saare dans la Lorraine Allemande, ruiné par les dernières guerres, & occupé par les Herétiques Luthériens, que les Conquestes du Roy ont obligez de partager l'Eglise avec les Catholiques. Ceux-cy estant

en plus grand nombre, tiennent le Chœur & une partie de la Nef, & les autres n'occupent que le bas de la Nef. Les Jésuites y ont un Convent, & y exercent les fonctions Curiales, mesme dans les Villages circonvoisins. Ils disent tous, deux Messes chaque Feste & Dimanche. Le Bourg a esté pris cinq ou six fois depuis cent ans; il est en partie ruiné, & n'a pas le tiers des Maisons qu'il pourroit contenir dans son enceinte. C'est ce Lieu que le Roy a choisy pour le séjour de toute la Cour, pendant cinq jours entiers; c'est aussi le Lieu qu'il a pris comme remply de Pasturages, & accompagné de terres stériles pour faire camper la plus belle partie de son Infanterie, &

sa Maison qui le suit par tout. A un quart de lieuë hors du Bourg à l'entrée d'une Prairie, est une ligne de Canonnières, sur le derriere desquelles sont élevées quelques Mansardes, qui servent de logemens à toute la Maison du Roy. Cent Grenadiers à cheval, commandez par M^r de Riorot, sont postez à la teste. Les quatre Brigades des Gardes - du - Corps se voyent apres, les Mousquetaires se découvrent ensuite; les Chevaux-Legers, & les Gensdarmes, sont à la queue. M^r de Noailles commande toute la Maison. A un quart de lieuë plus loin, au dela d'une élévation, l'on voit tout le Camp d'Infanterie sur une seule ligne, commandé par M^r le Duc

de Villeroy. L'on compte en trois Brigades vingt-huit Bataillons d'Infanterie; les premiers de tous les Régimens, c'est à dire, Colonels, composez chacun de seize Compagnies, chacune de cinquante Hommes, & par conséquent de huit cens Hommes, qui font environ vingt-deux mille quatre cens Hommes; Gens bien faits & choisis, fort agueris, & prests à excuter tout ce qu'on souhaitera. Jamais Infanterie n'a esté meilleure, jamais Hommes mieux choisis, & jamais Compagnies plus fortes, ny mieux remplies. Le Régiment, ou le Bataillon du Régiment du Roy, est plein d'Hommes guerriers, faisant peur. Rouergue est un des plus beaux; Languedoc,

du Maine, de Vermandois, de Louvignies, ont extrêmement paru; mais celui des Fuzeliers a esté loüé plus que tous les autres. Les Hommes y ont des Bonnets à la Dragonne à peu pres, tous Gens bien faits & grands, ayant à leur teste M^r le Grand Maistre. Il y a deux Compagnies de cent Hommes chacune, qui sont différens Ouvriers, Armuriers, Seruriers, Tourneurs, propres à l'Artillerie, qui se servent tres-bien du Fuzil. Ils ont un Quartier séparé du Camp, qui n'estoit pas moins propre, & moins charmant que tout le Camp mesme. Chacun avoit travaillé à embellir son Poste. Dans chaque Compagnie on trouvoit des Jardins, des Ouvrages d'osier, de feuil-

lages, de différentes figures qui imitoient des Animaux, des Maisons, des Puits, des Guerites, &c. Tout cela rendoit le Camp plus diversifié que les Tuilleries, & que le Parc de Versailles. Au Quartier des Fuzeliers, il y a un Fort fait sur celuy de Kiell, qui est joly. Le Roy alla visiter ses Troupes en arrivant. Le 2. Juillet, il les mit en campagne, & leur vit faire l'Exercice; le 3. il les fit passer en revue devant luy, & le 4. il fit attaquer un Fort défendu par M^r de Villeroy. Monseigneur le fit prendre. Il y eut pendant une heure & demie un feu continuel qui surprit toute la Cour. Fort loin, il y avoit une Batterie de dix Pieces, avec des Bombes, qui firent fort beau feu.

2. de Juillet 1683.

Q

à l'écart. Monseigneur dîna au Camp, la Reyne fit Collation chez M^r de Noailles. Au retour, le Camp de la Maison du Roy, estoit éclairé par deux cens feux qu'on avoit allumez à la teste des Brigades. Les Trompetes, les Tymbales, & les Tambours, y sonnoient des Fanfares & des Airs de joye. Monseigneur sera demain à la teste de la Maison du Roy; l'on va à Sarbrück; de là, à Vaudevrange, & en deux jours à Metz, apres avoir vû Sar-Louis.

Le 6. Juillet, le Roy quitta Bouquenon, & suivit le Chemin de Metz jusqu'à Saralbe, pour monter le long de la Saare jusqu'à Sarbrück. Icy apres une journée de dix lieues, nous vîmes un an-

cien Chasteau en ruine, appartenant à M^r le Comte de Nassau. Le Roy y logea avec une partie de sa Maison. Le 7. nous arrivâmes d'assez bonne heure à Vaudevrange. Tous ces Pais ne sont occupez que par des Bois, des Prez, & des Marefcages. Il en est de mesme de toute la Lorraine Allemande ; les Terres y sont si grasses & si bonnes, que du moment qu'il a plu, il est impossible de pouvoir se tirer des bouës. Les Païsans se font des chemins sut les Bois qu'ils coupent, & dont ils couvrent les lieux marécageux d'espace en espace. Si cette Contrée estoit cultivée autant qu'elle le mérite, il n'y auroit pas de Terre plus fertile au Monde. Vaudevrange est

Q. ii.

un Bourg assez fréquenté à cause du voisinage de Saar-Louis ; car l'on ne fait pas plus d'un quart de lieuë entre les Montagnes, sans appercevoir la Place que le Roy a choisie pour éterniser sa mémoire. J'ay tort de parler ainsi d'un si grand Prince, dont l'immortalité ne dépendra jamais des Pierres. Le 8. fut employé à la visite des Travaux de six cens Hommes, qui ont fait une petite Ville de communication entre l'ancienne & la nouvelle. Ce sont des Cabanes & des Baraques, construites de terre, & couvertes de branches d'arbre par des Soldats. Elles sont toutes placées à distance égale, séparées par des Ruës, accompagnées de Cabarets, de Maisons

de Vivandiers, & de Logis de Pourvoyeurs, ménagées dans de grandes Places d'espace en espace, en sorte qu'il semble qu'on ait soin de ce Lieu, comme si l'on s'en vouloit servir éternellement. L'arrivée de la Cour a esté cause qu'on a tenu les Ruës, & les Places tres-propres, & toutes ornées de petits Ouvrages de main, de mille figures différentes, & de matieres toutes diverses; car les uns avoient fait de petits Hommes, des Vedetes, des Sentinelles d'osier; les autres avoient élevé de petits Ouvrages de Fortifications de gazon, & de terre, qui imitoient fort le naturel. Quelques-uns avoient donné des preuves de leur industrie, faisant paroistre sur des Feuillages

& des Arbres mille petites Bestes, & enfin les Arts se trouvoient par tout honorez par la représentation de leurs Instrumens. L'on passa le long de cette Ruë pour aller à la nouvelle Enceinte à qui le Roy a donné son nom. Elle paroist enfermée dans des Montagnes, & commandée par les elevations qui l'avoisinent ; mais quand on est dedans, l'on s'en trouve éloigné de la portée de deux boulets de Canon, & ainsi fort en seûreté de toutes les Batteries dont les Ennemis pourroient se servir. La Ville sera donc exempte des défauts ordinaires de toutes les Places de guerre, c'est à dire, qu'elle ne sera point commandée. Elle est située dans une Plaine ou gorge

de Montagne , bornée par la Saare, qui luy fournit autant d'eau qu'il en faut pour remplir trois Fossez. Les Dehors sont tres-beaux , les Ouvrages n'y seront pas épargnez. Tout ce qui se trouve dans les Mathématiques y sera employé. Cela se fait avec tant de jugement, qu'on espere voir icy un jour la Place du monde la mieux entendüe , la mieux conduite, & la seule imprenable. Les Murailles sont prodigieusement épaisses ; la Pierre, & le Terre-plein, n'y sont point épargnez. Aussi-tost quelle sera en seûreté, l'Eglise, les Maison d'Officiers, les Cazernes, les Magazins , & les autres Edifices achevez , le Roy espere faire remplir cet Exagone par tous

les Habitans de Vaudevrange. Le 9. le Roy coucha à Varise, distant de quatre lieues de Metz. Sa Majesté évita Boula, à cause de la petite vérole, dont les Dames ne s'accommodent point. Le 10. nous vîmes beaucoup de changement dans le País que nous traversâmes, car nous le trouvâmes fort habité, & tres-fécond. Le País Messin est tres-gras, & abondant en toutes les necessitez de la vie. Il est un peu découvert, & paroist extrêmement sain.

Metz est une tres-grande Ville, extrêmement habitée; scize sur un Tertre envelopé par deux Rivières; la Seille remplit ses Fosses du costé de l'Allemagne; & la Moselle la coupe, & la baigne
avec

avec ses Bras du costé de France, & ces deux Rivieres font un confluent au dessus du Bastion qui regarde Thionville, où la Seille perd son nom. Il seroit assez difficile de vous marquer la figure de la Place, parce qu'elle n'approche que du Cercle. Elle se divise en deux. La Haute ou la principale, renferme le beau monde, je veux dire, la Cathédrale; l'Hôtel de Ville, le Palais & l'Evêché, & se trouve envelopée de la Seille & de la Moselle; & la Basse Ville qui est enceinte des Bras de la Moselle, n'est habitée que par de pauvres Gens. L'on y voit pourtant la Maison de M^r le Président de Luynes, & les Abbayes de S. Vincent & de S. Clement. Le Roy a beau-

Q. de Juillet 1683.

R

coup fait travailler à la Place. Il y a trois Bastions du costé de l'Allemagne ; tous revêtus ; un entre autres qui a la Porte dans son épaule ; si je m'en souviens bien. On la fortifie vers Thionville ; on fait des Ouvrages à Cornes & à Couronnes , en attendant qu'on éleve un Bastion sur le Cimetiere des Juifs. Le reste de l'Enceinte n'est pas tout à fait à mépriser , si ce n'est que vers l'Orient , elle est commandée par une hauteur dont on ne peut éviter le voisinage ; car elle est trop longue pour estre coupée avantageusement , & trop haute pour estre affrontée par quelque Cavalier. Charles V. fut tres-mal conseillé , quand il assiegea Metz du costé qu'on ap-

pelle des Allemans , où estoit
l'Abbaye de S. Arnoul. La Cita-
delle est à l'Occident de la Ville,
fort bien postée pour envisager
toute la Ville , pour défendre
l'entrée de la Riviere , & pour
commander sur toute la Prairie.
Elle n'a que quatre Bastions, une
Porte vers la Ville , & une autre
pour les sorties du costé des De-
hors , laquelle sera soutenue
par deux Demy-Lunes toutes
neuves.

Une Compagnie de pres de
six cens Cadets , commandée par
M^r de Morton , garde la Ci-
tadelle. M^r Berault en est Gou-
verneur ; & M^r le Roy en l'ab-
sence de M^r le Duc de la Ferté,
commande dans la Ville , que le
Bourgeois garde. Il y a cinq

R ij

Portes ordinairement ; une sixième est extraordinaire pour les Travaux ; l'on compte environ trente Hommes à chaque Corps-de-Garde. Examinons un peu le corps de la Place. C'est un Evêché de 75000 livres de rente. Le Palais Episcopal est vaste, & embelly par les soins de l'Evêque d'aujourd'huy. La Cathédrale est parfaitement belle, il y a quelque défaut dans l'Edifice ; mais il faut convenir que c'est un des plus hardis, des plus mignons, & des plus éclairés Vaisseaux de la France. La Voûte est tres-haute, cependant elle est soutenue sur des Pilliers comme par miracle, & par le secours d'une main invisible. Il y a une Etoile au milieu de la Croisée,

qui fait l'admiration de tout le monde. Le Chœur n'a pas toute son étendue; il n'y a point de Porte, mais elle est percée ce semble par la main des Anges. La Tour est fort belle, & capable de faire découvrir tout le Païs Messin. Le Chapitre est composé de 36. Chanoines fort riches, car il n'y en a pas un qui n'ait 1500 livres au moins. Il est indépendant de l'Evesque, ce qui est ordinaire dans les trois Eveschez. Le Palais, le Bailliage, & l'Hôtel de Ville, sont contigus à l'Evesché, & assez grands. Il y a peu d'Hôtels dans la Ville, toutes Maisons de Marchands & d'Artisans. Trois sortes de Religions se trouvent dans Metz, la Romaine, la Calviniste, la Ju-

R iij

daïque. Les Catholiques font les deux tiers des Habitans ; les Calvinistes à peu près un tiers, & les Juifs une dixième partie, car on compte 3000. Juifs. Les Catholiques ont treize Paroisses, quatre Abbayes, & six ou sept Convents de Religieux & Religieuses. Les Calvinistes ont un Temple dans l'enceinte des Murailles à deux cens pas des Maisons de la Ville. Les Juifs ne possèdent qu'une Ruë où ils sont huit ou dix Ménages ensemble, en sorte qu'on les voit entassez les uns sur les autres. Ils sont sales & si mal propres, qu'on doit toujours craindre la peste dans leur quartier. Ils sont fort pauvres, il y a peut estre dix ou douze Juifs qui font un grand né-

goce du costé d'Allemagne, & gagnent beaucoup. Ceux - cy assistent plusieurs Familles; ils marient leurs Enfants de fort bonne heure; ce qui fait qu'ils multiplient extrêmement. Les Hommes Juifs sont distinguez des Chrestiens par de petits Corsets qu'ils portent par dessous le Juste-au-corps, attachez comme des Corsets de Soldats. Les Enfants portent des Chapeaux à la Juïaïque en forme de Capots, & les Femmes ont une Coëffure au corné saïné des franses autour du col. Les Filles estoient autrefois routes décoiffées; mais présentement elles sont comme les Chrestiennes, & Catholiques. Les Juifs ne font point de difficulté de demeurer dans leurs

R iij

Ruës ; & parce qu'on pourroit les confondre les uns avec les autres , il y a des Croix sur les Portes des Catholiques ; quoy qu'à la verité on reconnoisse aisément cette Nation errante & maudite par la couleur, & le teint du visage , & mesme par quelques actions qui luy sont particulieres. Ils ont une Sinagogue élevée en Dôme au milieu de leur Quartier. Elle n'est pas plus spacieuse que le grand Escalier de Versailles. A l'extrémité , il y a une espece de Sanctuaire , autour duquel on allume des Cierges. Le Chandelier à sept branches y est ; & dans une Armoire, ils gardent les Tables de Moyse. Vers le milieu , il y a un grand Banc fermé de Grilles de bois, où se

met le Rabin avec les Chantres, & dans le reste du lieu sont des Chaises avec des Lutrins, où les Hommes seuls avec les Garçons lisent & chantent en Hebreu, ce que l'ignorance leur fait prendre pour la verité. Les Femmes sont à gauche dans une Chambre percée par six jalousies; les Filles ne vont point avec elles. Je vis tout autour à hauteur d'Homme à l'entrée de la Porte, des Chandelles & des Lampes allumées, dont j'appris que l'usage estoit pour ceux qui estoient morts dans l'année. C'est ainsi que les Enfans témoignent le regret qu'ils ont de la mort de leurs Parens. Vous sçavez qu'ils n'ont plus que quelques cérémonies du Pentateuque. La Circoncision

mesme est différente en plusieurs circonstances.

On a compté autrefois à Metz onze Convents de Benedictins; présentement il ne s'en trouve plus que quatre, considérables. S. Vincent, est dans la Basse-Ville, desservy par 26 Religieux; il y a mesme Noviciat; la Bibliothèque est raisonnable; on y trouve des Livres de toutes les Sciences, mais en petit nombre. Il y a 10000 livres pour l'Abbé, & autant pour les Moines. S. Arnoul n'a que vingt Religieux, & a un Autel à la Romaine très-propre; S. Clement en a moins; mais S. Simphorien est aussi fort que les premiers. Il s'y trouve des Carmes, des Récollets, des Capucins, des Minimes, &c.

Entre les Religieuses , les Dames de S. Pierre sont riches. Elles ont la liberté des Chanoinesses. Celles de Sainte Marie ne sont pas si puissantes , elles ne sont que huit ; les autres douze , & celles de Sainte Glaucine sont resserrées depuis peu par ordre du Roy. Je ne sçay si vous serez content de cette description. Voila tout ce que ma mémoire m'aourny de curiosité de Metz. Le 11. on campa à Malatour ; le 12. on coucha à Verdun , d'où Monseigneur partit sur les huit heures pour aller consoler Madame la Dauphine de la longue absence de la Cour. Nous eûmes le temps de voir l'Eglise Cathédrale qui est assez sombre , & basse. La Maison de l'Evesque est

belle, & fort logeable ; ses revenus sont de 45000 livres ; le Chapitre est de trente-six Chanoines. Il n'y a que deux Abbayes dans la Ville. S. Nicolas vaut 1800 livres. La Place est sur la Meuse, c'est là son plus bel ornement, & sa plus grande force, car les Maisons y sont basses. On a fait une Enceinte au dessus de S. Nicolas qui formera une Ville fort spacieuse. La Citadelle est tres-grande, bien scituée, & plus qu'à demy fortifiée. Elle est neantmoins un peu commandée, & a une Abbaye de Benedictins, dont l'Eglise est tres-belle, & dont la Maison n'a pas de desagrement ; elle a esté dans les premiers Secles la Cathédrale de Verdun, elle renferme des Corps

Saints & des Reliques. La Bibliothèque y est d'une propreté achevée ; je vis dans un Cloître Henry I. aux pieds de S. Richard, demandant à ce S. Abbé l'entree dans sa Maison. Il est difficile de reconnoître lequel doit estre estimé le plus grand des deux, ou d'un Empereur aux pieds d'un Abbé, ou d'un Abbé commandant à un Empereur de retourner gouverner son Empire , à cause du vœu d'obeïssance. L'Abbé l'emporta sur l'Empereur , & le fit retourner en Allemagne. Le 13. nous couchâmes à Sainte Menchoud ; nous passâmes deux grandes lieues de Bois appartenant à Monsieur le Prince à cause de Clermont en Argonne. Sainte Manchoud est une Ville murée

sur l'Aisne ; elle est soutenue d'une Citadelle bastie sur un Roc , dont on pourroit se servir avantageusement. Les Gands de chien y sont tres-beaux , comme les Anis à Verdun y sont trouvez délicats. Nous passâmes le 14. à Châlons, la Ville est grãde & peuplée. Il n'y a rien de curieux. Le Jars est une longue promenade qui conduit vers Saari , Maison de plaifance de M^r l'Evesque, où la Reyne fut régalée par M^r de Noailles. La magnificence, & la somptuosité de la Famille, vous doivent faire juger de la beauté du Régale. Le 16. nous quittâmes la Marne, & d'un País meslé, nous passâmes dans des Plaines. Au dela , & au deça de Châlons, les Villages sont fort rares ; mais

Vertus est dans une fort bonne situation. Le 17. Montmirel nous parut encor meilleur ; & en verité de tous les Pais que nous avons traversez, la Brie nous a semblé estre la plus abondante Contrée, & la plus favorisée des Influences du Ciel. De Montmirel nous vinsmes le 18. à la Ferté sous Joüarre, le 19. à Lagny, & le 20. nous avons eu la joye de retrouver ce que nous desirions avec ardeur depuis plusieurs jours. C'est ainsi, Monsieur, que s'est terminé l'agréable Voyage que le Roy a fait aux mois de May, Juin, & Juillet 1683.

*Je vous ay promis de vous envoyer
les Veuës des plus considérables Edi-*

fices d'Espagne, vous en avez déjà
 tout ce qui regarde Madrid, & l'Es-
 curial; c'est pourquoy je passe aux
 Provinces, & vous envoie l'une
 des Venues du Palais Royal de To-
 lede, qui n'est qu'à douze lieues de
 Madrid.

SS:SSSS2SS2S:SS22SSSSS

De Paris, ce 15. Juin 1683.

A M^r LE COMTE
 DE COMINGE.
 EPISTRE.

J' Ay grand desir de sçavoir quand
 Vous abandonnerez le Camp.
 Dites-le-moy, brave Cominge,
 Qui me mettez en desaroy,
 Et qui vous montrez contre moy





Plus malicieux qu'un vieux Singe,
 Quand par des sentimens pervers,
 Ou plutôt par espièglerie,
 Vous condamnez mes meilleurs Vers
 Pour me causer de la furie.
 D'Aluy ce Marquis plein d'esprit,
 Et qu'on estime avec justice,
 L'autre jour bonnement m'apprit
 Que vous me blâmiez par malice;
 Mais quoy que vous ne valiez rien,
 Cominge, je vous aime bien.
 Qui Diable est-ce qui ne vous aime?
 On sçait vostre mérite extrême,
 Et vous passez pour un Seigneur
 Eclatant de gloire & d'honneur.
 En quelques endroits de remarque,
 Sans craindre la sanglante Parque,
 Vous avez dignement servy
 Nostre redoutable Monarque;
 Mais sur tout je serois ravy
 Comme vous d'avoir en partage
 La mine haute, & l'avantage
 D'estre un des mieux faits de la Cour,
 Et de triompher en amour.

Q. de Juillet 1683.

S.

810 Extraordinaire

*Vous avez ce qu'il faut pour plaire,
 Vous engagez la plus severe,
 Et du plus insensible cœur.
 Vous devenez bien-tost le maistre.
 Adieu, je fais vanité d'estre
 Vostre tres-humble serviteur.*



*Comme la plupart des Poëtes,
 Et les diseurs de Chansonnettes,
 Pour avoir l'esprit mal hasty,
 Nolunt cantare rogati,
 Comme que j'aime & que j'estime.
 J'ay deferé de mettre en rime
 Ce que pense Montemayor,
 Livre qui vaut son pesant d'or,
 Sur le sujet d'une Bergere
 Qui de son doigt sur la poussiere
 Jure * à Sirene son Berger
 De mourir plutost que changer.
 Econtez avec quelque joye
 Les Stances que je vous envoie.*

* Antes muerta que mudada.

IMITATION
D'une Pensée de Montemayor.

Quand vous m'écriviez sur le sable
Que vostre amour seroit durable,
C'estoit sur un sable mouvant.
De tout ce que vous écrivites,
Et de tout ce que vous promites,
Autant en emporta le Vent.

La Femme est l'inconstance mesme,
Et quand elle marque qu'elle aime,
C'est avec un foible Burin;
Sa constance ne dure guère,
Son inconstance est sur l'airain,
Et son amour sur la poussière.

Comme, pour leur inconstance
Il faut avoir de l'indulgence,
Excusons-les pour leurs appas;
Nous sommes incoustans comme elles,
Et si l'on voit beaucoup de Stelles,
L'on ne trouve pas moins d'Hylas.

S ij

SSSS:SSSSSS:SSSSSSSS

DISCOURS

EN VERS.

DE LA MEDISANCE.

IL importe à tout l'Univers
 D'apprendre en Prose, ou bien en Vers,
 Les maux qu'une injuste licence
 Fait commettre à la Médifance,
 Peché qui regne parmy-nous,
 Dont peu de Gens parent les coups.

Ce Peché qu'on nomme médire,
 Est lors qu'en secret l'on déchire
 Avec mauvaise intention
 La belle réputation
 Du Prochain, & qu'on rend palpable
 Ce qu'on trouve en luy de coupable,
 Faisant passer le Médifant

*La Mouche pour un Eléphant,
Une Paille pour une Poutre,
Un foible Insecte pour un Loure.
Voila la criminelle erreur
D'un Médisant dans sa fureur.*



*Quand un Homme à langue comique,
Se met par esprit de Critique
Sur un pied de détraction,
Il choque sans distinction,
Prudence, comme Aristophane,
Le sacré comme le profane.
Il n'épargne plus les Autels,
Aux Immortels comme aux Mortels
Il fais impunément la guerre.
Il noircit le Ciel & la Terre,
Il charbonne sous les Humains,
Et rien n'échape de ses mains,
Voila la malice connue
D'une Langue sans retenue;
Et comme un Torrent irrité
Par sa fiere rapidité,
Prend, enleve, entraîne, saccage,
Tout ce qu'il trouve en son passage,*

IIA Extraordinaire

Temples, Guerets, Moulins, Maisons,
 Troupeaux de Bœufs, & de Moutons,
 Sans que rien sa fureur arreste,
 Ainsi la Personne indiscrete,
 Ainsi le Mortel médisant
 Un feu criminel attisant,
 Par sa Langue en crime féconde,
 Embrase & brûle tout le monde,
 Décrit les Saints & les Bons,
 Les faisant passer pour Démon.



Quand on est soumis à ce vice,
 On s'abandonne à son caprice,
 Par un brutal emportement
 On se déchaîne insolemment
 Contre les choses les plus saintes,
 Et par de mortelles atteintes,
 Et de pernicieux efforts
 On attaque Vivans & Morts,
 Souverains, Bourgeois, Porte-hottes,
 Etrangers & Compatriotes.
 On fait outrage à ses Amis,
 Aussi-bien qu'à ses Ennemis,
 On ne garde plus de mesures,

On fait trois ou quatre blessures
Par un seul mot envenimé,
Par qui l'honneur est opprimé.
Dans cet état l'on ne révere,
Ny majesté, ny caractère,
Ny sexe, ny condition,
Ny grandeur, ny devotion,
Ny vieillesse, ny Parentage,
Tout est le butin de sa rage.
On se fait un plaisir cruel
De tremper sa Langue en son fiel,
Et cette Langue empoisonnée
Ne plus ne moins qu'une Araignée,
Change tout en subtil poison,
Conscience, vertu, raison,
Trouvant de la faute & du crime
En ceux que le Ciel mesme estime,
Et que l'on chérie en tout lieu
Comme les favoris de Dieu.



Le Médisant qui calomnie,
Pour satisfaire son génie,
N'a qu'une Langue de Serpent
Qui sur tout son venin répand.

*Mais pour mieux dorer la pillule,
Son artifice il dissimule,
Et sous un éloge affecté
Il voile sa méchanceté.
Il fait le réservé, le sage,
Pour mieux joïer son personnage,
Mefme à ses injustes desirs,
Il fait servir pleurs & soupirs,
Feignant pour couvrir l'imposture,
Que c'est par bienveillance pure,
Qu'on en parle, & par amitié,
Ou par principe de pitié,
Préludant par une préface
Spécieuse, de belle face,
Et qui semble estre évidemment
L'effet d'un juste sentiment;
Il est vray que cette Personne
Est, dit-on, vertueuse & bonne,
Qu'elle a de grandes qualitez,
Qu'elle fait bien des charitez,
Que les Hôpitaux elle hante,
Que les Autels elle fréquente,
Qu'elle a tres-grand fond d'Oraison,
Qu'elle regle bien sa Maison,*

Qu'elle.

Qu'elle appaise bien des querelles,
Qu'elle renonce aux bagatelles,
Qu'elle a de merveilleux talens;
Mais elle a deux ou trois Galans.
Hors cela, j'approuve le reste,
Tout en est fort sage & modeste.
Ainsi ; Mais, ce malheureux Mais
Qu'on n'abandonnera jamais,
Par une ingénieuse adresse
De plein-saut emporte la piece,
Et rasle impitoyablement
Par un malin déguisement,
D'une Dame la mieux famée
La florissante renommée.



Or de cette demangeaison
De parler mal & sans raison,
A tort, à travers, & sans cause,
Ce qui l'Homme à cent maux expose,
Une habitude l'on se fait
Dont jamais l'on ne se défait.
De là viennent cent incartades,
Cent satires, cent pasquinades;
De là les indignations.

Q. de Juillet 1683.

T

Les haines , les aversions ,
Les querelles , les batteries ,
Les assassinats , les tûries ;
Car quand on se voit outrager ,
Tost ou tard on veut se vanger ,
Et l'on cherche son allégeance
Dans le sang & dans la vengeance.
Les plus pieux y sont poussez
Quand ils se sentent offencez ,
Et du bois pour l'Hyver on donne
A ceux qui n'épargnent personne.
O dangereux coup de Jarnac ,
Que tu mets d'honneur au biffac !
O coup de langue pestifere ,
Qui deshonore Pere & Mere ,
Supérieurs , Inférieurs ,
Egaux , Amis , Parens , Prieurs ,
Abbez , Prélats , Curez , Chanoines ,
Hermites , Gentilshommes , Moines ,
Que sur la Terre , qu'icy-bas ,
Tu cause d'horribles fracas !
Que de Personnes maltraitées !
Que de Scenes ensanglantées !
Que de meurtres excusés ,

Par des médifans entestez
Du defir de fe satisfaire,
Découvrant un fecret myftere,
Que pendant une éternité
Devoit couvrir la Charité!
Charité de feu feraphique,
Charité à manteau myftique,
Qui couvrant nos iniquitez,
Suporte nos infirmitéz.



Saint Jacques, Apoftre héroïque,
Dans fon Epiftre Canonique,
Fait voir que la Langue eft un feu
Qui prend naiffance, & qui dans peu
Produit un étrange incendie,
D'où s'enfuit mainte tragédie;
Car il n'eft point d'Homme icy-bas,
Qu'il foit riche, ou ne le foit pas,
Qui veuille qu'on le def-honore.
Le mefme Apoftre dit encore,
(Et c'eft un puiffant préjugé)
Que la Langue eft un abregé,
Un petit monde de tout vice,
D'où déconle toute malice.

T ij



Ce qui fait icy des dégasts,
Dont un Chrestien doit faire cas,
Ce qui paroist moins tolérable,
C'est que ce mal est incurable;
Car pour ne rien dissimuler,
Quel moyen de vous rapeller,
Fleche imprudemment décochée,
Parole sotement lâchée!
Quand on pleurerait nuit & jour,
Pour vous il n'est plus de retour;
On a beau dire, on a beau faire,
Dans cette délicate affaire
Jamais la rétractation
N'efface la détraction.
Il reste toujours une tache,
Que rien n'oste, que rien n'arrache.
Toûjours l'imagination
D'une fâcheuse impression,
Se trouve pleine & possédée;
Toûjours une sinistre idée
De celui dont on a médité,
Occupe le cœur & l'esprit.
Ainsi mieux vaudroit estre souche;

*Que d'avoir un tel flux de bouche,
Et tenir sa Langue en repos,
Que de parler mal à propos;
Car la réthorique des Halles,
Est la source de cent scandales.*



*Avec des Dignes & Ramparts,
Des Dunes & des Boulevarts,
D'une Mer orgueilleuse & fiere
On peut arrester la colere,
Et l'horrible débordement;
Mais il n'est point d'empeschement
Qui puisse arrester la tempeste
D'une Langue qui fait la beste.
On peut dompter les Animaux,
On peut des plus fougueux Chevaux;
En mettant des freins à leur bouche,
Appaiser le transport farouche,
Et l'usage des Caveçons.
Leur donne d'utiles leçons,
Aussi-bien que la Chambriere;
Mais d'une Langue meurtriere,
Qui tout gaste par ses discours,
On ne peut arrester le cours.*

*Son humeur indisciplinable
La rend du silence incapable;
Comme elle daube les présens,
Elle condamne les absens;
Et les vertus les plus austères
Qui regnent dans les Monasteres,
Ont à son gré mille défauts
Qui méritent les Echafauts.*



*Par présens & paroles sages,
On apprivoise les Sauvages,
Et l'on déboure leur esprit;
Mais une Langue qui médit,
De tel costé que l'Arbre tombe,
Médira jusques à la Tombe,
Sans que l'on puisse reformer
Sa critique ou son zele amer;
Sans que rien sa bile apprivoise,
Ou ses violences accoïse.
De ce mot l'on est averty,
Nescit vox missa reverti;
Cependant la Langue superbe
Se moque de ce beau Proverbe,
Et poussant les Humains à bout,*

*S'ingere de parler de tout.
Telle est la force impérieuse
D'une habitude injurieuse;
Mais lors que ce mot est lâché,
Et que l'on voit de son péché
La force & la noirceur étrange,
Qu'on a fait un Lutin d'un Ange,
Que par un discours suborneur
D'autrui l'on a terny l'honneur,
A ses cheveux on fait outrage,
On se mord les ponces de rage,
On voudroit presque n'être plus;
Mais ces chagrins sont superflus,
Car la fatale médisance
Qui fait insulte à l'innocence,
Par des regrets à contretemps
Ne guérit point les mécontents.
A peu près voila la peinture
D'une Langue qui tout censure,
Qui trouve toujours à jâper,
Et dont on ne peut s'échaper.*



*O vous, qu'accompagnent la Gloire,
L'Indépendance & la Victoire,*

T iiij

224 *Extraordinaire*

*Arbitre illustre des Mortels,
A qui nous dressons des Autels,
Tout-puissant Monarque du Monde
Qui régissez la Terre & l'Onde,
Dont l'Empire délicieux
S'étend jusqu'au delà des Cieux;
Vous qui reglez nos destinées,
Et la course de nos années,
Incomparable Souverain,
A mes leures mettez un frein,
Pour empêcher que mes paroles
Soient médisantes ou frivoles.*

L. BOUCHET , ancien Curé
de Nogent-le-Roy.



SS2S2S2S2:SS2S22S

Maniere d'exprimer les variations des mots du second Dictionnaire.

J'Ay distingué les variations des mots, en directes & en obliques; & j'ay exprimé une partie des directes dans le cours de ce Dictionnaire, puis que j'y ay marqué les substantifs de qualité, & les adjectifs, avec leurs adverbes, & leurs genres. Voicy l'autre Partie, qui consiste aux degrez de comparaison de ces adjectifs, & aux degrez de diminution & d'augmentation d'eux, de leurs adverbes, & des noms substantifs. Un exemple servira d'éclaircissement & de regle.

10 ~ 401, 10 ~ 402, & 10 ~ 403,

signifient dans ce Dictionnaire l'adjectif *divin* dans les trois genres ; & pour en exprimer les degrez de comparaison , j'employe les deux ternaires suivans. Ainsi

10 ~ 404, 10 ~ 405, & 10 ~ 406, signifient son comparatif *plus divin*, aussi en les trois genres ; & 10 ~ 407 ; 10 ~ 408, & 10 ~ 409, signifient de même son superlatif *le plus divin*.

Sur cela il est bon de sçavoir, que si je donne aux deux derniers ternaires de cet adjectif & de ses semblables, un employ différent de celuy que j'attribuë aux deux derniers ternaires des pronoms, & des noms numéraux, c'est parce que ces pronoms & ces noms ne sont pas susceptibles des degrez de comparaison, comme

les adjectifs ordinaires; sans quoy je ne mettrois point de différence dans leurs expressions, pour éviter les regles particulieres.

L'adjectif d'égalité *autant divin*, le comparatif d'abaissement *moins divin*, & le superlatif le *moins divin*, se marquent par les memes caracteres que l'adjectif précédent, avec l'addition d'un renvoy sous leur enseigne, comme dans l'autre Méthode.

Les adverbes de tous ces adjectifs s'expriment aussi de mesme que celui du positif *divinement*, qui est marqué dans ce Dictionnaire par 10 ~ 471. c'est à dire en mettant un 7 entre les deux autres chiffres auxiliaires, & n'oubliant pas les accompagnemens de leurs enseignes, si elles en ont.

Quant aux diminutifs & aux augmentatifs de ces mots, & des noms substantifs, ils s'expriment par des points que je marque dessus & dessous leurs enseignes, de mesme encore que dans la Méthode précédente.

Il seroit superflu d'en rapporter icy des exemples, on peut en voir là.

Reste donc à donner l'expression des variations obliques. Elles se divisent en deux ; en la déclinaison, & en la conjugaison. L'une & l'autre ont dans cette Méthode, des dispositions différentes de celles que je leur ay données dans sa compagne, pour les raisons qui se diront dans la suite. Voicy un modele de la déclinaison, dans celle de l'article définy *le*.

4¹ signifie cet article au nominatif du genre masculin, & du nombre singulier, ou *le*.

4-11 le signifie au vocatif, que je distingue icy du nominatif, pour une plus grande perfection de la déclinaison.

4-21 le signifie au genitif, ou *de, du, del*.

4-31 le signifie au datif, ou *a, au, al*.

4-41 à l'accusatif, ou *le*.

4-51 au cas libre, ou *de, du, del, a, au, al, le*.

4-61 à l'ablatif, ou *de, du, del*.

4² le signifie au nominatif pluriel, ou *les*.

4-11 au vocatif ou *o*.

4-21 au genitif, ou *des*.

4-31 au datif, ou *aux, &c*.

4'2 signifie ce mesme article au nominatif, féminin, & singulier, ou *la*.

4-12 au vocatif, ou *o*.

4-22 au genitif, ou *dela*.

4-32 au datif, ou *ala*.

4-42 à l'accusatif, ou *la*.

4-52 au cas libre, ou *dela, ala, la*.

4-62 à l'ablatif, ou *dela*.

4'2 le signifie au nominatif pluriel, ou *les*.

4-12 au vocatif, ou *o*.

4-23 au genitif, ou *des, &c*.

4'3 signifie ce mesme article encore, au nominatif de genre libre, & du singulier, ou *le*.

4-13 au vocatif, ou *o*.

4-23 au genitif, ou *de, du, del.*

4-33 au datif, ou *a, au, al.*

4-43 à l'accusatif, ou *le.*

4-53 au cas libre, ou *de, du, del,*
a, an, al, le.

4-63 à l'ablatif, ou *de, du, del.*

4'2 le signifie au nominatif
pluriel, ou *les.*

4-i3 au vocatif, ou *o.*

4-23 au genitif, ou *des, &c.*

Voilà quelle est l'expression
de l'article définy, dans tous les
genres, & dans tous les cas, par
où vous voyez, Monsieur, pre-
mierement, que l'apostrophe est
le signe du nominatif ; & la di-
vision, ou barre droite, celui des
autres cas. Secondement, que
le nominatif n'a point de chiffre
qui le marque ; 1, 2, 3, & les au,

tres chiffres simples, ne signifiant que des genres, & souvent que l'ordre des noms dans les neu-
vaines; au lieu que tous les autres cas sont encore marquez, & distinguez entr'eux, par les premiers des deux chiffres auxiliaires. Troi-
sièmement, que le signe du plu-
riel, qui consiste en deux points, se met sur le premier de ces au-
xiliaires, & non pas sur le der-
nier; Et enfin que le vocatif s'y distingue du nominatif, & oc-
cupe la premiere place apres luy.
Toutes choses diferentes de l'au-
tre Méthode.

Vous jugez bien encore que les expressions des mots déclina-
bles qui se terminent par les au-
tres chiffres simples, 4, 5, 6, 7, 8, 9, gardent ces terminaisons dans

tous leurs cas, parce que dans cette Ecriture la variété des cas ne se tire pas du dernier chiffre, mais du pénultième, & qu'ainsi 10'4 qui signifie *Dieu*, au nominatif singulier, fait 10-14 au vocatif, 10-24 au genitif, 10-34 au datif, 10-44 à l'accusatif, &c. que 10 ~ 405 qui signifie *plus divine* au nominatif singulier, fait 10 ~ 415 au vocatif, 10 ~ 425 au genitif, 10 ~ 435 au datif, 10 ~ 445 à l'accusatif, &c. & que 46 ~ 4007 qui signifie *E-cuyer* au même nominatif, fait 46 ~ 4017 au vocatif, 46 ~ 4027 au genitif, 46 ~ 4037 au datif, &c. & qu'il en est de même, de la terminaison de tous les autres mots déclinaibles, de quelque genre qu'ils soient, comme de

Q. de Juillet 1683. V

celles-là, & du pluriel comme du singulier, à l'exception des deux points qui se mettent au pluriel sur le chiffre qui marque le cas.

Et vous jugez bien enfin, qu'encore que j'aye donné l'article définy pour modele de la déclinaison, on ne s'en servira dans cette Ecriture, non plus que dans la précédente, si l'on ne veut, comme je l'ay déjà dit, puis que chaque nom, chaque pronom, & aussi chaque participe, s'y décline entierement, je veux dire, à tous ses cas marquez de différente façon; & sur cela il est bon de sçavoir, que si l'on y veut mettre l'article en usage, on le peut non seulement employer par emphaze, mais encore par maniere d'abréviation. Ce

fera par emphaze, si l'on le joint au nom, genre pour genre, nombre pour nombre, & cas pour cas, suivant la concordance ordinaire; & ce sera par maniere d'abréviation, si l'on met le nom apres luy, comme on le trouve dans le Dictionnaire, le traitant en indéclinable tel qu'il est dans nostre Langue, & mesme sans distinction de pluriel & de singulier, negligéant leur concordance, comme n'estant pas d'une nécessité absolue, & donnant à l'article la puissance d'en faire connoistre par son association le cas & le nombre, avec le soin pourtant de s'accommoder au genre qu'il tient de la nature. J'appelle cet usage, *Maniere d'abréviation*, à cause que je ne vois

V ij

pas qu'on abrege plus à exprimer ainsi par l'article les variations du nom, quoy que d'abord on se prévienne du contraire, qu'à les luy faire exprimer à luy-mesme par sa terminaison, sans le secours de l'article, comme on le pratique dans la Langue Latine. Bien loin de cela, il me semble qu'on abrege moins, & la raison en est bien claire, parce qu'on employe alors deux caractères, ou deux mots, au lieu d'un qui suffiroit. Neantmoins il sera libre d'en user comme on voudra; je mets toujours, autant que je le puis, les choses de deux façons, afin que les Nations aient à choisir, & qu'on n'ait rien à me reprocher. Mais si l'on prend le party de n'attribuer

ny cas , ny nombre , aux noms ,
comme il semble plus facile à
faire , & de laisser leur genre sans
expression , comme il est dans ce
Dictionnaire , il suffira de traiter
de la sorte les noms substantifs ,
& il faudra du moins laisser aux
adjectifs , aux pronoms , & aux
participes , les genres exprimez
& distincts que je leur attribuë ,
afin qu'on les puisse accorder ,
comme ceux des articles , à celui
que le substantif aura reçu de
la nature , & qu'ainsi le stile ne
tombe pas tout-à-fait dans la
barbarie. C'est , Monsieur , un
sentiment où je panche , & que
je soumets pourtant au vostre.

La conjugaison est bien plus
refermée dans cette Méthode

238. Extraordinaire

que dans l'autre. L'exemple du verbe *conserver*, que j'exprime par 104-40, servira de modele pour apprendre à conjuguer tous les autres verbes.

104-40, ou 104 ~ 410, signifie le temps présent de son infinitif actif, ou *conserver*; 104 ~ 420, le temps futur., ou *qui conservera*; 104 ~ 430, le temps passé, ou *avoir conservé*.

104 ~ 411 signifie la premiere personne du temps présent de son indicatif actif, ou *je conserve*; 104 ~ 411, la seconde personne, ou *tu conserves*; 104 ~ 411, la troisieme personne, ou *il conserve*; & 104 ~ 411, le verbe impersonnel, *on conserve*.

104 ~ 412, 104 ~ 412, & 104 ~ 412, signifient les trois

personnes du futur, *je conserve-
ray, tu conserveras, il conservera;*
& 104 & 412 signifie l'imperson-
nel *on conservera.*

104 & 413, 104 & 413, &
104 & 413, signifient les trois
personnes du temps passé parfait
défini, *j'ay conservé, tu as con-
servé, il a conservé;* & 104 & 413
signifie l'impersonnel *on a con-
servé.*

104 & 414, 104 & 415, &
104 & 416, signifient les trois
premières personnes des trois
autres temps passez; & il est aisé
de juger sur le modele préce-
dent, comme se forment les se-
condes & les troisièmes, & les
impersonnels, sans que je les
rapporte.

104 & 417 signifie la seconde

240 Extraordinaire

personne du présent de l'impératif du même verbe; 104 § 417, la troisième; & 104 § 418, &c. celles du futur, & les impersonnels.

104 § 421, & 104 § 424, avec leurs suites, expriment les personnes des six temps du subjonctif, & leurs impersonnels.

104 § 427, &c. marquent de même les personnes des trois temps de l'optatif, & leurs impersonnels.

104 § 431, 104 § 432, & 104 § 433, signifient les trois participes; 104 § 434, &c. les trois gérondifs; & 104 § 437, les trois supins.

Voilà l'expression du verbe actif *conserver* en toutes ses parties, suivant l'ordre que je leur
ay

du Mercure Galant. 241

ay donné dans ma Lettre de
vostre XVIII. Extraordinaire.
L'expression de son verbe passif
se forme de même par 104 ~ 440
104 ~ 450, & 104 ~ 460, qui
marquent les trois temps de
son infinitif *estre conservé*, qui
sera conservé, *avoir esté conservé*;
par 104 ~ 441, 104 ~ 441, &
104 ~ 441, qui signifient les
trois personnes du présent de
son indicatif *je suis conservé*, *tu
es conservé*, *il est conservé*; par
104 ~ 441, qui exprime son im-
personnel *on est conservé*, &c.
L'expression de son verbe meslé
se forme aussi par 104 ~ 470,
104 ~ 480, & 104 ~ 490, qui
marquent les trois temps de son
infinitif *se conserver*, *qui se con-
servera*, *s'estre conservé*; par

Q. de Juillet 1683.

X

140 & 471, qui signifie *je me conserve* ; par 104 & 471, qui signifie *on se conserve*, &c.

Vous voyez, Monsieur, comme les points que je mets sur l'enseigne, me servent à distinguer les personnes, & comme la double enseigne des points exprime ce qui est impersonnel. Le renvoy me tient lieu de trois points, à cause de ses trois pointes, & me semble d'un usage plus agreable qu'eux. J'enferme les trois conjugaisons, active, passive, & meflée ou libre, dans une seule centaine, parce qu'il n'y en a qu'une qui appartienne à l'expression d'un verbe. Ce n'est pas comme dans la Méthode précédente, où il y a neuf centaines pour chacun. Aussi les verbes

n'ont point de genres en celle-cy ; mais j'en ay donné des distincts aux pronoms personnels, afin que si l'on vouloit les mettre en usage, on les employast toujours au genre qui convient à la personne ou à la chose qui sert de nominatif au verbe ; & d'ailleurs j'attribuë des verbes particuliers à chaque nom, comme vous avez veu, d'où résulte des expressions plus exactes, que si j'attribuois seulement des genres aux verbes. Je ne leur donne point non plus de degrez de diminution & d'augmentation, parce qu'ils s'en peuvent passer ; que les Langues ont peu de verbes auxquels ces degrez soient unis, & qu'il faut bien laisser quelque employ aux particules qui les expriment.

Quant à la maniere dont je marque le nombre pluriel des personnes que j'ay rapportées seulement au singulier, c'est par le secours d'une petite barre, ou de deux points, que je place sur leurs deux derniers chiffres auxiliaires. Ainsi 104 $\bar{\text{3}}$ 4 $\bar{\text{II}}$ signifie nous conservons ; 104 $\bar{\text{3}}$ 4 $\bar{\text{III}}$, vous conservez ; 104 $\bar{\text{3}}$ 4 $\bar{\text{IIII}}$, ils conservent, &c. Cette barre & ces points sont au choix de l'Ecrivain, pour les employer où ils auront meilleure grace.

Les participes dont il me reste à vous entretenir, n'auroient ny genres distincts, ny cas, si on ne leur donnoit point d'autres expressions que celles que je leur viens d'attribuer ; mais comme je juge qu'il est mieux pour la

concordance de les traiter du moins en cela à l'égal des autres adjectifs, je prens ce party, & j'employe à leur donner des genres & des cas, tous les chiffres de la centaine du verbe, avec les points sous l'enseigne, pour mettre de la distinction entr'eux & les personnes. Ainsi

104 3 401 signifie le participe présent de l'actif *conservant* au masculin & au nominatif;

104 3 402 au féminin; &

104 3 403 au genre libre.

104 3 401 signifie le participe futur *qui conservera* au masculin;

104 3 402 au féminin; &

104 3 403 au genre libre.

104 3 401, 104 3 402, & 104 3 403, signifient de même le participe passé *qui a conservé*.

X iij

104 ? 404, 104 ? 405, & 104 ? 406, signifient les trois genres du participe présent du passif *qui est conservé*. Le futur & le passé se forment comme les précédens, par l'augmentation des points sous l'enseigne.

104 ? 407, 104 ? 408, & 104 ? 409, signifient de mesme les trois genres du participe présent du verbe meslé, &c.

Leur déclinaison sera semblable à celle de tous les autres adjectifs, mais ils n'auront point de degrez de diminution & d'augmentation, en quoy ils tiendront du verbe dont ils sont une partie; ny de degrez de comparaison, en quoy ils seront différens des autres adjectifs nominaux & verbaux. En récom-

penſe ils marquent le temps que les autres n'expriment point, & un peu de diverſité ne ſied pas mal, ſur tout quand elle ſert de diſtinction à toute une partie du Diſcours.

C'eſt là, Monſieur, l'achevement des Principes de la ſeconde Ecriture, que je juge propre à eſtre rendue univerſelle. Si l'on y trouve quelque choſe de ſuperflu, comme ſera peut-eſtre d'abord la conjugaiſon du verbe meſlé, & la compoſition des adjectifs de comparaifon, on peut ne ſ'en pas ſervir, & au lieu des mots ſimples, où je crois les réduire à propos, les exprimer à la Françoisé, par des phraſes. Je propoſe divers moyens, afin qu'on choiſiſſe

X üij

fisse le plus commode.

Je n'ay plus qu'à vous donner une petite suite des Caractères de cette Ecriture, afin que vous voyez l'air qu'elle a; & je vais marquer ceux qui expriment le debut du Texte sacré, comme j'ay fait dans l'autre Méthode.

9 4-53 105-51, 10'4' 104 2 115
4-43 20-41, 8 4-43 25-41.

Ces dix Caractères signifient mot à mot, *dans le commencement, Dieu créa le Ciel & la Terre*; & ont aussi tous les avantages que je leur attribué par ma Lettre de vostre XIV. Extraordinaire. On peut en retrancher les articles, si l'on veut, ou y mettre seulement l'article general au lieu des particuliers; l'un & l'autre sont libres, pour les raisons que j'ay dites.

Cette Ecriture est beaucoup plus abrégée dans ses nombres ou chiffres primitifs, que la précédente; & si l'on prend la peine de supputer à quelle quantité ils peuvent monter, on trouvera qu'ils ne surpassent de guère celle des mots de la Langue Chinoise, s'ils la surpassent. Ce qui me fit dire dans ma Lettre de vostre XVI. Extraordinaire, pages 228 & 229. que j'imiterois cette Langue dans la conduite de cette Ecriture, & que je ne m'y servirois que de peu de mots, ou pour mieux dire, de peu de nombres. A quoy j'ajoutay, que j'en rendrois tous les noms indéclinables, & n'y mettrois que les verbes à l'infinitif. Ce qui est encore véritable; à ne considérer les noms & les verbes

que dans leurs nombres ou chiffres primitifs, comme vous avez veu ; ayant dit pour cela au mesme endroit , que je faisois *consister toute sa force dans de certains signes* que je joignois à ces nombres, par où je leur donnois diverses sortes de significations, avec celles qui leur estoient nécessaires pour une parfaite construction, à proportion comme les Chinois prononcent une mesme parole de plusieurs façons, dont chacune a sa signification différente ; ce que j'ay encore exécuté par l'entremise des enseignes & des chiffres auxiliaires, comme il a paru dans l'une & dans l'autre Ecriture.

Il ne me reste à marquer en celle-cy, que les premiers sons

de la voix humaine, je veux dire, les voyelles, les consones, & quelques diftongues, qu'on prononce comme de simples lettres, & auxquelles on devroit donner pour cette raison, des caracteres de cette nature. J'employe l'enseigne sur leurs chiffres, comme sur ceux de l'article general, & des noms propres de lieux & de personnes; mais je la rends courte pour la distinguer, & je n'en ajoute point d'inférée, parce que je n'attribuë qu'un seul chiffre à l'expression de chaque lettre, soit simple, soit double; & d'ailleurs comme le nombre de chiffres est moindre que celui des lettres, je me sers des ponctuations pour l'accroître, en les divisant de la maniere que voicy.

252 Extraordinaire

J'exp. *a. e. i. y. o. u. c, k. c, h. r. m. -*
 par 1 2 3 4 5 6 7 8 9 0
 Chiffres simples, sans
 ponctuation.

Puis *â. é. ay. au. ou. t. s, c. l. ñ. g, gh.*
 par 1. 2. 3. 4. 6. 7. 8. 9. 0.
 Chiffres simples, accompagnez
 d'un point.

Après - *en. j. oy. r. qu. z. ll. - gn.*
 par 1: 2: 3: 4: 5: 6: 7: 8: 9: 0:
 Chiffres accompagnez de deux
 points.

Enfin *h. - z. - b. d. f, ph. - p. -*
 par 1; 2; 3; 4; 5; 6; 7; 8; 9; 0;
 Chiffres accompagnez d'un
 point & d'une virgule.

Je n'observe pas l'ordre de nostre Alphabet dans ces expressions, non plus que dans celles de l'autre Méthode, parce que cet ordre me semble moins fondé en raison qu'en caprice. S'il estoit fondé en raison, on l'auroit commencé suivant la nature par les lettres qui sont faciles à prononcer, telles que sont celles qui viennent principalement du gozier, comme les voyelles; puis on auroit continué par les consonnes qui se forment au palais; de là on auroit passé à celle où la langue & les dents ont le plus de part, & on auroit finy par celles qui demandent un mouvement particulier des lèvres; & ainsi on auroit mis ensemble les voyelles, associé de

mesme les consones, & distingué les unes & les autres par leur origine, ou du moins par la différence de leur son, foible ou fort, & doux ou ferme; mais sans rien observer de cela, on s'est contenté de mesler de trois en trois, les voyelles avec les consones, encore n'y a-t-on pas esté bien exact. On peut donc se dispenser de suivre l'ordre de nostre Alphabet, qui est le mesme que celui de la Langue Latine, de nos Voisins, & de beaucoup d'autres. Celui que je viens de marquer ne sépare seulement pas les voyelles des consones, il exprime encore par les mesmes chiffres, les lettres de mesme son, ou de son approchant, ce qui m'a semblé le plus nécessaire à observer

dans leurs expressions.

Je ne donne pas des Caractères pour marquer *ey*, *ae*, *oe*, parce que ces lettres doubles ne se prononcent pas différemment de la simple lettre *s*. Je joins par cette même raison *i*, & *y*. *c*, & *k*. *s*, & *c*, ou *ç*. *f*, & *ph*.

Quant aux autres distongues que je n'ay pas exprimées, on pourra les former par l'union des chiffres qui marquent les lettres dont elles sont composées. Il en sera de même des syllabes, & encore des mots particuliers, dont on voudra faire mention. Par *mots particuliers*, j'entens les noms propres des lieux & des personnes qu'on voudra énoncer de la même manière qu'on les nomme dans la Langue de leur

Païs ; & c'est là le secret dont j'ay parlé dans ma Lettre précédente, lors que j'y ay dit que je concevois un moyen de marquer ces noms propres d'une façon différente de celle que j'y donnois. Et en effet, si l'on veut écrire *la France*, on exprimera l'article *la*, suivant l'une ou l'autre de mes Méthodes ; & *France* de la sorte, 7;819:7.2. Si l'on veut écrire *le Roy Louis*, on exprimera *le Roy*, suivant ces Méthodes ; & *Louis* ainsi, 8.5.37. Si l'on veut écrire *la Ville de Paris*, on exprimera *la Ville*, selon les mêmes Méthodes ; & *Paris*, de cette façon, 9;1837. On pourroit écrire de même *la*, *le Roy*, *la Ville*, & toute sorte de mots ordinaires, mais ce seroient des

Enigmes pour l'Interprete , à moins qu'il ne sçeuſt la Langue Françoisſe , dequoy il ne s'agit pas icy , puis que je n'y ay pour but aucune Langue particuliere, mais la Langue univerſelle, avec une Ecriture que j'exprime.

Ma Lettre ſuivante achevera de donner le jour à celle-cy & à la précédente, & rapportera des Moyens d'abréviation pour l'une & pour l'autre Ecriture, apres quoy je n'auray plus que le ſecret de la Langue à vous découvrir. Ce ſera encore le ſujet d'une autre Lettre , mais l'entiere exécution des promeſſes de voſtre &c.

DE VIENNE-PLANCY.

2. de Juillet 1683.

Y

*On a expliqué par les Madrigaux
suivans les deux Enigmes du mois
de Juillet, dont les Mots estoient le
Chénet, & la Giroüete.*

I.

Belle Iris, à la Cheminée
Que Mercure vous a donnée,
Il ne manquoit que des Chénets.
Vous sçavez que ce galant Homme
Vient de vous en donner à pomme,
Des plus riches, & des miens faits.

DIEREVILLE, du Pontlevesque.

II.

Pour un soupir qui prend une route
nouvelle,
Vous me marquez bien du dépit.
Hélas ! un sujet si petit
Vaut-il tant quereller un Amant si
fidelle ?
Vous dites pour cela que vous ne m'aimez
plus,
Et que mes soins sont superflus ;

C'est mal récompenser une amour si parfaite.

*Si vous prenez un autre Amant,
Je vais dire par tout, Lysette,
Que vous changez au moindre vent
Comme fait une Giroüete.*

Le mesme

III.

Vous estes volage, Lysette,
A l'égal d'une Giroüete,
Et vous voulez pourtant
Qu'un Berger soit constant.
Cette façon d'aimer n'est point du tout
plaisante;
Imitez mieux cette Inconstante,
Elle permet le changement.
Elle se voit quitter par son leger Amant,
Et le reprend toujours si tost qu'il se
- présente.
Je vais porter ailleurs mes soins & mon
amour;
Et si par malheur je me lasse
De faire à quelqu'autre la cour,
Y ij

260 Extraordinaire

*Je revien dray prendre ma place,
Et vous me recevrez tout comme au
premier jour.*

Le mesme.

I V.

Ouy, je le tiens, j'en jure,
Il est dans mon Foyer.
Ce que cachoit *Amercure*,
N'est-ce pas un Landier?

L'EPINAY-BURET, de Vitre
en Bretagne.

V.

M*ercure* ingénieur, je connois quel-
ques Gens,
Qui pour t'avoir chez eux, estoient fort
diligens,
Mais dont la passion s'est un peu re-
froïdie.
Ton mérite agira sur moy plus constam-
ment,
Je t'aimeray toujours malgré la Comédie,
Et sans aucun relâchement.
Si je ne te suis pas fidelle,

Après en avoir fait des vœux assez fervens,

Je veux que par tout on m'appelle

Une Giroüete à tous vents,

VIGNIER, de Richelieu.

VI.

L'*Autre jour j'estois fort en peine,*

En voulant allumer du feu,

Et j'avois beau souffler, parbleu,

J'en estois déjà hors d'haleine.

Rien ne pouvoit faire brûler le Bois

Qui fumoit couché sur la cendre.

Je mis dessous, les Chénets qu'en ce
mois

*Mercur*e a dessein de nous vendre,

Et j'eus à peine encor soufflé deux ou trois
fois,

Que le feu commença d'y prendre.

Le Roux, Medecin à Vitre
en Bretagne.

VII.

L'*A Giroüete est bien utile,*

*Mercur*e, dans cette saison,

Pour ven que sur la Mer tranquilla

262 *Extraordinaire*

*Elle aille au vouloir d'Aquilon.
Ce cher Amant si favorable,
Servira pour faire enrager
Cette Nation détestable
Qui massacre son Roy dans la Ville
d'Alger.*

Le mesme.

VIII.

UN Landier a souvent une bizarre
forme,

*Il est tortu, contrefait, & difforme,
Et des trous quelquefois sont sa bouche
& ses yeux.*

*Sa teste sans cervelle est presque toujours
ronde,*

*Il sert à la plûpart du monde,
Qui de l'avoir est curieux.*

*Il ne marche jamais ; pourtant dans ses
affaires*

*Plusieurs pieds luy sont necessaires ;
C'est par eux qu'on le voit de quelque
utilité*

Bien plus en Hyver qu'en Eté.

La JOLY-BOUQUINETE du Hoc.

IX.

C'*Est une Giroüete inégale, incons-*
tante,
Qui des bas Lieux n'est jamais Habi-
tante,
A qui bien des Vents font la cour,
Qui pour aucun n'a de l'amour. .
Elle est pourtant au plus fort asservie,
Et souvent en fait bruit, quoy qu'elle
soit sans vie,
Mais inutilement, puis que sa liberté
Dépend de son pouvoir & de sa volonté;
Mais comme avec le temps sa force
diminuë,
Son pouvoir aussitost cesse, & discon-
tinuë,
Un autre Vent la fait changer dans un
moment,
On la voit obeïr aux Loix d'un autre
Amant.

La mesme.

X.

NE pouvant huer au soir expliquer
 ton Enigme,
 De dépit, dans le feu je jettay mon
 Bonnet;
 Mais par bonheur pour moy, regardant
 un Chénet,
 Je trouvoy justement le sens avec la
 rime.

DE LA TRONCHE, de Rouën.

XI.

TOn Enigme, quoy que fort nette,
 Depuis deux jours m'a fait resser sou-
 vent.
 Il faut avoir l'esprit au vent,
 Pour trouver une Giroüete.

Le mesme

XII.

Mercure, dont l'esprit est expressif
 & net,
 Cache admirablement dans ces Vers
 un Chénet.

MOREAU, Maître Ecrivain
 des Cadets Gentilhommes
 à Cambray.

XIII.

Quand d'un esprit invuable
Nous voulons exprimer la noble fer-
meté,

Nous comparons sa force à l'immo-
bilité

D'une Montagne inébranlable,

Qui conserve tout son repos

Au milieu de la Mer, parmy le bruit
des flots.

Mais d'ailleurs lors que l'on veut faire

Le portrait d'une Ame légère,

Qui n'a point de constance, & qui change
souvent,

Que l'on ne peut fixer, qui jamais ne
s'arrête,

On dit, c'est une Giroüete

Qui se laisse aller à tout vent.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

Q. de Juillet 1683.

Z

XIV.

Mercure, il faut icy vous donner
un Chénet,

Il est, comme on le voit, d'une bizarre
forme,

Toujours tortu, bossu, contrefait, &
difforme,

Sur lequel quelquefois on grave un
Marmouset.



C'est pour lors qu'on luy donne une bou-
che, & des yeux,

La Pomme du Chénet est presque tou-
jours ronde,

C'est là sa teste creuse ; il sert à bien du
monde,

D'en avoir à la mode on est bien cu-
rieux.



Le Chénet est au fen de quelque utilité,
Il a beaucoup de pieds qui sont tous
nécessaires

Pour soutenir le Bois ; ce sont là ses
affaires,

du Mercure Galant. 267

*C'est par là qu'il sert plus en Hyver
qu'en Eté.*

*La Nympe de la Ruë
des Blancsmanteaux.*

XV.

**RESIGNATION D'UNE
illustre Mourante.**

M *On ame, il faut quitter cette vie
inconstante,*

*Cherche plus d'estre à Dieu, qu'en ces
Lieux Habitante,*

*C'est une Giroüete à qui l'on fait la
cour.*

*Que le Ciel soit plutost l'objet de ton-
amour,*

*Je renonce aux grandeurs, sans leur estre
asservi,*

*Je n'ay point de regret aux douceurs de
la vie.*

*Quand Dieu m'en donneroit encor la
liberté,*

Il m'appelle, je veux faire sa volonté.

Mon espérance croist, ma force diminüe,

Contre tous les efforts elle discontinüe,

Z ij

268 *Extraordinaire*

*Pour me faire trouver ce bienheureux
moment*

*Qui m'unisse à mon Dieu, mon véritable
Amant.*

L'Exilée de la Ville Françoisé.

V **XVI.**

*Enx-tu, sans craindre l'imposture,
Qu'on te traite en tous lieux de généreux
Amy?*

*Résoûs-toy, vigilant Mercure,
A ne faire jamais de présens à demy.
Ta libéralité n'est pas bien ordonnée,*

*Et pour moy je le dis tout net,
Que comme on a si bien reçu ta Che-
minée,*

*Il ne nous falloit pas donner pour un
Chénet,*

*Puis que tu te piquois de la voir bien
ornée.*

*AVICE, de Caen, de la Rue
de la Harpe*

XVII.

M*ercure, que l'on tient folâtre &
volontaire,*

*Me paroist sage & debonnaire,
Nous voyons aujourd'huy ce Messager
des Dieux,*

*Par un présent qui nous console,
Rendre ce qu'ont ravy les Postillons
d'Eole,*

*Quand se poussant l'un l'autre, ils ont en
divers lieux,*

*Par leur force & leurs Piroüetes,
Brizé beaucoup de Giroüetes.*

Le mesme.

XVIII.

J'*Ay deviné le Mot en regardant
Perrette,*

*Elle a, ma foy, le corps basty comme
un Chénet,*

*Et l'esprit inconstant comme une Gi-
roüete.*

*Jugez de mon amour par ce charmant
Portrait.*

**L'AMANT TRAHY, Clerc du
Vidame de Chartres.**

Souffrir beaucoup d'Amans, & n'en
aimer aucun,

C'est le propre de la Coquette;
Mais se soumettre à tous, & rendre un
bien commun,

C'est ce qui fait la Giroüete,
Et vous luy ressemblez, Nanete.

L'ALBANISTE, de Rouën.

Mortels, vostre esprit chancelant,
Qui de ça, qui de là sans cesse piroüete.

Il trouvé par un tour galant
Qu'il estoit figuré par une Giroüete.

Les Voyageurs du Havre.

PLAINTE.

Santé, que ta vigueur est volage,
inconstante!

Que d'abus à te croire une ferme Habi-
tante!

Traïtresse, tu me fuis quand je te fais
la cour,

C'est en vain que pour toy l'on montre
tant d'amour.

*Ceux qui pensent i'avoir à leurs Loix
asservie,*

*Ne sont pas davantage assurez de la vie;
Tu permets à nos maux d'agir en liberté,
Tu n'y résistes plus, tu fais leur volonté,
Ta force au moindre mal s'échape, &
diminüe,*

*Et nostre vie apres cesse, & discontinüe.
Giroüete inégale, il ne faut qu'un mo-
ment*

*Pour te faire changer, & perdre ton
Amant.*

HERMOPHILE du Chef
de Caux.

XXII.

L Ors que brûlant d'amour, je pousse
la Fleurette,

*Et que l'Objet que j'aime, insensible à
mes feux,*

N'écoute pas mes vœux,

*Que mon sort seroit doux, si j'estois
Giroüete!*

LE FIDELLE A SA BELLE, de
la Ruë du Haut Moulin.

Z iiij

Ceux qui ont encore trouvé le vray Mot de la premiere Enigme, sont Messieurs Flessel de Vermolet, à Amiens; Mademoiselle Manon de la Ruë S. Denys, & l'Aimable d'Amiens, à l'Anagramme La guerre est sur ma vie; La Nympe de la Ruë des Blancs-manteaux; & les Associez de la Ruë S. Honoré. Quelques-uns l'ont expliquée sur le Masque, la Teste à Perruque, & le Réchaut.

Le vray Mot de la seconde a esté expliqué par Messieurs Estienne Tevenon, de la Ruë des Rosiers; Charles, Valet de Chambre de Mademoiselle d'Orleans; Mesdemoiselles Magdelon Proüais; Françoisse Mennessier; Angélique Serain, de la Ruë S. Martin; La jeune Veuve à l'Ana-

gramme, Dis la bel Ange; L'Exilée de la Ville Françoisse; L'Epouse d'Arcueil; Le Favory des Musés du Mont Hélicon; Le Medecin Amant de la belle Manon de Xaintes; F. Ch. à l'Anagramme, Fin or caché au Soleil; Le Disciple du menteur; Le Prédicateur Moral & Latin; B. D. B. L. Résident d'Alsace; M. I. D. E. à l'Anagramme, J'aime le doux Mercure; Le nommé Giroüete de Poitiers. En Vers, Messieurs Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy; C. Hutuge d'Orleans, demeurant à Metz; L'Albaniste de Roüen; Le Fidelle de l'ineestimable du Mesnil; Hermophile du Chef de Caux; & les Voyageurs du Havre. La Nuë & la Plüye sont deux autres sens que l'on a donnez à cette Enigme.

Voicy les noms de ceux qui ont

274 *Extraordinaire*

*expliqué toutes les deux. Messieurs
Pinchon, de Roüen; I. Devisien, de
Châlons sur Saône; Le Berger Tircis
à l'Anagramme, Siecle d'amour;
Mademoiselle Raymond, de la Rue
Traversine; La charmante Brune à
la Devise, Je range tout sous ma
Loy; Mimie D. D. Les deux Sœurs
inséparables; La Nymphé à l'Ana-
gramme, Je vivray d'amour; La
Marquise à l'Anagramme, Pur
Image de vertu; La Marquise
Diane de la Forest d'Acléon; Ma-
demoiselle de Sommelsdicks de Châ-
tilton; La petite Comtesse Sophie-
Albertine de Dona; La Bande joyeuse;
Les Amis constans; L'Amant inconnu
de la belle Ianneton à l'Anagramme,
Magis ardet qui tacitus ardet;
Le Cavalier démonté; L'Anagramme
Qui vices en Sage déprisa; L'Ou-*

du Mercure Galant. 275

*urrier sans pareil. En Vers, Messieurs
Vignier, de Richelieu ; Carriere ; Le
Roax , Medecin ; L'Epinaÿ-Buret ;
& Dom Alphonso el Casto , tous ces
quatre de Vitré en Bretagne ; De la
Tronche , de Roüen ; Diéreville, du
Pontlevesque ; Avice, de Caen, Ruë
de la Harpe ; Aston Ogden ; De
Ruyere, de Brie-Comte-Robert ; Mo-
reau , Maître Ecrivain des Cadets
Gentilshommes de Cambray ; Le
Fidelle à sa Belle, de la Ruë du Haut
Moulin ; L'Amant trahy , Clerc du
Vidame de Chartres ; Le Bon Homme
des Loges qui ne fait mal à personne ;
La jolie Bonquinete du Hoc ; La claire
Brune Laurentiere Je n'aime que
la joye, de Vitré ; & la petite Beste
Fourmy, du mesme Lieu.*

SS2S2S2S2:SS2S22S

S U I T E

D U T R A I T E :

D E S C O U R O N N E S .

UN Ancien disoit tres-bien, que les deux plus puissantes Divinitez des Républiques, & comme les deux Pôles sur lesquels roule tout le bien & le repos d'un Etat, estoient la peine & la récompense. La peine, pour corriger & tenir en bride les Méchans ; & la récompense, pour reconnoître le mérite des Bons, & animer tout le monde à la pratique des actions loua-

bles, dans la veuë qu'elles recevront au moins une partie du prix & de la gloire qui leur est deuë. C'est ce qui fait qu'on n'a guère veu de Siecles, & mesme des plus ingrats, où l'on n'ait toujours conservé le soin de donner aux Vertueux des marques d'honneur qui les ont rendus considérables à leur Païs. Celle des Couronnes Militaires, qu'on accordoit autrefois à ceux qui avoient fait quelque action glorieuse dans la guerre, n'estoit pas une des moins estimée, parce qu'on la considéroit comme une chose infiniment honorable, en ce qu'elle servoit de preuve autentique du courage & de la vertu de celuy qui avoit l'honneur de la porter, & faisoit voir

que de meime que la Couronne couvre & défend la teste, qui est comme l'ame & la meilleure partie du Corps humain, ainsi sa valeur avoit glorieusement défendu & conservé le Corps de l'Etat.

Patrice, Siennois, dans son Institution de la République, L. 9. T. 6. dit que plusieurs ont attribué l'invention de ces Couronnes Militaires à Vulcain; mais quelques Historiens veulent qu'un des premiers Roys d'Egypte en soit l'Autheur. Ce Roy, pour encourager ses Soldats, avoit coûtume, apres avoir loüé les plus Vaillans à la teste de son Armée, de leur mettre à chacun sur la teste une Couronne toute brillante de Pierreries, qu'il avoit

apportée des Indes, & leur en donnoit en suite d'autres moins précieuses, pour les porter en certaines occasions. Quelques-uns veulent que Vulcain, à la priere de Vénus sa Femme, fit présent de cette Couronne à Bacchus, pour récompense de ce qu'il avoit délivré Dione des Enfers; & d'autres disent que Vénus l'ayant reçeuë des mains de son Mary, la donna au mesme Bacchus le jour de ses Nôces avec Ariadné, Fille du Roy Minos, & que ce nouvel Epoux la mit sur la teste de son Epouse, laquelle estant morte, il plaça la mesme Couronne dans le Ciel parmy les Astres, tant pour servir d'une immortelle marque de l'amour extrême qu'il avoit eu

282. *Extraordinaire*

pour cette Princesse , que pour estre un illustre témoignage à tous les Braves, que la Couronne est la plus glorieuse récompense du courage & de la vertu. Aratus, Poëte Grec, parle de cette translation dans ses Phénomenes.

*Atque Corona nitet, clarum inter
sydera signum,*

*Defuncta quam Bacchus ibi dedit
esse Ariadna.*

Mais parce que tout cecy sent la Fable, tirons plutost, si nous pouvons, du témoignage de l'Histoire, la verité de l'origine des Couronnes Militaires. Elle nous apprend que les Athéniens s'en donnent la gloire, & qu'ils se vantent de s'estre les premiers avisez de récompenser le mérite

des Gens de guerre par des Couronnes d'Olivier, ayant fait choix de cet Arbre par préférence à tous les autres, ainsi que dit Xénophon, Liv. 4. des Affaires Grèques, parce qu'il estoit consacré à Pallas, qu'ils reconnoissoient pour la Déesse de la Valeur, aussi bien que de la Sagesse. Le premier qu'ils jugerent digne de cet honneur, fut (dit-on) Thrasylule, un de leurs plus vaillans Capitaines, qu'ils couronnerent d'Olivier à son retour de la celebre Victoire qu'il remporta sur les trente Tyrans que Lyfander, General des Lacédemoniens, avoit établis tout-à-la-fois sur ceux d'Athènes, & sous la domination desquels ils gémissaient depuis quatre années, & pour

Q. de Juillet 1683. A a

avoir encore chassé la Garnison Lacédémonienne de la mesme Ville , rendu glorieusement la liberté à ses Concitoyens, & remis leur Etat en sa premiere splendeur, apres qu'il eut fait rappeler tous les Fugitifs & les Exilez , par la publication de cette mémorable Loy, qu'on appella *Amnistie* , sous la faveur de laquelle on ensevelit dans un perpétuel oubly la mémoire des injures passées, & l'on coupa tout-à-fait le chemin aux desordres qui en pouvoient naître. Pour reconnoissance de tant de bienfaits, ce grand Homme se contenta d'une simple Couronne d'Olivier , refusant au reste tous les présens, & mesme la Souveraineté que la République luy

vouloit déferer avec toute sorte de justice. Cecy arriva, selon Diodore, dans la 99. Olympiade.

Les Lacédemoniens disputent toutefois à ceux d'Athènes l'invention des Couronnes Militaires, prétendant en avoir introduit l'usage longtemps avant tous les autres Peuples de la Grèce, ayant couronné les premiers leurs Capitaines & leurs Soldats dès le temps de l'établissement de leur République, d'une certaine Couronne destinée à ce seul employ, qu'ils appelloient *Tincatice*, ou *Psiline*, laquelle estoit composée de Rameaux de Palmes, en signe de victoire, comme le témoigne Sésibius en son Livre des Sacrifices.

A a ij

Mais quoy qu'il en soit de la prééminence de cette invention parmy les Grecs, il est constant que si les Romains sont en quelque façon obligez de la céder à ces Peuples, ils ont tout-au-moins l'avantage d'en avoir étendu l'usage avec beaucoup plus de magnificence & de diversité, que ny les Athéniens, ny les Lacédémoniens, ny mesme aucune autre Nation de la terre. Parmy les différentes especes de Couronnes dont ces Maistres de l'Univers ont récompensé le mérite de leurs Gens de guerre, & qui ne sont pas en petit nombre, les principales & les plus considérées estoient particulièrement huit, sçavoir, la Triomphale, l'Ovale, la Cinique, la Murale,

la Vallaire, la Navale, la Castrense, & l'Obsidionale.

La Couronne Triomphale ne se donnoit qu'aux seuls Empereurs, & aux Généraux d'Armée, lors qu'après avoir remporté quelque fameuse Victoire, conquis quelque Province, ou fait quelque autre exploit de guerre considérable, ils méritoient que le Sénat leur décernast l'honneur du triomphe; car c'estoit alors qu'à leur Entrée triomphante dans Rome, ils portoient sur la teste cette glorieuse Couronne, qui ne fut d'abord composée que de Rameaux & de Feuilles de Laurier avec ses graines, que l'on prenoit mesme indifféremment de toute espece de cet Arbre, jusqu'à ce

que du temps d'Auguste, une Aigle ayant un jour déposé dans le sein de Livie Drusille, Epouse de cet Empereur, une Poule blanche portant en son bec un Rameau de Laurier, ou Bacques, les Augures ayant esté consultez sur ce Prodige, furent d'avis qu'il falloit nourrir cette Poule, & planter ce Rameau pour en avoir de la race, l'un & l'autre promettant quelque chose de grand & d'avantageux à l'Empire Romain. Ce qui ayant esté fait, le Laurier provigna si copieusement, & en peu de temps, qu'il s'en fit, dit Plin^e, non pas un Arbre seul, mais une espee de petite Forest de Lauriers. Cette merveille, ajoûte cet Auteur au 15. Livre de son Hist.

chap. 30. donna occasion au
mesme Auguste toutes les fois
qu'il entra depuis triomphant
à Rome, de se faire une Cou-
ronne de ces mesmes Lauriers,
& d'en porter une Branche en
sa main au lieu de Sceptre; ce
que ses Successeurs pratiquerent
aussi touûjours depuis à son exem-
ple.

Or il arriva dans la suite des
temps, que cette Couronne
Triomphale, qui dans le com-
mencement n'estoit que de Lau-
rier tout simple, & sans aucun
ornement étranger, fut embellie
peu à peu, premierement avec
des Rubans, ou petites Bande-
letes de soye de différentes cou-
leurs; puis on y ajoûta des Pail-
letes & de petites Plaques d'or.

en suite on dora entierement les Feüilles du Laurier ; & enfin le luxe croissant toujours, on se mit à les faire toutes d'or massif , y exprimant pourtant toujours la forme & l'apparence du Laurier. Tertullien , apres Pline , décrit ces sortes d'ajustemens à l'égard de cette Couronne , quand il dit dans son Livre *De Corona Milit.* c.12. *Triumphī Laureā folijs struitur, hæc adumbratur Lemniscis , in auratur Lamulis, &c.*

A cette Couronne que le Triomphant portoit sur sa teste, on en ajoûta une seconde toute d'or , faite à la' Toscane , beaucoup plus riche & plus grande que la premiere , qu'un Esclave placé derriere le Victorieux , & dans son mesme Char de triomphe,

phe, soutenoit comme une es-
pece de Daiz au dessus de sa
tête, comme nous l'apprend le
mesme Plin, L. 33. c. 1. *Vulgoque,*
dit-il, *sit triumphant, & cum*
Corona ex auro betrusca sustineretur
à tergo, aqua fortuna triumphantis
ac servi Coronam sustinentis. Un
Esclave estoit employé à cet
office, dit Tertullien, non tant
pour soulager & pour servir le
Triomphateur, que pour repri-
mer l'orgueil & la vaine gloire
dont il avoit pû estre attaqué au
milieu des honneurs qui luy es-
toient rendus dans cette pompe;
& pour l'avertir de temps en
temps, que tout Empereur, tout
Conquérant, & tout Victorieux
qu'il estoit, il ne laissoit pas
d'estre Homme comme les au-

Q. de Juillet 1683. Bb

tres qu'il voyoit traîner Captifs & chargez de chaînes, à la suite de son Char, & qu'il n'estoit pas moins sujet qu'eux au caprice & aux révolutions de la Fortune: *Hominem se esse etiam triumphans in illo sublissimo carne admonetur suggeritur enim ei à tergo: Respice, post te, Hominem memento te. Apologes. cap. 33.* Quelques-uns ont écrit que ce Ministre estoit non seulement un Esclave, mais mesme un Lecteur ou Exécuteur des Sentences criminelles, qui soutenant la Couronne du Triomphateur, luy crioit de temps en temps au milieu des acclamations publiques, ces paroles déjà citées de Tertullien, *Respice post te, Hominem memento te.* Regarde, ô Empereur, regarde derriere toy,

Se ressouvienstoy, en me voyant,
que tu es Homme. C'est ce que
rapporte Zonare dans la descrip-
tion du Triomphe de Camille
au 3. Tome de ses Annales, Onu-
phre L. 3. de ses Festes, Isidore
L. 28. de ses Etymol. c. 2. & avant
eux Juvenal dans le 10. de ses Sa-
tyres, où il parle à peu pres
ainsy.

*Sur sa Personne triomphante
Eclate une pourpre brillante
D'un Drap de Tyr le plus exquis
Une Couronne de grand prix,
Et d'une assez vaste étendue,
Pour couronner tout-à-la-fois
Non un seul Chef, mais deux ou
trois,*

*Dessus sa teste est suspendue
Par un infame Exécuteur,
Pour apprendre au Triomphateur*

Bb ij

*Que son éminente fortune
 Peut du Maître & du Serviteur
 Rendre la disgrâce commune,
 Et changer le pompeux éclat
 De la gloire qui l'environne,
 Au plus bas & plus vil état
 Du moindre Homme, qu'elle abandonne.*

Ces deux Couronnes n'estoient pas les seules qui paroissent dans la pompe du Triomphe. Outre que tous les Soldats qui avoient accompagné le Victorieux dans ses Expéditions, le suivoient aussi dans la gloire de son triomphe, portant tous des Couronnes de Laurier sur leurs testes, & des Rameaux en leurs mains; outre que les Chariots mesme qui portoient les dépouilles des Ennemis vaincus, les Che-

vaux, & les autres équipages, estoient pareillement couronnez de Laurier, le Triomphateur faisoit porter encore quantité de riches Couronnes d'or, & d'autre matiere précieuse, par autant d'Officiers qui précédoient son Char de triomphe, qu'il avoit gagnées sur les Nations ou les Villes subjuguées, ou bien dont les Roys & les Peuples tributaires ou alliez du Peuple Romain, luy avoient fait présent, & qui montoient quelquefois à un si grand nombre, qu'il s'est fait des Triomphes où l'on en a veu jusques à cent vingt-quatre toutes d'or massif, comme Tite-Live le raconte de celuy de Lucius Manlius Alcidiuus, & de celuy d'Emilius, où l'on en compta cin-

B b iij

quante de pareil métal, mais d'une grandeur extraordinaire. Plinc dit que Pompée le Grand en fit porter à son triomphe trente-trois, toutes composées de grosses Perles Orientales, avec un grand nombre d'autres d'or & d'argent; & Appian Alexandrin écrit, que Scipion en fit voir une si grande quantité au sien, q'il n'y avoit pas jusqu'aux Joueurs d'Instrumens, dont la troupe estoit fort nombreuse, jusqu'aux autres menus Officiers, & aux Chevaux mesme de son Chariot, qui ne portassent des Couronnes d'or sur leurs testes, toutes grêlées de Perles & de Pierres précieuses.

La Couronne Ovale se donnoit aux Généraux d'Armée, &



aux autres Chefs, pour lesquels on ordonnoit le petit Triomphe que l'on accordoit à ceux qui estoient demeurez victorieux des Ennemis de l'Empire sans effusion de sang, ou à ceux qui avoient esté envoyez ou contre des Esclaves, ou contre des Pyrates indignes d'exercer la vaillance Romaine, ou enfin pour les autres causes rapportées par Alexandre Napolitain en ses Jours Géniaux. Cette Couronne estoit composée de Branches de Myrthe, Arbre consacré à Vénus, pour marque qu'il n'avoit pas esté besoin de grands travaux, ny de grands efforts de valeur, pour acquérir l'honneur de ce Triomphe que l'on appelloit Ovation, & la Couronne Ovaley

Bb iiij

terme que quelques-uns, du nombre desquels est Plutarque, veulent estre dérivé du mot Latin *Ovis*, qui signifie Oüaille, ou Brébis, à cause qu'en cette sorte de pompe on avoit coûtume de sacrifier des Troupeaux tous entiers de Bestes à laine aux Divinitez bocageres. D'autres, comme Denys d'Halicarnasse, disent que ce mot est pris du bruit & de la clameur que les Soldats avoient ordinaire de faire en cette occasion, où ils répétoient souvent tous ensemble, & à diverses reprises, O O, O O, marchant pesse-messe, & sans ordre de Bataille, la Couronne d'Olivier en teste, devant celui qui jouïssoit de ce Triomphe, qui s'appelloit petit en compa-

raison de celuy dont nous venons de parler, parce que le Triomphateur n'y paroïssoit pas porté sur un Chariot d'or comme en l'autre, mais monté seulement sur un Cheval; qu'il n'estoit point revestu de la Robe en broderie d'or & de perles, mais de pourpre simple; qu'il n'estoit point précédé de Trompetes & d'autres Instrumens de guerre, mais de Hautbois & de Flûtes de Bergers; & qu'il manquoit encore beaucoup d'autres choses dans sa pompe, qui se remarquoient dans l'autre. Plinedit que Posthumius Tubertus fut le premier qui introduisit cette seconde sorte de Triomphe au retour de son Expédition contre les Sabins, qu'il avoit vaincus

Or Extraordinaire

presque sans coup férir, & que depuis à son exemple, ceux à qui l'on décernoit le petit Triomphe, furent aussi couronnez de Myrthe, à la réserve de Marcus Crassus, qui par une Concession extraordinaire du Sénat, se couronna de Laurier dans son Ovation, ce qui luy fut accordé pour avoir vaincu les Esclaves fugitifs, & défait Spartacus.

La Couronne Civique, qui estoit tissüe de Feuilles, ou de petits Rameaux de Chesne avec ses glans, se donnoit à celuy qui avoir sauvé la vie ou la liberté à un Citoyen Romain. Je dis Romain, parce que, selon Pline, on n'en estoit pas couronné, quand bien mesme on auroit rendu cet office à un Capitaine, à un Ge-

neral, voire mesme à un Roy des Conféderez, ou des Amis de la République. Et il est à remarquer que l'on ne gaignoit pas moins cette Couronne, en défendant ou délivrant des mains de l'Ennemy le plus simple Soldat, que si l'on avoit sauvé le Chef de l'Armée; ceux qui établirent cette récompense, n'ayant eu égard qu'à la conservation des Membres naturels de la République Romaine, sans faire distinction du Grand avec le Petit, du Riche avec le Pauvre, ny de l'Officier avec le Soldat. Il falloit de plus, pour acquérir cette Couronne, que l'on eust non seulement sauvé le Citoyen, mais que l'on eust encore tué l'Ennemy qui l'emmenoit prisonnier,

ou qui luy vouloit oster la vie.
Cette Couronne se pouvoit porter en tout temps & en tout lieu, par celuy qui l'avoit conquise, & qui jouïssoit par elle de grands privileges, & recevoit des honneurs tres-singuliers dans toutes sortes d'occasions, comme dans les Cerémonies publiques, dans les Assemblées, les Cirques, les Jeux, & les Théâtres, où il avoit droit de prendre séance dans les premiers Sieges apres les Sénateurs, ayant de plus cet avantage, que lors qu'il entroit dans l'Assemblée, sa Couronne Civique sur la teste, tout le Sénat se levoit par honneur, & se tenoit debout, jusques à ce qu'il eust pris sa place. Il estoit outre cela exempt de tous Impôts, Char-

ges, & Contributions publiques, non seulement pour luy & pour ses Enfans, mais encore pour son Pere & son Ayeul paternel, s'ils estoient encore vivans. C'est Pline qui nous le dit : *Acceptâ, licet uti perpetuò, ludo in eunti semper assurgi etiam à Senatu in more est, sedendi jus in proximo Senatui, vacatio munerum omnium, ipsi, patriqua, Gravopaterno, &c.* Ces glorieux avantages mettoient cette sorte de Couronne en telle estime parmy les Romains, qu'elle estoit recherchée avec passion, non seulement par les Soldats, les Capitaines, & les Chefs d'Armées, mais encore par la plûpart des Empereurs, qui faisoient gloire de porter cette Couronne Civique sur leurs testes, & de la

506 Extraordinaire

faire graver dans leurs Monnoyes. Cela se voit par les Médailles d'Auguste, de Caligula, de Galba, de Vitellius, de Néron, & de plusieurs autres, sur le Revers desquelles est représentée une Couronne de Cheine, accompagnée de les glans, avec ces paroles au milieu, *Ob Cives servatos*. Ces Princes estoient fortement persuadez de ce que dit Seneque, qu'il n'est point d'ornement plus auguste, ny plus digne de ceindre la teste d'un Souverain, que la glorieuse Couronne qui porte pour Devise, *Ob Cives servatos*. En effet, ce seul titre a plus de pompe & de majesté que toutes les autres qualitez les plus éminentes dont les Princes flatent leur vanité, &

brille d'un plus noble éclat que ne font les Trophées d'Armes, les Chariots empourprez du sang, ou chargez des dépouilles des Ennemis. *Nullum ornamentum Principis fastigio dignum, pulchriusque est, quam illa Corona, ob Civis servatos. Non hostilia arma detracta victis, non curvas Barbarorum sanguine cruenti, non parva bello spolia, &c. L. 1. de Clement.* Entre ceux que l'on trouve les plus renommeez dans l'Histoire, pour avoir remporté cette troisiéme espece de Couronne, on fait mention particuliere de Sincinnius Dentatus, qui en a gagné jusques à quatorze en diverses occasions; d'un autre Sicinnius, surnommé Capitolinus, qui en eut six, & de Cicéron mesme,

308 *Extraordinaire*

qui par une dispense particulière, en reçut une en plein Sénat, pour avoir sauvé Rome de la Conjuración de Catilina. Cette Couronne, comme nous avons dit, estoit composée de Feuilles de Chesne avec ses glans, soit parce que le Chesne estoit dédié au Dieu Mars, selon quelques-uns; soit à cause que dans les premiers temps de la naissance du Monde, les Hommes, pour n'avoir pas encore l'usage du Bled, ne se repaissoient que de Gland pour le soutien de leur vie.

La Couronne Murale estoit un Cercle d'or, rehaussé de créneaux de Murailles, ou de Tours crénelées, de la forme de celle que les Poëtes donnent à Cybele la Grand-mere des Dieux. On

dit que le Cercle de cette Couronne portoit des Lions gravez, ou en relief, parce que ce Roy des Animaux est le symbole du Courage & de la Valeur. Cette Couronne faisoit la gloire & la récompense de celuy qui avoit monté le premier à l'Assaut, ou qui avoit le premier escaladé la Muraille, monté sur la Brèche, & entré dans la Place assiégée. Cette glorieuse récompense s'est renouvellee dans nostre France il n'y a pas trois Siecles, par la royale liberalité de Charles VII. car nos Histoires portent que ce vaillant Prince, qui reconquit par l'effort de ses armes la meilleure partie de son Royaume usurpée par les Anglois, ayant attaqué sur eux la Ville de Pon-

Q. de Juillet 1683. Cc.

toise en divers endroits l'an 1441.
il y fit donner un Affaut general,
où elle fut emportée de vive
force. Apres sa prise, le Roy fit
venir en sa présence ceux qui
avoient monté les premiers sur
les Brèches, ennoblit ceux qui
n'estoient pas Gentilshommes,
combla les uns & les autres de
louanges & de bienfaits, & leur
donna à tous des Tours crénelées
de divers Emaux, ou pour leur
servir d'Armes, ou pour charger
l'Ecu de ceux qui en avoient déjà,
afia qu'elles servissent à toute leur
Posterité de marques illustres,
& de preuves visibles de la bra-
voure de leurs Ancestres. Et pour
le Sieur Delmas, Gentilhomme
de Roüergue, Ecuyer du Comte
de la Marche, qui avoit monté

le premier sur la Brèche du Roy, Sa Majesté luy permit à luy, & à tous ses Descendants, de porter sur l'Ecu de ses Armes, une Couronne Murale, pour mémoire eternelle de son action & de son courage.

La Couronne Valaire estoit pareillement d'or, portant sur son Cercle des formes de Bastions & Ramparts de Camps de guerre. Elle se donnoit à celuy qui avoit le premier franchy le Fossé, & sauté dans le Camp ennemy pendant le Combat.

La Castrense, ou Palissée, estoit de mesme métal, bastie en forme de Pallissade, c'est à dire relevée de Pals clotiez autour de son Cercle. L'on en couronnoit celuy qui avoit percé le premier.

Cc iij

les Retranchemens de l'Ennemy lors qu'on les attaquoit, ou bien à celuy qui avoit coupé, ou renversé le premier la Palissade.

La Navale avoit son Cercle orné de Proües, de Poupes, ou de Voiles de Navire, le tout d'or. On en récompensoit celuy qui avoit accroché le premier un Vaisseau ennemy, & qui estant sauté courageusement dedans, l'Epée à la main, s'en estoit rendu le maistre, ou avoit facilité sa prise.

L'Obsidionale, nommée autrement Graminée, parce qu'elle estoit composée de *Gramen*, c'est à dire, selon quelques Autheurs, de toutes sortes d'Herbes indifféremment qui se trouvoient sur les Ramparts de la Ville délivrée.

du Siege; ou plutoſt, ſelon d'autres, d'une eſpece d'Herbe, qu'on appelle vulguairement *Dent de Chien*. Cette Couronne eſtoit accordée à celuy qui avoit bravement ſoutenu, ou fait lever le Siege d'une Place, dégagé une Armée preſſée & étroitement reſſerrée par l'Ennemy dans ſes propres Retranchemens; la Ville ou l'Armée ainſi délivrée, eſtant obligée de reconnoiſtre ſon Libérateur, en luy mettant ſur la teſte une Couronne compoſée des meſmes Herbes qui ſe rencontroient ſur le lieu où il leur avoit preſté ſon aſſiſtance. Plin dit que cette Couronne eſtoit en grande eſtime chez les Romains, qui la priſoient beaucoup plus dans ſa ſimplicité, que tou-

tes celles qui brilloient d'or & de pierreries, trouvant plus de gloire à la porter que toutes les autres Couronnes Militaires, fust-ce mefme la Triomphale. La raison est, dit cet Historien, que toutes les autres Couronnes se dōnoient ou par des Particuliers, ou par les Capitaines & les autres Chefs de guerre qui en récompensoit la valeur de leurs Soldats, ou bien ces mefmes Chefs se les donnoient les uns aux autres, aussi souvent par flaterie que par justice; & la Triomphale mefme, quoy qu'elle s'adjudgeast par le Sénat au Victorieux, toutefois ce n'estoit qu'au temps de la plus profonde paix, & lors que l'état jouïffoit d'un parfait repos; au lieu que l'Obsidionale s'adju-

du Mercure Galant. 25

geoit dans la dernière extrémité des Affaires, & par la concession non seulement du Sénat, mais encore par le consentement universel de toute une Armée ou de tout un Peuple, de toute une Ville ou une Province, qui confessoit hautement qu'elle devoit son salut au courage & à la sage conduite de celui qui les avoit si heureusement délivrez. Joignez à cela qu'il n'y avoit que cette Couronne qui se donnast par le Peuple à ses Bienfaiteurs, & par les Soldats à leurs Capitaines ; au lieu que toutes les autres se donnoient pour la plupart par les Magistrats au Peuple, & par les Capitaines à leurs Soldats. Outre que si l'on faisoit si grand cas des Couronnes Civiques,

parce qu'elles faisoient voir que l'on avoit sauvé des mains de l'Ennemy un seul Citoyen Romain, il estoit beaucoup plus raisonnable d'estimer l'Obsidionale, puis qu'elle estoit la preuve illustre que l'on avoit procuré le salut, & empesché par sa prudence ou par sa valeur, la perte inévitable d'un Peuple, ou d'une Armée toute entiere. Ce sont les raisons dont Pline se sert pour élever le mérite de cette dernière Couronne, dans le 22. Livre de son Histoire, ch. 4.

Il y avoit encore d'autres Couronnes Militaires parmy les Romains, mais beaucoup moins considérables que celles dont nous venons de parler; comme, par exemple, l'Oleagine, qui estoit

estoit composée de Rameaux d'Olivier, & que l'on donnoit à ceux qui avoient ménagé la paix entre deux Citoyens ennemis; les Exploratoires, qui furent inventées par Caligula, & que cet Empereur faisoit porter quand il s'avisoit, à ses Soldats, (ces Couronnes, dit Suétone, estoient faites en forme de Soleils, de Lunes, & d'Etoiles;) & enfin les Couronnes emplumées, dont les Soldats Romains ornoient leurs Casques. On les appelloit *Corollas Plumæas*, parce qu'elles estoient composées de plusieurs Plumes de diverses couleurs, arrangées autour de la teste, & cousuës sur un Cercle de Carton ou d'Etoffe. Parmy ces Plumes, il s'en remarquoit trois princi-

Q. de Juillet 1683. D d

pales de couleur rouge ou noire, beaucoup plus hautes que les autres, qui paroissent au devant de la teste en forme de Bouquet ou d'Aigrete. Les Gens de guerre prenoient, quand le temps le permettoit, cet ajustement de teste sur leur Casque. Il leur donnoit une merveilleuse grace, les faisant paroistre d'une stature plus haute d'une coudée qu'ils n'estoient en effet, ce qui ne servoit pas peu à imprimer de la terreur à leurs Ennemis. C'est la description qu'en fait Rosinus dans son 10. Livre des Antiquitez Romaines, chap. 10.

Nos anciens François avoient aussi l'usage des Couronnes Militaires, se couronnant de Feuilles ou de Fleurs apres quelque ex-

exploit de guerre considérable, & lors qu'ils avoient remporté quelque Victoire d'importance. Je n'en veux point d'autre preuve que le témoignage du S^r Vulson de la Colombiere dans son *Traité de la Science Héroïque*, & apres luy, du S^r Audigier dans son *Histoire de l'Origine des François*, Partie Seconde. Ces deux Autheurs disent que les Soldats de l'Armée de Clovis, ayant sous la conduite de ce grand Prince, défait à plate-couture les Allemans à la fameuse Journée de Sulpich, ne furent pas si-tost de retour de cette glorieuse Expédition, qu'ils allerent cueillir des Lys sauvages dans un Marais voisin du Champ de Bataille, & s'en couronnerent, en signe

D d ij

de triomphe & de victoire ; ce que Clovis prenant à bon augure, il en composa son Symbole, & chargeant dès lors, & avant même qu'il fust Chrestien, l'Ecu de ses Armes de Fleurs-de-Lys sans nombre, laissant celui que ses Prédecesseurs & luy avoient porté jusques alors ; soit que ce fust d'argent à trois Diadèmes de gueules, comme le prétendent l'Autheur du Roman des Preux, Paul Emile, & autres ; soit que ce fust d'or à trois Cra-paux de sable, comme le veut Gaguin, Naucler, & Chasseneu ; soit que ce fust d'argent à trois Croissans de gueules, selon Nicole Gille ; soit que ce fust d'azur au Lion d'or, selon Majole & du Tillet ; soit que ce fust de

gueules au Navire flotant d'argent, suivant le sentiment de du Haillan; soit enfin que ce fust des Abeilles d'or, suivant celui de Chifflet.

GERMAIN, de Caën.

Je réserve pour le prochain Extraordinaire la fin de ce Traité, c'est à dire, tout ce qui regarde les Couronnes, dont on se servoit aux Feux, aux Festins, aux Mariages, & aux Enterremens.



SS2S2S2S2:SS2S22S

SENTIMENS SUR
toutes les Questions du dernier
Extraordinaire.

I.

DEpuis le temps, *Amour*, que je suis
sous ta Loy,
Je vis plus pour *Iris*, que je ne vis pour
moy ;

Mais puis qu'elle est toujours cruelle,
Que me sert de vivre pour elle?

Heureux, si dans mon triste sort
Je pouvois quelque jour luy plaire par ma
mort.



Mourir pour ce qu'on aime est une belle
chose!

Mais il faut, pour ne point flater,
A l'Amant qui se le propose,
Un grand cœur pour l'exécuter.



*Je ſçay bien que l'excès de noſtre paſſion,
Dans la premiere émotion,
Semble nous en donner la force & le
courage;
Mais on connoiſt bientôt que ce n'eſtoit
que rage,
Deſeſpoir, & préſomption.*



*Ainſi je penſe qu'on ne peut
Mourir toutes les fois qu'on veut,
Pour une Perſonne qu'on aime;
Mais je croy bien qu'on le devroit,
Et meſme encor qu'il le faudroit,
Lors que ſon amour eſt extrême,
Et qu'on eſt aſſuré qu'elle en feroit de
meſme.*

II.

*J'E voudrois eſtre ſourd, lors que j'entens
qu'on blâme
La bello Aminte qui m'enflâme;
Mais en vain ces faux-bruits empoison-
nent leurs traits,*

D d iij

324 Extraordinaire

Ou parlez mieux d'Amour, ou n'en
parlez jamais



C'est ainsi qu'un Amant contre la mé-
disance

Arme son jugement, son zèle, & sa con-
science,

Lors que de bonne foy, pour l'objet de
ses feux

Il a des sentimens nobles & généreux.



Mais quand un Amant peu sincère,

Et fourbe s'il en fut jamais,

Prend plaisir d'écouter, & ne sçait pas
se taire,

Pour luy la médisance a de charmans-
attraits.



Lors qu'il est prévenu de quelque ja-
lousie,

Aux moindres soupçons il se rend,

Et toujours ses soupçons vont à la ca-
lomie,

Mais voicy comme il s'en défend.



*Je voy bien qu'en tous lieux Lesbie
Veut, dit-il, s'acharner à déchirer ma
vie,
Et qu'elle dit de moy tout le mal qu'elle
sçait;
Mais hélas! dans son cœur je suis sûr
qu'elle m'aime,
Et voicy la raison du fait,
C'est que je l'aime bien, & que j'en fais
de mesme.*



*C'est ainsi que la médifance
Coule chez les Amans doucement son
venin,
Et met dans un esprit malin
L'effronterie, & l'impudence;
Mais on couvre cette licence
D'enjoûment, & de belle humeur;
Et tout Galant un peu railleur,
Prétend en bonne conscience,
Ravir à ce qu'il aime, & l'estime, &
l'honneur.*



Mais si l'amitié mesme attaque l'innocence,

Et si l'amour n'empesche pas

Les effets de la médifance,

Elle fait bien d'autres fracas

Dans un cœur prévenu de haine & de vengeance.



Comme un Sanglier furieux

Qui desole toute la Plaine,

La rage paroist dans ses yeux,

Et le venin dans son haleine.



Mais d'un plus dangereux poison

Elle infecte nostre raison,

Quand d'un subtil Serpent empruntant
la figure,

Elle fait dans nostre ame une vive pi-
qûre.



De la premiere sorte on peut s'en ga-
rantir,

Sa fureur quelquefois ne peut pas nous
atteindre;

Mais de l'autre maniere elle est bien plus
à craindre,
Elle blesse sans le sentir.



Voila comme la médifance
A toujours corrompu nos mœurs,
Troublé les plaisirs, les honneurs,
Les richesses, & l'abondance.



Mais pour se préserver de ses funestes
coups,
Voicy le secret que je donne:
Ne parler jamais de personne,
Et se mettre au dessus de ce qu'on dit
de nous.

III.

Du costé de l'amour, il est plus glo-
rieux
D'aimer, que d'estre aimé d'une belle
Personne.
L'Amant, sur ce qu'il aime, a toujours
en tous lieux

328 *Extraordinaire*
Mérite justement le prix, & la Couronne.



*De quelque Amant capricieux
Ce n'est point icy le langage;
Rien n'est de plus clair a nos yeux,
La cause sur l'effet a toujours l'avantage.*



*Mais si du costé de l'objet
On veut examiner la chose,
Je prétens, & je mets en fait,
Que l'effet vant mieux que la cause.*



*C'est à dire qu'il est bien plus avantageux
A l'incomparable Sylvie,
De se voir tous les jours suivie
D'une Troupe d'Amans transis & languoureux,
Que d'en aimer un seul qu'elle rendroit
heureux.*

IV.

Avant les Grecs, avant Solon,
Avant Rome, & la République
C'a toujours esté la pratique
De faire aux Morts une Oraison,
Qu'on appelle Panegyrique.



Ce n'est point à Brutus que l'on a com-
mencé,

Comme quelques Auteurs l'ont jadis
avancé.

Chez les Peuples les plus barbares,
Chez les Scytes, chez les Tartares,
Et tous ceux qu'on a découverts,
Depuis qu'on traverse les Mers,
La vertu des Défunts, exempte de
l'envie,

A toujours à leur mort fait éclater leur
vie.



Il s'est toujours trouvé quelque Amy
généreux,

30 *Extraordinaire*

*Qui de son Amy mort a célébré la gloire;
Et pour un qu'il louoit, a bien souvens
de deux
Aux Siecles à venir conservé la mé-
moire.*



*Le Peuple mesme, des Héros,
D'un Eloge funebre honore le repos,
Et porte apres leur mort bien loin leur
renommée;*

*Tel que de son vivant il a desavoué,
Aussitost qu'il n'est plus que cendre &
que fumée,
Par ce Peuple changeant est hautement
loué.*



*Enfin dans nostre Siecle, où par tout la
Satire
Laisse au Panéigique assez peu de crédit,
Où chacun avec art, de son Prochain
médit,
Et sans respect des Morts, les raille, &
les déchire;
Il s'en rencontre aujourd'huy du vieux
temps,*

Qui dessus les Tombeaux apportent de
l'Encens.



Mais quand par une basse & lâche fla-
terie,

D'un Fat que l'on déteste, on chante la
grandeur,

Et sans craindre d'estre menteur,
Que de mille vertus on couronne sa vie,
Un pareil procédé m'a toujours fait hor-
reur.

De telles Oraisons me mettent en furie,
Et je ne sçay lequel je hais plus dans
mon cœur,

Ou du Mort, ou de l'Orateur.



Mais si jamais avec justice
La Vertu triomphante & du Siècle, &
du Vice,

De cet Art excellent mérita les efforts,
C'estoit pour nostre auguste Reyne,
THEREZE, qui parmy les Morts
Est encor nostre Souveraine,

Que jamais de nos cœurs rien ne peut
effacer,
Et qu'un long souvenir tirera des tene-
bres;
Qu'on luy fasse un Tombeau, des Oraison
Funebres,
Par elle on devroit commencer.

V.

Que la blancheur des Lys, & l'ins-
carnat des Roses,
Font sur un teint de belles choses,
Quand la Nature a meslé ces couleurs,
Et mesme soit que l'Art en prenne le
modelle,
Souvent de la plus Laide il sçait faire
une Belle,
Qui nous ravit d'abord par ses charmes
trompeurs.



Je sçay que la beauté des traits
A toujours de puissans attrait,
Quand de pres on les considere;

du Mercure Galant. 33

*Mais de loin ils ne touchent guère.
Le visage le mieux formé,
Ne laisse pas de nous déplaire,
Si de l'éclat du teint il n'est pas animé.*



*Cependant ce beau teint passe comme une
Fleur,*

*Avec nos jeunes ans nous perdons sa
fraîcheur;*

*Encor dans la jeunesse on la conserve à
poine.*

*Un quart-d'heure de fièvre, une nuit
sans dormir,*

*Un peu de chagrain, la migraine,
Nous rend jaune, & nous fait blémir.*



Contre l'Air, le Feu, le Soleil,

Il souffre un déchet nompareil,

*Et pour l'en garantir, nostre industrie
est vaine;*

*Le Masque, ny l'Ecran, ne sauvent
point leurs coups;*

Et le Zéphir, ce vent si doux,

Peut le gaster par son haleine.

Q. de Juillet 1683.

Ee

Extraordinaire

Mais de traits bien fermes. Le Parfait
 Du visage.
 On a toujours un beau visage.
 De la rigueur, de la douceur.
 Sur la beauté du teint. Les traits ont l'air
 Je conclus donc en leur faveur.
 De LA FEVRE.

QUESTIONS A DECIDER.

I. S'il est permis à un Homme de
 souhaiter que la Personne qu'il
 aime, ne lui survive que
 d'un moment.
 II. Laquelle est à préférer, de la

beauté de la Bouche, ou de celle des Yeux; de la beauté des Cheveux, ou de celle du Teint.

III.

On demande à estre éclaicy du bon & du mauvais usage de la Lecture.

IV.

De quelle maniere les Images des Objets sensibles sont reçues dans les Facultez corporelles.

V.

S'il est plus scûr & plus avantageux, quand on est malade, de se servir de la Méthode de Galien opposant *contraria contrarijs*, que de celle de Paracelse opposant *similia similibus*, pour le recouvrement de la santé.

SSSS:SSSS:SSSS:SSSS

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

DU Stile Epistolaire, 3
Si la beauté du Visage est plus propre à plaire, que la beauté de la Taille, 68

Pourquoy un Bien dont la conquëste nous a cousté des fatigues, quoy qu'il soit de peu de conséquence, nous est plus cher qu'un autre infiniment plus précieux que nous avons acquis sans peine, 71

Si les Astres ont du pouvoir sur les inclinations des Hommes, 73

Si un Amant passionné qui auroit reçu un outrage d'une Personne tres-considerée de sa Maîtresse, devoit écouter son ressentiment, & obéir plutôt à l'Honneur qu'à l'Amour, 75

Lequel de ces mots prononcez par la Personne aimée, Je vous aime, ou Espérez, doit estre le plus agreable à un Amant, 86

TABLE.

<i>Madrigaux sur les Enigmes du Tapis de Turquie & de la Saliere,</i>	90
<i>Relation du grand Voyage que le Roy a fait l'Eté dernier,</i>	107
<i>Vue du Palais Royal de Toléde,</i>	208
<i>Epistre en Vers à M. le Comte de Co- minge,</i>	208
<i>Discours sur la Médisance,</i>	212
<i>Maniere d'exprimer les variations des Mots du second Dictionnaire,</i>	225
<i>Madrigaux sur les Enigmes du Chénec, & de la Gironéte,</i>	258
<i>Noms de ceux qui en ont trouvé les vrais Mots,</i>	272
<i>Suite du Traité des Couronnes,</i>	276
<i>Réponse à la Question, Si quand on est assuré d'estre aimé, & qu'on aime avec excès, on peut mourir pour la Personne qu'on aime,</i>	222
<i>Un Discours sur la Médisance, & les maux qu'elle peut causer,</i>	323
<i>Une Réponse à la Question, S'il est plus noble d'aimer, que d'estre aimé,</i>	327
<i>L'Origine des Harangues Funebres, appelées à présent Oraisons, leur pro-</i>	

TABLE.

<i>grès, & les Cerémonies qui y ont esté premierement observées,</i>	329
<i>Une Réponse à la Question, Laquelle est à préférer de la beauté du Teint, ou de celle des Traits,</i>	332
<i>Questions à décider,</i>	334

Avis pour placer la Figure.

LA Veüe du Palais Royal de Tolède
doit regarder la page 208.

52

A la page 176. du dernier Extraor-
dinaire, ces mots, *pour épargner de la
peine à ceux qui s'en serviront, doivent
estre rayez.*



